

Le bel amour, je n'y crois pas pour moi. Pourtant, je me doute qu'il existe puisque je vois des gens heureux quelquefois. Ils semblent heureux en tout cas. Ou peut-être que je les imagine heureux ... Ils se tiennent par la main, ils se regardent tendrement complices, ils ont l'air détendus, ils n'ont pas l'air d'avoir de problème. Ils font plaisir à voir. Si l'on pouvait, on leur achèterait ce bonheur, pour s'y engouffrer à vie.

J'imagine qu'un tel amour ne me tombera pas dessus comme ça. Alors, à défaut de le vivre, je vais l'inventer à ma façon.

Ce ne sera bien sûr qu'une histoire. Parce que les histoires sont souvent belles. Plus belle que la vie réelle. Les histoires sont une forme de rêve, d'espérance. Alors, laissons-nous emporter. Il arrive même que des histoires aident à devenir réalité.

Cette histoire, je ne vais pas l'écrire en une seule fois. Je n'ai pas le temps et je ne sais pas faire. D'ailleurs, je ne sais pas écrire, je n'ai rien d'un littéraire. Mais je me dis que si seuls les littéraires avaient le droit d'écrire, la littérature serait bien monotone, car tous les livres seraient identiques. Ils parleraient des mêmes sujets et seraient écrits pareils.

Alors, je vais tout de même oser écrire. Parce que c'est pour moi que j'écris. Pas pour les autres qui ne sauront pas apprécier. Personne ne lira jamais. Écrire c'est pudique. Écrire c'est se mettre tout nu devant celui qui lit. Et je suis pudique. Normal, je suis timide, réservé, de la catégorie des introvertis. Si quelqu'un devait lire ce que j'écris, je serais paralysé par une angoisse terrible. Cette angoisse que j'avais à l'école, quand le prof, d'un air jubilatoire, lisait mes dissertations toujours médiocres, et pleines de fautes, à haute voix méchamment moqueuse, devant les autres élèves. Évidemment, ce

Alors maintenant, si on l'imaginait, cette rencontre ...

Il était une fois ... (ça commence toujours comme ça).

Mais avant, je dois mettre la phrase « Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou de situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite ».

Je me méfie, entre autres, des susceptibles, des gens qui se sentent tout de suite concernés par ce qui se dit (ou s'écrit), alors qu'on ne parle pas du tout d'eux ! Et je ne veux faire de peine à personne.

Donc je commence.

Voilà qu'un homme, parmi les autres hommes, se dit qu'il va écrire ce qu'il ressent. Pour ça, il a acheté un petit carnet. Pas un grand cahier qui intimide. Un petit carnet sans prétention, avec des spirales pour tenir les pages, et les tourner plus facilement. Ce petit carnet est de couleur verte. Le vert est sa couleur préférée.

Il sent qu'il va oser. Pas facile de se lancer dans l'écriture. Il va écrire de temps en temps, il n'y aura rien de régulier. Peut-être une fois par jour, peut-être une fois par semaine. Peut-être plus. Peut-être moins. Dans divers endroits. Selon sa disponibilité. Selon son envie. Selon son moral. Pas du tout comme un écrivain structuré. Seulement comme un tout débutant.

C'est le jour où il va s'y mettre, il sent en lui l'envie forte de pouvoir écrire cette histoire, l'envie de commencer enfin. Il est dans une cafeteria avec tout plein de monde attablé. Il faut qu'il y ait du monde, de la vie qui bouge. Il ouvre son petit carnet vert, il se concentre fort pour y écrire des choses sincères. Il regarde cette première page toute blanche. L'angoisse se mélange à la forte

tentation d'écrire. Les minutes passent, le temps passe. Et il en est toujours à regarder cette première page.

Comment commencer ? Comment fait-on ? Il savait que ce serait compliqué, mais à ce point-là ! Il n'y arrive pas. Déception. Il referme le petit carnet. Mais il y croit, il imagine un commencement dans sa tête, et se met à rêver. Tellement intensément qu'il n'est plus là. Il a quitté notre monde. Il ne voit plus personne, alors qu'il y a plein de gens qui mangent tout autour de lui. Il ne les entend même pas.

Dans sa tête, c'est devenu le silence. Cependant, il lui semble entendre un léger bourdonnement. Il n'y prête pas attention tout de suite. Mais ça continue un tantinet plus fort. Il regarde autour de lui. Rien. Il continue toujours à l'entendre. Il regarde dans les airs. Rien. Il regarde à nouveau autour de lui. Toujours rien. Il croit deviner que ça vient de l'intérieur du petit carnet vert. Comment est-ce possible ? Il reste figé un certain temps. Eh oui, le bourdonnement vient bien du petit carnet. Délicatement, en hésitant, il l'ouvre. Et une forme lui apparaît. Une forme un peu floue, un peu translucide, et pourtant visible. Toute petite, de la longueur d'un doigt. On y distingue une minuscule tête, un minuscule cou, deux minuscules jambes, et deux minuscules ailes quasi transparentes. Notre petit homme y voit une créature qui pourrait ressembler à une petite fée qui voltige. Étonnement, stupéfaction, évidemment.

Il n'aime pas précisément les fées qui soi-disant réalisent les vœux des enfants grâce à un vulgaire bout de bois peint en blanc. Un bâton qu'elles disent magique, à condition qu'il y ait une étoile au bout.

Alors il pense à une sirène. C'est plus gracieux, c'est fluide, ça fait délicat, douceur. On les imagine toujours souriantes. Alors que les fées ne rigolent pas, surtout quand elles vous font la morale avec leur dictionnaire à principes.

Ce sera donc une petite sirène des airs.



Il voit cette petite créature comme vivante puisqu'il constate qu'elle se déplace. Toujours sous l'étonnement, il n'ose pas y toucher. Il est même pétrifié. Il ne dit rien pendant un long moment pensant qu'il a des visions. L'effet de médicaments peut-être. Il réfléchit et réalise qu'il n'est pas malade et qu'il ne prend donc rien. Il ne croit pas non plus aux extra-terrestres ni aux visions de toutes sortes. Là, ça se bouscule dans son cerveau qui ne comprend plus rien. Et dans ce moment aussi mystérieux et inquiétant, il referme d'urgence le petit carnet. Comme dans un instinct de défense.

Il est comme honteux qu'on ait pu le voir. Il regarde tout doucement autour de lui en tournant, au ralenti, la tête de gauche à droite, puis de droite à gauche. Tout semble normal. Il est dans un état étrange. Il regarde encore le petit carnet, s'en écarte presque comme s'il était hanté ou qu'il risquait de lui sauter à la figure.

Après un long moment à s'interroger, il a envie de l'ouvrir, pour savoir ce qui s'est passé. Il l'observe. Regarde surtout autour de lui, vérifiant que personne ne voit ce qu'il fait. Il met la main dessus, mais n'ose pas l'ouvrir. Il attend un peu, puis revenant à la raison, il se dit qu'il ne peut rien lui arriver.

Franchement, qui a déjà vu une bestiole vivante voltigeant dans un livre qui est fermé ? On trouve souvent des papillons séchés dans des livres, qui ne bougent plus une seule aile. Pauvres bêtes qui ne demandaient qu'à vivre ...

La raison prenant le dessus, il regarde le petit carnet fixement et l'ouvre. D'un coup sec, en se reculant tout de même un peu. Et il revoit la petite créature qui voltige dans son discret bourdonnement. Incroyable. Il se penche pour mieux voir, et regarde bien. La créature se met à lui parler. La surprise est telle, qu'il entend son cœur battre anormalement fort. Vite, il referme le petit carnet comme pour arrêter le sprint de son palpitant. Il attend un bon moment que ça se calme. Il ne sait que faire. Courageux, il met la main sur le petit carnet et l'ouvre à nouveau très lentement. Elle est toujours là, et elle dit quelque chose, une seule phrase :

« Ecris-moi pour m'entendre ».

Notre petit homme est devenu livide. Un bref instant, il croit qu'il est victime d'hallucinations. Il regarde à nouveau autour de lui. Ouf, personne ne fait attention à lui. Il la voit toujours en train de voler au-dessus de la première page toujours restée blanche. Il se dit que s'il la voit, il doit alors pouvoir la toucher. Comme ça, il saura si c'est vrai ou pas ! Alors, il ose, il essaie alors de la toucher. Délicatement bien sûr !

Mais avant, il se pince pour voir s'il ne rêve pas. Il faisait souvent ça quand il était petit. Dans ces moments où on ne sait plus si le rêve est réalité, ou si la réalité est rêve. Il se pince le dessus de la main. Pas trop fort quand même. Il a bien senti, il n'est donc pas dans les songes.

Elle est toujours là, mais il n'arrive pas à la toucher. Pourtant, elle s'est arrêtée de bouger. Il a l'impression d'avoir les doigts dessus, mais ne sent rien ! Gros point d'interrogation dans la tête de notre petit homme ! C'est même un énorme point d'interrogation !

Il se reprend, réfléchit.

Cette chose parle ? Il regarde tout autour de lui pour savoir si quelqu'un aurait entendu. Ouf personne. Parce que sûr qu'il serait pris pour un fou. Alors il repense à ce qu'elle a dit tout à l'heure :

« Écris-moi pour m'entendre ».

Qu'est-ce que ça veut dire ? Elle est toujours là, dans le petit carnet. Elle le regarde. Il est tout intrigué. On dirait qu'elle attend quelque chose. Il la regarde et se dit que c'est insensé.

Il va pour refermer le petit carnet vert, quand la petite sirène se remet à tourner avec des battements d'ailes. Il se dit qu'elle a de l'énergie. Il observe sereinement, avec beaucoup d'attention.

Il résume : il ne rêve pas, donc il est lucide. La bestiole vole, donc elle est vivante. Elle a parlé, il l'a bien entendu, il a même compris ce qu'elle a dit. Alors notre petit homme ne sait pas pourquoi, mais aussi ridicule que cela paraisse, il prend son crayon qu'il avait posé à côté du carnet et va faire ce qu'elle lui a dit : il va lui écrire. Mais écrire quoi ?

Réfléchissement... Écrire à un humain ce n'est déjà pas facile, mais à une espèce animale... Ça ne comprend pas notre langage ? Mais si, puisqu'elle vient de parler notre langue ! C'est incroyable comme situation. Bon, allez, faut se lancer, il met :

« Bonjour », c'est facile, c'est court, ça n'engage en rien...

Et, surprise, elle lui parle :

bonjour

« Bonjour », dit-elle d'une voix douce, quoiqu'un peu ferme pour une si petite bestiole. Notre petit homme est sorti du monde des humains. Il est dans un autre monde. Entendre une bestiole volante lui parler le paralyse de stupéfaction, d'inquiétude. Il en est tout retourné.

Alors la bestiole, voyant qu'il reste là sans bouger, lui dit :

« Je ne peux entendre ta voix que si tu écris dans le petit carnet ».

Evidemment, encore étonnement, surprise, et même plus ...

Il regarde de plus près et voit surtout qu'elle le regarde d'un air aux yeux pétillants. Il se dit qu'elle doit être intelligente. Il regarde encore une fois autour de lui. Tout semble normal. Mais lui sait que ce n'est pas une situation normale. Il sait également qu'il ne rêve pas. Et je ne vous l'ai pas encore dit, mais notre petit homme ne boit pas, et ne prend pas de drogue. Ce n'est pas ça non plus ... C'en est trop, c'est trop irréal.

Et voilà, comment, par un beau midi, il fait la connaissance de la petite sirène des airs, quelque part dans la vie de tous les jours, en début d'été, quand il fait beau et pas trop chaud, assis pour manger.

Des hasards pareils, on pense forcément que c'est invraisemblable, et il y a de quoi ! D'ailleurs s'il en parlait à quelqu'un, c'est certain qu'il serait pris pour un cinglé !

Alors, il se dit qu'il va trouver un endroit discret. Il sort de la cafeteria pour aller dans un coin de verdure un peu isolé, tout en prenant soin de ne pas refermer le carnet. Il aperçoit un banc un peu plus loin, et y va direct.

Il reprend son crayon et écrit :

« Zui es-tu ? »

« Je suis là pour te guider vers de jolies pensées, pour te montrer comment le monde est tout illuminé », lui dit-elle d'une voix de maître.

Non, mais, pour qui elle se prend cette espèce imaginaire ?

Et il se dit alors que peut-être que s'il refermait le petit carnet, elle disparaîtrait ! Que peut-être il a tout de même des visions ! Comme certains religieux qui affirment avec conviction qu'ils ont vu des apparitions ! Ou peut-être est-il un peu malade en ce moment, et il ne le sait pas ?

Alors, il referme le petit carnet vert. Rapidement comme agacé. Il vérifie tout de même qu'elle n'est plus là. Il regarde de chaque côté du petit carnet : rien. Il regarde aux alentours : rien. Il regarde sous le petit carnet : rien. Il regarde en l'air : rien non plus.

Elle a bel et bien disparu ! Il est soulagé.

C'est sûr, se dit-il, il a dû avoir les visions, lui le cartésien pour qui tout ou presque doit être démontrable ! Il pense qu'il va falloir qu'il se remette en cause ... Quelque chose ne tourne pas rond.

De toute façon, il faut qu'il aille travailler, il n'a pas vu l'heure passée, et il est en retard. Il se lève de son banc.



Le lendemain, ça turlupine notre petit homme. Il a forcément mal dormi. Des centaines de points d'interrogation ont défilé dans sa tête, droits, musclés, et marchant tous ensemble, comme dans un défilé militaire.

Il faut qu'il en ait le cœur net. C'est invraisemblable ce qui s'est passé hier. Et pourtant, c'est sûr, il était dans la réalité. Il a envie que ce soit vrai ! Il veut savoir.

Il retourne à l'endroit d'hier, celui de la verdure, là où personne ne peut le voir ni l'entendre. Le cœur battant, mais tout de même moins qu'hier, il ouvre le petit carnet vert. Lentement. Tout lentement. Et la sirène des airs apparaît presque aussitôt.

Zut, notre petit homme n'a pas préparé son crayon pour lui parler. Pourvu qu'elle ait de la patience, se dit-il. Heureusement, il le trouve de suite. Il avait déjà des gouttelettes de sueur au front, par le stress de ne pas être assez rapide.

Il écrit :

« Bonjour », elle lui parle :

« Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? » Il lui trouve une voix gentille.

Notre petit homme adore les voix douces. Mais comme il met beaucoup de temps à réfléchir, elle lui repose déjà une autre question.

« Qu'est-ce que tu veux faire dans la vie ? » Oh là là, ça demande réflexion, et il n'a pas le temps d'écrire qu'elle reparle :

« Quels sont tes rêves ? » Là aussi, faut réfléchir un peu avant d'écrire. Pas le temps que la petite sirène enchaîne :

« Aimes-tu la vie ? » Il allait commencer à répondre, mais elle rajoute :

« Aimes-tu les autres ? » Comme la question est facile, il répond vite fait :

« Oui ».

« Le bonheur est quotidien, il faut vivre pour aujourd'hui et demain », dit-elle d'un ton de chef.

C'est une psy ? se demande notre petit homme.

Je n'ai pas besoin d'une consultation, se dit-il. Un vrai interrogatoire ! Et quelle autorité ! Un tautinet agacé, il referme le petit carnet vert, mais lentement tout de même. Et s'en va, en vérifiant, comme hier, qu'elle est bien dans le petit carnet.

Vous vous doutez bien que sa journée est très perturbée. Malgré tout, le lendemain, il ne pense qu'à ça : retourner dans l'endroit tranquille avec son petit carnet vert ! Il y va, se met sur son banc, et ouvre le petit carnet.

Malheur, horreur, il a beau l'ouvrir des dizaines de fois ... rien. Alors il l'ouvre à nouveau, doucement, puis un peu plus vite, vite, carrément très vite, mais toujours rien.

Angoissé, il se dit que peut-être, en l'ouvrant, un peu penché, un peu plus penché, très penché ... rien. Il se sent de plus en plus angoissé, il sent qu'il transpire fort. Alors, il va l'ouvrir à l'ombre, au soleil, près d'une fleur ... Rien n'y fait.

Il se dit que la bestiole n'est plus dans le petit carnet vert. Notre petit homme ne comprend pas. Il en est même triste. Peut-être qu'elle a été contrariée hier quand il a refermé le carnet alors qu'elle voulait encore parler...

Il essaie ainsi pendant plusieurs jours de suite, sans résultat. Il ne peut pas croire, il ne veut pas croire qu'elle ait disparu. Il insiste, il essaie encore ... Mais il finit par abandonner, ne comprenant pas ce qui lui était arrivé.

Pourtant il se dit qu'il n'a pas rêvé puisqu'il peut lire ce qu'il a écrit dans le carnet pour lui parler.

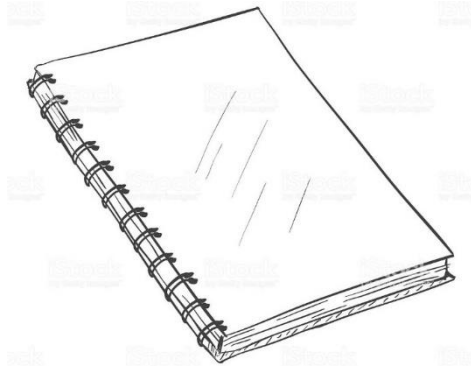
Il en a la preuve, la première page porte le mot de sa présence. (vous vous souvenez, il avait écrit « oui »).

Il pense qu'elle s'est volatilisée pour de bon. Et il conclut que les visions sont réellement des visions, et que probablement elles n'apparaissent qu'une ou deux fois seulement dans une vie.

Et il se dit tant pis, c'est ainsi.

Il se le dit plein de fois dans la même journée. Mais à chaque fois avec des regrets.

Néanmoins, il garde toujours le petit carnet vert avec lui.



Plusieurs jours plus tard, notre petit homme, qui est un peu sportif par loisir, va faire son footing. Son petit carnet vert est dans la voiture. Il l'emmène partout. Il a toujours l'intention de l'écrire ce livre ...

Il arrive au bord de la forêt, il ne fait pas beau, le ciel est plein de nuages. Il hésite à y aller. Comme il est là, assis confortablement dans la voiture, avec une vue splendide sur les arbres, il ouvre le petit carnet pour commencer son livre. Au même moment, le soleil apparaît, comme pour l'inciter à aller courir quand même. Courageux, il y va, comme chaque semaine, abandonnant le petit carnet ouvert.

À la moitié de son parcours habituel. Il se met à pleuvoir, il fait demi-tour. Il est presque revenu, n'en pouvant plus, sous une pluie torrentielle, qu'il entend une voix lointaine d'encouragement. Il se dit que c'est son subconscient qui le motive. Et continue sur son rythme. La petite voix se fait entendre à nouveau. Il se concentre, sans s'arrêter. Il ne reconnaît pas cette voix. Il ne sait pas qui sait. Il regarde de chaque côté, mais pas derrière parce que ce n'est pas facile de se retourner en courant.

Tout à coup, il réalise que cette voix mystérieuse ressemble à celle de la petite sirène. Comment est-ce possible, se dit-il ? En tout cas, même intrigué, avec un gros point d'interrogation dans la tête, ça lui redonne du tonus pour courir jusqu'à la voiture, et retrouver son carnet.

Tout content d'espoir, il galope. Il ne se rend plus compte qu'il est sous des trombes d'eau ! Comme par magie, il retrouve tout plein de force pour aller plus vite. Il est épuisé par tant d'efforts, et en un temps record, il est arrivé. Il s'aperçoit alors qu'il avait oublié de refermer le petit carnet vert tout à l'heure. La petite sirène est là, sur une page, comme l'autre jour, toujours aussi petite.

L'effet de surprise est moins saisissant que l'autre jour, et prend donc moins de temps. Alors vite, il se sèche un peu avec la serviette du sac de sport, prend le crayon, et il lui écrit :

« Je suis content de t'avoir entendu ». Il croit distinguer un sourire et elle lui dit aussitôt :

« Tu n'as qu'à me fixer un rendez-vous, demain, dans un joli endroit ».

Notre petit homme en reste bouche bée. C'est encore plus surprenant que l'autre jour ! Franchement invraisemblable ! Un rendez-vous ... Quelle idée !

L'étonnement est trop irréel, il referme le petit carnet vert. Un peu brutalement tout de même. Il rentre à la maison en roulant doucement, pour ne pas avoir d'accident, parce qu'il lui est difficile de se concentrer...

Le lendemain, notre petit homme n'a pas trop la tête dans son boulot, et attend avec impatience l'heure de la sortie ! Et en fin de journée, après son travail, il va dans un endroit propre, pas bruyant. Dans un coin discret, vu qu'il est du genre réservé, pas exubérant du tout, timide beaucoup.

Enfin, il peut ouvrir son petit carnet vert. Cette fois, la petite sirène arrive aussitôt, les ailes rabattues devant elle, la tête un peu baissée en avant. Elle ne dit rien, mais tapote légèrement d'un pied sur la page. Ça y est, il a compris, elle boude. Lui qui a horreur de gens qui ont ce défaut, parce qu'il dit que ça ne sert à rien. Sauf à envenimer les situations, et souvent à casser en un instant ce qui était si beau juste avant.

Ah, j'ai trouvé, se dit-il, c'est parce que j'ai refermé le carnet trop vite hier. Vite il lui écrit :

« Je suis désolé, j'étais trop surpris de la proposition ».

L'explication doit lui convenir, parce qu'elle lui sourit, et il en est tout content, comme un gamin devant un évènement tant attendu. Il la regarde et il lui

sourit également. Elle rigole légèrement. Eh oui, ce genre de bestiole, ça rigole. Un rire très léger, certes. Vraiment très léger.

Le petit homme se cache presque pour écrire, car si on le voyait écrire à toute vitesse, regarder un carnet, écouter ... Les gens trouveraient ça bizarre forcément ! Comme quoi il ne faut jamais juger sans tout savoir. Mais les gens adorent s'appropriier un bout de vie des autres, les juger, et surtout critiquer. Ça leur fait du bien. On dirait même qu'ils sont heureux de se critiquer entre eux.

« Veux-tu que je te dise un secret ? » lui dit la petite sirène.

« Oui » écrit notre petit homme.

« Il n'y a que toi qui peux m'entendre, même si je crie »

« Ah bon ? » lui répond-il par écrit

« Tu veux que j'essaie ? »

« Non, ce n'est pas la peine, je te crois ».

Lui, il adore les gens doux et n'aime pas du tout ceux qui parlent fort, vite, ou pire, qui crient. Son monde à lui, celui qu'il aimerait, c'est un monde de douceur, d'un monde fait de gens sereins, qui évitent de se complaire à faire des histoires. Lui, il aimerait se laisser aller sur l'instant heureux à vivre, parmi des gens contents de vivre, et qui le montrent.

Évidemment pas facile d'être soi-même dans ce monde de gens agités et bruyants.



Il lui faut un certain instant pour réaliser que seul lui peut entendre cette créature ...

Il s'apprête à fermer le petit carnet vert, quand elle lui dit :

« Moi j'aime bien les rêves. Et toi ? »

« Oui, c'est beau les rêves, c'est mieux que la vie », écrit-il.

« J'aime les belles aventures. Et toi ? »

« Je n'en connais pas de belles »

« J'adore la joie de vivre de chaque jour »

« Ah oui, mais on est entouré de gens qui se créent des jours tristes »

« On en reparlera. Maintenant, ramène-moi chez moi ».

Zuoi ? Non, mais, ça ne va pas ! Et puis d'abord, comment peut-elle avoir un chez elle ?

Après l'effet de surprise, qui dure tout de même plusieurs longues secondes, il réfléchit. Il se dit que peut être une sirène des airs à une maison après tout. Une espèce de nid douillet dans un nuage ? Peut-être un petit nid tout en haut d'un grand arbre ? Peut-être un abri caché dans un grenier comme les chauves-souris ?

Mais c'en est trop pour notre petit homme, et il ferme le petit carnet vert. Encore une fois par réflexe.

Le lendemain, bien sûr, il veut revoir cette petite créature. Il ouvre son petit carnet. La petite sirène est là. Aussitôt, il écrit :

« Bonjour ».

« Je t'invite chez moi ce soir », lui dit-elle.

Figé, bouche bée, il n'a pas le temps de répondre qu'elle lui dit :

« A huit heures, tu ouvriras le carnet, tu mettras ton doigt à la fin de ta dernière phrase. Si je ne réponds pas tout de suite, sonne à nouveau en remettant ton doigt »

Ah, quelle histoire ! Serait-elle un peu autoritaire ? Lui qui a horreur de ça. Lui qui adore le monde diamétralement opposé. Devant les autoritaires, il se sent mal, très mal, se fait tout petit, invisible s'il pouvait.

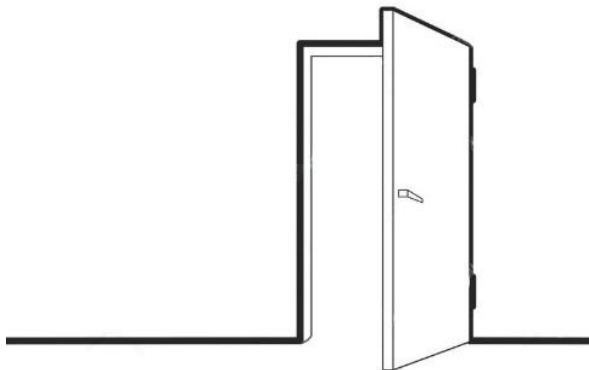
Mais ce mystère l'attire. Et puis il se dit que si ça tourne mal, il n'aura qu'à refermer vite fait le petit carnet. Non, mais, faudrait-il qu'elle exagère tout de même !

Il répond malgré tout, en écrivant :

« D'accord à ce soir ».

La fin de journée venue, notre petit homme s'installe chez lui dans le canapé, et ouvre son petit carnet vert. Il fait ce que lui avait dit la petite sirène. Il met son doigt sur la dernière page écrite, à la fin de la dernière phrase. Donc il sonne. La page se retourne tout doucement pour laisser apparaître la petite sirène qui ouvre une porte, et elle lui :

« Si tu veux entrer, mets le doigt sur la porte ».



Étant maintenant un peu plus habitué aux invraisemblances, il appuie sur la porte. Comme par magie, la porte s'ouvre sur un univers inconnu.

Notre petit homme est époustoufflé, ne sait plus s'il est dans le réel ou l'irréel. Depuis plusieurs jours, il vit au rythme des surprises.

La petite sirène est debout, devant lui, les ailes rabattues. Il y voit une petite pièce moyennement éclairée par des rayons du jour. Il remarque une pile de magazines très savants par terre, et tout plein de livres qui recouvrent tous les murs ! Il se dit qu'elle doit être, en effet, comme il l'avait senti, très intelligente. L'intelligence des intellos.

Justement, lui, il n'aime pas trop les intellos. Ceux de la catégorie qui sait presque tout et presque tout le temps. Et notre petit homme n'est pas de ce monde-là du tout.

Il regarde bien son visage, et, bien que tout petit, y voit un air décidé, et pas forcément très doux.

Il aurait préféré une autre sirène des airs, davantage comme lui. Mais on ne choisit pas.

Elle lui dit :

« Je suis content que tu sois là ».

« Moi aussi », écrit-il aussitôt. Il sait maintenant qu'il faut qu'il lui réponde rapidement.

« Tu aimes mon chez-moi ? »

« Oui. Tu as lu tous ces livres ? »

« Oui, plusieurs fois chacun »

« Eh ben, tu aimes lire ... », écrit-il avec admiration.

« Oh, il n'y en a pas tant que ça. Chaque livre est en cinq exemplaires, c'est pour cela qu'il y en a beaucoup ».

« Ah », soupire-t-il soulagé.

« J'aime bien lire un livre dans la version de cinq langues différentes. Il y a, dans chaque ouvrage, des subtilités d'interprétation ».

« Ah oui... »

« Si tu veux, tu peux en prendre un au hasard, et je te le raconterai »

Il se lève du canapé, en prend un, et lui montre.

À la vue de la couverture, elle part dans des explications qui d'abord émerveillent notre petit homme, puis lui donne un mal de tête terrible.

Elle discute un bon bout de temps. Il répond très rapidement quelques fois.

Il en a mal au poignet d'écrire.

Quelque chose se passe en lui, il se sent étrange, totalement perturbé.

Et pourtant, quand le moment est venu de rentrer chez lui, il part presque en courant ! En refermant brutalement le petit carnet vert. La petite sirène a dû être très surprise.

Une fois de plus, c'en est de trop pour notre petit homme qui a du mal à comprendre ce changement dans sa vie. Le carnet refermé, il se retrouve seul, ne se sentant, ni joyeux, ni contrarié, mais perdu, ne comprenant plus rien de ce qui lui arrive.

Et impossible d'en parler à qui que ce soit. La solitude effrayante quoi !

Le lendemain matin, à l'aube, notre petit homme ouvre le petit carnet vert inquiet de l'avoir refermé trop vite hier soir. Il l'ouvre délicatement, comme s'il avait peur qu'elle ne revienne pas. Franchement, il l'avait quitté un peu brutalement.

La petite sirène apparaît, et il lui écrit :

« Bonjour ».

Elle répond :

« Je t'invite dans une semaine ».

Il n'ose pas lui demander pourquoi il faut attendre si longtemps. Il se dit que c'est probablement parce qu'il a été maladroit hier soir, et qu'il vaut mieux se faire tout petit. Sinon peut-être qu'elle disparaîtra pour toujours.

Alors, ne disant rien, poliment, il écrit :

« Oui, merci », puis il rajoute :

« A bientôt », puis il rajoute encore :

« Excuse-moi pour hier », mais il l'efface aussitôt ...

La semaine lui semble longue tellement cette histoire semble insensée. Mais vivre ça est plus que magique. Et notre petit homme veut savoir. Et il doit l'avouer, elle est rentrée dans son existence.

Il se rend donc chez elle le jour de son invitation. C'est-à-dire qu'il s'installe dans son canapé. Il ouvre le petit carnet vert. Mets son doigt à la fin de la dernière phrase écrite pour sonner.

La petite sirène ouvre. Elle lui dit :

« Entre, et assieds-toi ».

« Merci », écrit-il aussitôt.

« Je vais te parler de mes livres qui me font connaître le monde et la vie »



*Déjà là, notre petit homme se dit que s'il avait su, il ne serait pas venu !
Et il avait raison.*

Elle parle, parle, parle beaucoup.

Il l'écoute beaucoup, en écrivant beaucoup de :

« oui », « ah », « bon », « oh ... »

Quand c'est fini, il ferme le petit carnet vert, mais tout de même moins brutalement. Il s'en va, une fois de plus, toujours maladroitement, agacé par cette bestiole qui n'arrête pas de parler, sans le laisser parler quand c'est son tour. Il n'en peut plus, a l'impression d'avoir trop rempli son cerveau, et surtout de n'avoir pas compris grand-chose.

En partant notre petit homme se dit qu'il avait raison, que c'est une intello qui a l'air de tout connaître sur tout, et un tantinet autoritaire.

Pas son truc à lui qui est tout l'inverse. Lui il aime quand ça parle doucement, de choses agréables qui ont une utilité, qui servent pour le quotidien, ou pour les passions.

Pour lui, chacun doit écouter l'autre tranquillement. Et passer la parole à l'autre qui s'exprime alors, en durée de paroles à peu près pareille. Et sans jamais redire deux ou plusieurs fois ce qu'on a déjà dit, comme si on était stupide et qu'on n'avait pas compris les fois précédentes !

Bref, il se dit qu'il n'a qu'à laisser le carnet fermé, et puis voilà, du balai. Décidément, non seulement les gens sont décevants dans l'ensemble, mais ça n'a pas l'air mieux dans les autres mondes...

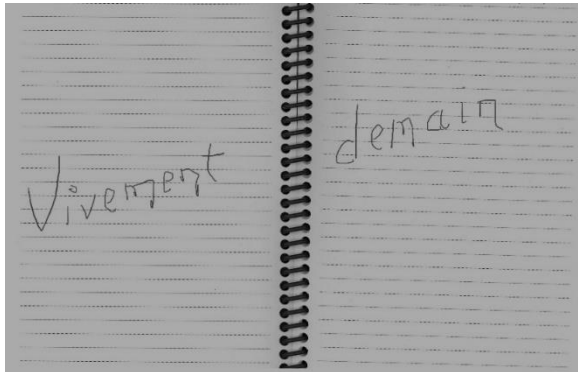
Quelques jours se passent et c'est plus fort que lui, il a envie de la revoir. Il se sent attiré par l'envie de mieux connaître cette créature étrange. Le mystère de cette situation l'intrigue toujours. Il veut en savoir davantage.

*Il ouvre donc le petit carnet vert. Mais se promet de ne pas rester longtemps.
Comme ça elle n'aura pas le temps de faire un marathon de paroles savantes,
et d'étaler sa science.*

*Et c'est ainsi un peu tous les jours, comme s'ils se téléphonaient quoi !
Et il se sent de plus en plus accroché par ce monde irréel.
Il veut savoir si c'est vraiment mieux.*

Il se passe ainsi quelques semaines où ils ne se voient que de brefs instants.

*Le petit carnet vert se remplit de page en page. Le petit homme pense que sa
vie a déjà changé, même s'il est d'apparence le même aux yeux des autres.
Quoique, certains lui trouvent un côté plus joyeux, plus heureux.*



Nous sommes maintenant à la fin de l'été, presque en automne. C'est la fin de la journée, il fait déjà presque nuit. Comme un peu tous les jours, notre petit homme ouvre son petit carnet vert. La petite sirène l'invite à nouveau chez elle. Maintenant, il ne refuse plus, il la connaît mieux. Il est conscient qu'il vit quelque chose de pas normal, de totalement irrationnel, mais il veut percer ce mystère, entrer plus loin dans ce monde dont personne ne parle. D'ailleurs, il a eu du mal à passer du rationnel, dont il a une totale conviction, à cette situation aujourd'hui ponctuée par de l'irrationnel, de l'irréel. Dès fois, il se dit que, peut-être, d'autres que lui, en cachette, entre aussi dans un monde magique sans que personne n'en sache rien. Mais après tout, depuis que l'être humain existe, chacun a toujours cru en quelque chose d'irréel. Le ciel qui devait tomber sur la tête. Marcher sur l'eau sans s'enfoncer dedans...

Aujourd'hui, il se fait convenable, au cas où elle verrait son apparence, ce qu'il ignore.

Comme toujours en pareille circonstance, il met le doigt sur la dernière page écrite. La petite sirène apparaît et lui dit d'entrer.

Il écrit pour qu'elle parle, et elle parle. Il écrit encore et encore. Et, pris d'un courage incroyable, il lui écrit :

« Je suis content de découvrir ton monde ». Elle sourit d'un sourire tendre.

Surpris, paniqué, bouche bée, il referme vite fait le petit carnet vert.

Les timides introvertis sont parfois bien fragiles...

Le lendemain, il emporte le petit carnet sur un banc public, en pleine ville, mais sans personne autour évidemment. À peine le carnet ouvert, la petite sirène, oh surprise, pour la première fois, quitte le carnet, s'envole, et pose

son minuscule corps sur l'épaule du petit homme qui ne bouge alors plus du tout ... mais alors plus du tout du tout.

Il est pétrifié par la surprise d'un geste aussi beau, aussi précieux. Surtout étonné que ça puisse lui arriver à lui.

Alors il ne bouge pas, pour ne pas casser cet instant, comme dans ce dessin animé, avec le bouledogue féroce, l'air mauvais et les crocs aiguisés, qui terrorise tous ces congénères à sa seule vue. Ce monstre ne bouge plus d'un poil quand le tout petit chat innocent fait son creux, avec ses griffes, sur son dos pour se faire un lit douillet, et s'endormir.

Cette nuit-là, il a du mal à dormir, il est à la fois content et angoissé de voir le jour se lever. Dans la salle à manger, notre petit homme pose le petit carnet vert sur la table de ferme qu'il a bien pris soin de ranger pour la circonstance.

Il l'ouvre. La petite sirène saute sur la page et oh stupéfaction, elle aperçoit un animal énorme, à quatre pattes. Énorme pour elle évidemment. Ah, notre petit homme n'avait pas pensé à ça. Il ouvre vite la porte pour que cette bête aille dehors, hors de portée de la petite sirène.

« Pourquoi le mets-tu dehors ? », dit-elle

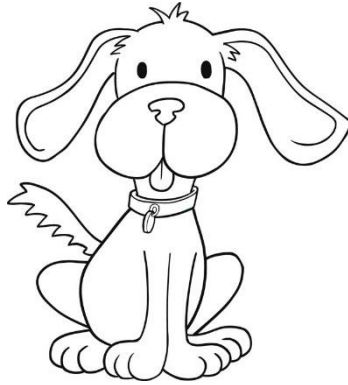
« Euh, et bien, c'est à dire ... » écrit-il.

« Aucun animal ne peut ni me voir ni m'entendre, et ne peut même pas me sentir. Je suis totalement inexistante pour lui ».

« Ah bon ? Je le fais rentrer tout de suite ».

Évidemment puisque seul notre petit homme peut voir et entendre cette petite chose minuscule, et totalement inexistante pour les autres.

Et c'est ainsi qu'elle fait la connaissance de ptichien, petite boule de poils fauves à quatre pattes, haut de 20 cm, aux yeux clairs.



Et il se remet de suite sur sa chaise, au bord de la table.

Ils parlent. Surtout elle. De ses voyages, de son amour pour la lecture, et pour la culture.

Malgré l'entraînement à un usage intensif du poignet pour l'écriture, notre petit homme est souvent à la limite de la crampe ! Il est émerveillé de tant de culture. Elle sait tout, même si c'est à l'autre bout du monde.

Et surtout, elle lui raconte l'histoire des petites portes magiques. De toutes ces petites portes où chacune donnera sur quelque chose de magnifique qu'elle lui fera découvrir. La petite sirène lui dit qu'il y aura plein de petites portes sur plein de pages.

Il l'écoute avec admiration, ce qu'elle raconte est féérique, poétique. Et avec une petite voix douce. On voit qu'elle se sent bien, sereine, calme.

Il est aux anges. Ils se disent beaucoup de choses. Il n'en peut plus d'écrire. Il lui dit qu'il va refermer maintenant le petit carnet. Elle lui dit d'attendre encore un tout petit peu.

Pour la première fois, elle vient l'embrasser sur les deux joues. Il ne bouge pas comme paralysé par un bonheur inattendu. Il se sent être devenu comme une statue. Mais une statue légère, car il se sent décollé du sol. C'est aussi comme si son cerveau s'était vidé d'un coup. À ce moment-là précis, il n'a même plus l'impression d'être un humain.

Elle lui dit qu'elle s'en va. Elle est presque dans le carnet, qu'elle en ressort pour l'embrasser encore une fois, en volant. Il a même senti le battement de ses petites ailes contre ses deux joues.

Il a oublié que le monde existait autour de lui. Ce monde où, pour notre petit homme, tout va si vite, trop vite trop souvent, où tout fait du bruit, beaucoup trop de bruit, où les gens aiment les conflits en oubliant qu'il est tout simplement possible d'être content et souriant.

Les jours suivants, il ressent l'envie de lui exprimer son bien-être qui grandit, de lui montrer qu'il n'est plus le même qu'avant.

Alors un matin de bonne heure, il lui écrit un petit mot qu'il va mettre dans sa boîte aux lettres. En réalité, c'est avant la première page. Sous le rabat de la pochette.

C'est son premier petit message écrit. Il est tout simple :

« Grâce à toi, il y a du soleil ».

Il entrouvre le petit carnet tout doucement pour ne pas réveiller la petite sirène.

Il le referme avec délicatesse, au ralenti.

Puis, plus tard, quand il est certain que la petite sirène est réveillée, il rouvre le petit carnet. Elle était déjà debout, allongée sur sa petite carte, les ailes déployées. Elle en est toute retournée de joie. Elle lui dit :

« Je te promets de garder cet adorable petit mot toujours ».

Notre petit homme, qui est un hyper sensible, est du coup, sur un petit nuage tout douillet, heureux. Trop émotionné. Ne sachant alors plus quoi dire, il lui sourit, et referme le petit carnet, avec une extrême douceur.

Maintenant, le petit carnet vert est ouvert le soir, pour n'être refermé que le matin. Il est posé sur une petite table, à côté du lit. La petite sirène s'allonge sur la dernière page écrite, et le petit homme la recouvre avec un petit marque-page en tissu léger pour qu'elle n'ait pas froid. Il ne laisse dépasser que sa petite tête.

Dès fois, il se lève la nuit pour regarder si elle dort bien.

Et ce sont les premières journées, ou plutôt que d'aller travailler, il a envie d'être avec elle, dans ce monde mystérieux, irréel, magique, fascinant.

Parfois, il rentre tard le soir de son travail.

Et dès fois, c'est elle qui rentre tard, c'est-à-dire qu'elle met longtemps à sortir du petit carnet. Ce que notre petit homme ne comprend pas toujours. Le carnet est petit. Donc quand on l'ouvre, elle doit tout naturellement en sortir. Il n'y a que dans les tours de magie que ça se passe autrement.

On vous montre la dame de pique. On vous la met sur le nez pour bien vous la faire voir.

Donc vous l'avez vu, c'est certain. Le magicien vous dit :

« Regardez bien, je la retourne ».

Vous ne la quittez pas des yeux, évidemment. Il rajoute alors :

« Je la retourne à nouveau ».

Et forcément, c'est toujours la dame de pique. Il ne faudrait pas nous prendre pour des idiots ! Le magicien, tout souriant, content de lui, dit :

« Regardez bien, je la retourne ».

Vous vous dites, il recommence parce qu'il a dû louper son coup tout à l'heure.

Il redit :

« Je la retourne à nouveau ».

Et même résultat. Là, on a vraiment envie de dire à ce magicien qui n'a plus rien d'un magicien, qu'on peut en faire tout autant. Mais l'éducation bien élevée nous suggère de ne rien lui dire.

Il sourit joyeusement, content de lui. Il doit nous prendre pour des débiles.

Surtout, qu'il enchaîne avec :

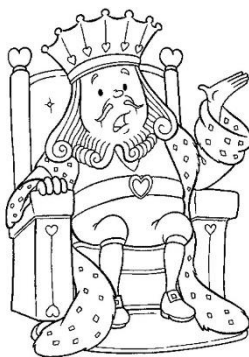
« Regardez bien, je la retourne ».

On va lui faire plaisir, on va lui sourire aussi, pour lui faire croire qu'il est champion.

Et là, oh surprise, il n'y a plus de dame de pique, mais le roi de cœur !

Le magicien est planté devant vous avec un sourire comme vous n'en voyez que rarement.

Heureusement qu'on ne lui avait rien dit tout à l'heure !



Eh bien, avec la petite sirène, c'est pareil. Dès fois, elle vient aussitôt, et dès fois, il faut attendre, attendre.

Qu'est-ce qui l'empêche de sortir tout de suite du petit carnet ?

Elle dormait ?

Peut-être que ça a besoin de beaucoup de sommeil ces minuscules créatures ? Normalement, non, elle appartient tout de même au monde animal. Et dans ce monde-là, on est toujours aux aguets, inquiet à cause des prédateurs.

Elle voltigeait peut-être de nuage en nuage ? Non, c'est trop haut pour elle. En plus, les nuages avancent sans cesse, ils ne vont pas s'arrêter pour attendre qu'elle arrive !

C'est peut-être une sportive ? Non, elle n'a pas l'air musclée, elle est toute fluette.

Elle travaille ? Non, elle est comme une fée, et ça ne travaille pas les fées.

Mystère. Il y a certainement beaucoup de choses à apprendre sur ce genre invisible et encore inconnu par les êtres humains ...

Et, quand, enfin, elle daigne sortir, pas gênée du tout de vous avoir fait attendre, elle est tout heureuse d'arriver. Elle se tient debout sur ses deux minuscules jambes, ailes repliées sur le petit carnet.

Maintenant, il l'ouvre aussi quand c'est l'heure de manger.

Lorsqu'il est bien installé dans sa chaise, elle vient se poser au bord de son assiette, pour le voir se régaler du bon manger qu'il s'est préparé.

Elle ne mange rien, ne picore même pas comme les moineaux.

Comment fait-elle pour survivre ?

Elle doit probablement s'en aller la nuit, pour chasser, comme les volatiles nocturnes. Elle doit manger de minuscules microbes des airs qui doivent être riches en vitamines, ou l'énergie qu'elle a !

Quand notre petit homme a bien fini son assiette, fait la vaisselle, rangé la table, il va dans son fauteuil, ptichien couché en boule sur ses genoux. Alors la petite sirène a hâte de mettre son minuscule corps contre sa joue, hâte de lui dire qu'elle est bien.

Lentement, progressivement, se crée une complicité qui peut paraître étrange s'agissant d'un humain et d'une minuscule bestiole visible que par lui.

Notre petit homme de caractère empathique veut toujours faire plaisir. Et forcément a peur de décevoir.

*Notre petit homme s'en fait beaucoup pour rien.
Mais on sait tous que parfois un rien c'est beaucoup.*



Ainsi arrive la fin de l'année.

Notre petit homme est rayonnant de bien-être grâce à sa petite miss sirène, il n'a plus qu'un but : se sentir bien dans son monde, grâce à elle. La petite sirène le trouve doux, tendre, rassurant, attentionné, à la fois fragile et sûr de lui, et ne souhaite plus que lui ouvrir ses petites portes, indispensable à la joie de vivre.

Il lui dit que ce qu'il vit l'émerveille chaque jour, qu'il n'aurait jamais pensé une telle chose possible. Il se dit que quand on se sent bien, on pense qu'on est à l'extrémité de quelque chose de beau ... et il y a pourtant un 'encore plus loin', quelque chose qui ressemble peut-être à l'infini ...

Il la trouve merveilleuse, parfois intello, même trop intello, mais merveilleuse. Parfois autoritaire, trop autoritaire, mais toujours merveilleuse.

Le petit carnet vert a grandi, il a fallu rajouter des pages. Heureusement que c'était un carnet à spirales.

Un soir, alors que notre petit homme est devant la cheminée, dans le salon, où crépite un joli feu, il ouvre le petit carnet vert. La petite sirène sort de suite, mais retourne dans le carnet immédiatement. Il ne comprend pas.

Il réfléchit, se demande pourquoi. Il ouvre à nouveau le carnet. Et encore une fois, elle sort du carnet et y retourne aussitôt. Alors, ne comprenant toujours pas, il ouvre encore et lui écrit :

« Pourquoi ? »

« Je vais me brûler les ailes », lui répond-elle, avec une apparition brève.

Ah bien sûr ! Notre petit homme est rassuré. Comment n'y avait-il pas pensé. C'est vrai quoi. Nous les humains, on aime voir des flammes

majestueuses, avec du bois qui crépite fort bruyamment. Dès fois, même, on rajoute du bois pour que ce soit encore plus beau, que les flammes envahissent toute la hauteur de l'âtre. Magique pour nous.

Mais pour cette petite créature, c'est l'enfer visible devant elle, horrible, terrifiant. Ce sont de très hautes flammes rouges qui bougent. Elle pense probablement que ces flammes dansent pour se jeter sur elle et la dévorer d'un coup sec. Le bruit crépitant lui est assourdissant, comme des coups de tonnerre caverneux qui vous font trembler de peur. Et cette chaleur prête à brûler toute créature à ailes à un mètre aux alentours ...

Alors il recule le fauteuil au plus loin, ils resteront ainsi éloignés de la cheminée, tout en l'admirant. Ptichien suit, il aurait préféré rester près du feu, allongé de tout son long ...

Ils sont plongés dans un temps où le temps ne compte plus.

Avant notre petit homme avait un rythme horloger, maintenant il a un rythme sans rythme.

Quand arrive minuit, il prend le petit carnet vert pour aller se coucher, qu'il pose délicatement sur la petite table à côté de son lit, et lui récite une récitation qu'il a inventée.

Alors qu'il a pourtant horreur des réceptions d'école qu'il n'a jamais été capable d'apprendre par cœur. Il se souvient de son papa ou de sa maman, qui après leurs journées de travail physique éreintant, essayaient de lui faire apprendre par cœur les réceptions. Et ça ne rentrait pas. Le brave parent refaisait réciter, encore et encore. Mais leur enfant n'arrivait pas à mémoriser. En vain. Quelle galère. Surtout pour les parents désespérés qui, comme tous les parents, pensaient avoir un enfant fortiche à l'école. Triste réalité.

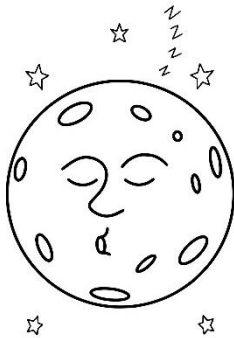
Il se souvient qu'après des heures qui lui semblaient interminables, bien tard le soir, le parent pensait avoir réussi à lui faire rentrer dans le crâne la maudite récitation. Il se couchait enfin satisfait.

Et le lendemain matin, au petit déjeuner, entre le chocolat chaud au lait de la ferme d'à côté, et la confiture de son papa, ses parents, encore souriants à ce moment-là, lui demande qu'il récite son texte.

Comme à chaque fois, il ne sait plus rien. Ça, pour les parents, c'est du désespoir !

Mais aujourd'hui, c'est sans difficulté qu'il lui a écrit cette petite récitation du soir :

*A chaque soir, quand arrive minuit,
Il faut se coucher, entrer dans la nuit.
Il lui dit que c'est l'heure du petit mi,
Ce qu'elle lui fit, ce qu'il lui fit aussi.
Et elle lui répond que des petits mis,
Elle n'en veut pas qu'à seulement minuit,
Elle en veut maintenant toute sa vie,*



Les jours passent.

Ils font si heureux à voir (même si personne ne peut voir la petite sirène !) que c'est à rendre jaloux tous les humains de la terre, tous ceux qui ne savent pas déguster, tous ceux qui ne savent pas apprécier la vraie vie vue du côté positif. Il pense qu'il a été atteint par un bien-vivre inexplicable, qu'il a maintenant une multitude de raisons de croire en la belle vie.

C'est un peu, comme ceux qui rencontrent un amour fort, qui s'en trouve transformé.

Bien sûr, notre petit homme voyait bien, dès fois, des gens qui semblaient respirer le bonheur. Ce sont ceux qui se parlent en douceur et en se souriant. Ce sont ceux qui se tiennent bras dessus dessous. Ce sont ceux qui se regardent les yeux complices. Ce sont ceux qui transforment tout en positif, qui refuse de sombrer dans le négatif.

Des gens qu'ils connaissaient bien lui en avaient même parlé...

Mais il n'y croyait pas. Il pensait que le subjectif, le bonheur, ne peut aveuglément l'emporter sur la raison.

Normal, me direz-vous, vous qui connaissez maintenant le personnage. Il ne croit que ce qu'il voit. Et il n'a jamais connu ce monde non démontrable.

Et pourtant notre petit homme est emporté. Il trouve qu'il vit maintenant dans un Nouveau Monde qui est joli, joli, joli.

Il est bien, se sent heureux grâce à la petite sirène. Il la trouve toujours merveilleuse, bien que légèrement réactionnaire, intello parfois, fière souvent, pas manuelle ni d'esprit pratique pour deux sous. L'inverse de lui...

Elle est dans son carnet, elle cause, elle cause. Non seulement c'est parfois pénible de l'écouter, mais en plus, il faut écrire, écrire, écrire ...

Elle ne fait rien. Forcément, elle ne sait rien faire. Rien faire de manuel en tout cas.

Et pourtant, elle a une force puissante : elle donne la joie de vivre. Ce qui est énorme, pour ne pas dire essentiel.

Mais pour comprendre cela, il faut avoir la chance de faire la bonne rencontre qui vous fera entrer dans le monde positif souriant.

Je ne sais pas si vous avez remarqué comment les gens à fort caractère, comme on dit, peuvent paraître charmeurs, sûrs d'eux, rassurants même. On a envie de se faire un petit coin, sous leurs bras invulnérables, bien à l'abri de ce monde de fourmis agitées. Et notre petit homme a envie de cet abri.

Et pourtant comme tous les films de la télé, ces gens-là ne sont pas faciles à aimer et à se faire aimer. Trop compliqué. Trop agaçant. Trop complexant. Trop exigeant.

Alors notre petit homme se demande pourquoi elle s'intéresse à lui. Lui qui n'a rien d'un intello, d'un macho, d'un chef tout puissant, d'un beau parleur. Habituellement, dans sa vie d'humain, quand on lui parle culture, il s'échappe discrètement sur la pointe des pieds. Mais avec la petite sirène, il reste. Pourtant, elle est du genre plutôt impulsif : elle sort tout de suite ses théories de bouquins intellos même si ça ne correspond pas du tout à la situation.

Non, elle ne s'embarrasse pas du contexte, considère qu'elle ne se contredit jamais puisqu'elle n'a jamais tort.

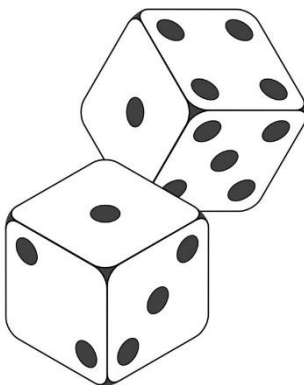
Faut avouer qu'elle dit tout si bien, avec de si beaux mots, avec de si belles phrases, ponctuées de gracieux mouvements d'ailes, avec une telle personnalité, que notre petit homme se dit qu'elle a forcément raison.

Alors pensez donc, lui inculte est tout admiratif devant cette montagne de connaissances...

Je ne sais pas s'il vous est arrivé de jouer au 'trivial poursuit' avec ce type de personnage ? C'est bien simple, vous ne jouez jamais. Il faut vous contenter de lancer les dés. Et vous ne les lancerez qu'une seule fois parce que vous n'aurez jamais l'occasion de les lancer une deuxième fois.

Car, quand c'est à leur tour de jouer, ils répondent à tout, à toutes les questions. Donc vous n'avez plus qu'à les écouter, et pour vous le jeu est déjà terminé. Oui, ces gens-là répondent à tout, sans une faute, presque sans hésitation. Et quand ils répondent différemment de la réponse indiquée par le jeu : c'est le jeu qui a faux ! Eh oui ! C'est qu'il y a bien une erreur ! C'est vérifié à chaque fois.

Avouez que c'est époustoufflant ! Surtout sur des questions du genre : qui était le beau-frère de la sœur de l'opposant qui fit tomber le règne de la famille occupant le territoire à l'est de l'Inde en 1777 avant l'ère glaciaire



C'est Noël. Joyeux Noël à tous.

Premier réveillon de Noël avec la petite sirène.

Faut faire un vœu, puisque c'est la première fois. Eh oui, quand c'est la première fois, faut faire un vœu. Vous connaissez certainement vous aussi ...

Notre petit homme va dans la forêt pour chercher des branches de sapin. Il emmène ptichien. Il va confectionner la couronne de Noël qu'il accrochera à la porte d'entrée. Comme ses parents le faisaient. Il faut des branches fines qui peuvent se plier facilement pour les mettre autour du support qu'il a fabriqué lui-même. Son père faisait ainsi quand il était petit. On verra ainsi de la route qu'il y a un air de vie positive dans cette maison.

Le voisinage, à coup sûr, verra également le changement.

Si ça continue, ils l'entendront un jour chanter ! On sait tous qu'un timide introverti ne chantera jamais.

Au retour, il ouvre le petit carnet vert qu'il pose sur la table du séjour. La petite sirène sort aussitôt. Elle regarde le petit homme qui accroche les guirlandes électriques, et les guirlandes non électriques, dans le sapin et sur les murs. Il y pose aussi de petits bibelots en bois clair et bien lisse qui symbolisent Noël à la montagne. La montagne si chère au cœur de notre petit homme. Certains représentent les cœurs sculptés sur de nombreux objets montagnards. D'autres représentent de petits skieurs, des paires de skis, des bâtons de ski, des alpinistes, le symbole des flocons de neige, des chamois, des dahus, des rennes. Sans oublier, les boules de Noël, petites, moyennes, grandes, de toutes les couleurs, avec ou sans paillettes. Ça donnera vie au sapin.

Il n'a pas oublié la crèche, avec tous les santons et les animaux. Quand il était petit, son papa avait fabriqué lui-même la crèche avec une planche qu'il avait ramenée du chantier. Il le voit encore en train de découper, raboter, assembler, clouer et peindre.

Avec sa maman, il avait peint les santons.

Oh, ne pas oublier les papillotes au chocolat, à disperser un peu partout. Sa maman les posait en chantonnant. C'était gai. C'était joyeux. Notre petit homme, lui, les pose sans chanter. Mais le cœur y est tout autant ...

Et il se revoit tout petit, à découvrir, un petit mot écrit par ses parents.

Ces petits mots qu'écrivent les parents à leurs enfants pour leur rappeler qu'ils les aiment. Parce qu'on ne leur dit pas assez souvent à nos enfants.

Probablement parce qu'à leur époque, ces mots-là ne se disaient pas ...

Mais heureux parents et enfants qui se le disent le plus souvent possible.

Il n'a pas non plus oublié de mettre le train qui tourne sur ses rails tout autour du sapin. Il y a également deux pères Noël en chocolat, sachant que la petite sirène ne pourrait pas en manger. Mais elle verra qu'il y en a aussi un pour elle. C'est une belle attention. Il a allumé quelques petites bougies et mis des chants de Noël en fond comme faisaient ses parents, qui sont forcément dans sa tête en cette circonstance.

Inévitablement, il repense au cadeau toujours utile qu'il avait, et qui était le fruit de beaucoup de travail et de privations. C'est fort l'amour que peuvent avoir certains parents pour leurs enfants. C'est beau. On n'oublie jamais.

La petite sirène est émerveillée de ces préparatifs. Elle ne sait plus où regarder. La salle de séjour est devenue comme animée, en pleine fête. Ça

doit lui paraître totalement irréel. Ce qu'elle a lu dans ses nombreux livres ne bouge pas, et il n'y a aucun son. Que des lettres qui font des phrases plates. Elle ne sait pas quoi dire, mais constate, avec grande satisfaction, qu'il est un homme qui devient tout joyeux.

Ils se souhaitent de bonnes fêtes. Elle, verbalement, lui par écrit. Ils souhaitent joyeuses fêtes à tous ceux qu'ils aiment.

Il a aussi mis de jolies fleurs, qu'il a posées autour du petit carnet. La petite sirène aime voir le plaisir sincère du petit homme. Elle trouve qu'il est la gentillesse même, ses gestes doux et ses pensées l'émerveillent.

Il lui dessine sur une petite feuille, de la taille d'un timbre-poste, un magnifique tout petit bouquet, tout mignonnet. Elle le prend et le met sous ses minuscules ailes délicates.

Elle lui dit d'écrire dans le petit carnet vert :

« J'ai vécu le plus magique, le plus tendre des Noëls. Tu es le cœur simple, et je dois en prendre exemple ».

C'est une soirée où il sent recevoir tout plein d'énergie.



Après le premier Noël viennent les préparatifs du premier réveillon de l'an.

Ils sont contents, joyeux, heureux de faire de nouveaux préparatifs ensemble. Une soirée de réveillon qui sent bon la complicité (humain, volatil). Comme ce moment très fort, où notre petit homme court après la petite sirène, rayonnante, s'arrêtant par-ci, s'arrêtant par-là, pour la prendre en photo. Heureusement que personne ne le voit, car voir un humain ne courir après rien du tout ... La petite sirène souhaite une bonne année bien tendrement au petit homme. Il lui en fait de même, à elle qui fleurit sa vie, qui y met le soleil quotidien. Ils souhaitent également une bonne année heureuse à ceux qu'ils aiment. Sans oublier de faire un vœu puisque c'est aussi une première fois.

Mais au fait, à qui la petite sirène peut-elle souhaiter des vœux ?

Des parents forcément, sinon elle ne serait pas là, elle n'existerait pas. Des grands-parents aussi, forcément. Comment doivent être ses parents ? Elle a probablement été mise hors du nid quand elle avait quelques semaines. C'est comme ça chez les volatiles. Et après les enfants ne voient plus et ne reconnaissent plus leurs parents quand ils les croisent au hasard d'une envolée. Est-ce que son grand-père a une barbiche blanche ?

Des frères ? Des sœurs ? Mais est-ce que dans ce monde-là, ils se connaissent entre eux ? Chacun doit voler de monde en monde.

Des enfants ? Non, elle n'a pas une âme à avoir des enfants, elle est trop souvent centrée sur elle-même, ne veut pas s'embarrasser de problèmes. Et ils viendraient d'où ces enfants ? Des œufs dans un nid ? Non, ça doit être plus poétique que ça. Probablement une naissance dans le creux d'un nuage traversé par un arc-en-ciel. Et c'est certainement une des couleurs de l'arc-en-ciel qui doit déterminer la couleur translucide des ailes.

Un mari ? À quoi ça doit ressembler un sirène des airs ? Il ne doit pas avoir les ailes transparentes. Sûrement des ailes noires, peut-être même tatouées avec un aigle !

C'est dur pour notre petit homme de retourner travailler, tant il lui est difficile d'être loin du monde de la petite sirène. Et avouez qu'il n'est pas facile de prendre avec soi le petit carnet vert devenu tellement épais qu'il devient difficile à transporter. Alors pour l'emmener en toutes discrétions, notre petit homme doit arriver au bureau avant tout le monde de bonne heure, et partir après tout le monde le soir.

Un jour, un collègue de travail a confondu le carnet avec un autre dossier, et l'a même pris dans les mains. Et il a failli l'ouvrir ! Il s'en est fallu d'un rien ! Vous imaginez ? Si la petite sirène était sortie ? Il faut toujours se cacher. Il se dit que la vie est injuste. Mais ça tout le monde le sait. Notre petit homme vit ainsi sereinement, heureux, mais ne peut le dire à personne.

Comme quoi, si la plupart des dictons ou citations sont faux, il y en a qui sont vraies :

' Pour vivre heureux, vivons cachés '.

Maintenant, elle restera à la maison. La petite sirène est toute triste. Il lui explique la situation avec beaucoup de gêne, mais aussi beaucoup de délicatesse. Elle ressent combien il est sensible, sincère et sans détour, combien ses yeux sont francs.

Avouons que la vie n'est pas adaptée pour combler ceux qui veulent être heureux.

Nous sommes toujours dans le réveillon, et vont dans quelques minutes, commencer une nouvelle année.

À minuit, ils s'embrassent comme le veut la tradition. Enfin, c'est-à-dire que la petite sirène vient faire un mi sur la joue du petit homme. Rappelez-vous le poème des mis ...

Elle lui dit qu'il faut normalement s'embrasser sous du gui, qu'il s'agit d'une très vieille coutume de l'époque romaine. Les druides au Moyen-âge pensaient que le gui était une plante sacrée qui apportait longue vie. Elle dit que le baiser signifie 'bonne chance pour l'année'.

Elle revient à la réalité rapidement, et semble pleurer en découvrant le magnifique petit carton avec quelques mots, qu'il lui a écrits. Oui, elle pleure parce qu'elle est touchée au fond de son cœur et en plein dans sa tête. Sûr qu'elle est loin de son monde des livres, et qu'elle est bien entrée dans le monde des vivants.

Elle lui dit subitement d'ouvrir la fenêtre. Surpris, il n'ouvre pas. Elle le regarde un tantinet autoritaire. Il s'approche alors de la fenêtre, et constate qu'il neige à flocons légers. Il n'ose pas l'ouvrir. Elle le regarde à nouveau insistante. Il l'entrouvre.

Elle est sortie, et s'est élancée haut dans le ciel, slalomant entre les flocons.



Notre petit homme n'avait jamais vu voler la petite sirène comme ça. Il est surpris de voir la rapidité du battement des ailes. Surpris à quelle vitesse peut avancer une telle minuscule créature. Il ne la voit plus, absorbé par la nuit, absorbé par les flocons virevoltants.

Ça lui fait peur. Pourquoi vouloir aller dehors en pleine nuit. C'est dangereux pour un être aussi fragile. Si elle se perdait dans cette nuit noire ? Si ses ailes venaient à geler dans cette nuit glaciale ? Si elle ne retrouvait plus son chemin à travers cette jungle de flocons ? Si un prédateur, qui ne craint ni le noir ni le froid, avait envie d'en faire son repas. Enfin, disons plutôt un amuse-bouche ...

Heureusement, cela ne dure qu'un court instant. En la voyant revenir, il est franchement rassuré. Il se dit que c'était probablement pour souhaiter ses vœux de nouvelle année.

Mais à qui ?

C'est pas la peine de chercher, se dit-il, je ne saurais jamais ...

Notre petit homme referme la fenêtre.

Elle vient tout contre sa joue, et lui dit tendrement :

« Tu te rappelles, je t'avais parlé des petites portes.

« Oui, je me rappelle », écrit le petit homme.

« Si je t'en ouvrerais une ? »

« Oh oui » écrit-il vite fait.

« Le Noël, dans les livres, ça se passe toujours à la montagne, dans la neige bien blanche, un soleil bien bleu, un grand sapin avec plein de boules illuminées »

Il se dit qu'elle dit de belles choses ...

« Tu sais à quoi correspond cette fête ? »

*« Heu, à vrai dire ... » écrit-il timidement
« Bon tu ne sais pas, alors je t'explique »
Elle ne dit pas que de belles choses ... pense-t-il*

« Cette fête se célèbre au solstice d'hiver. Elle a été instituée au quatrième siècle. La célébration de la nouvelle année liturgique se fait lors de la messe de minuit. Au treizième siècle est apparue la crèche. Le sapin de Noël au seizième siècle s'impose comme symbole de la période des fêtes de fin d'année. Le père Noël date du vingtième siècle ».

*Vous vous doutez bien que notre petit homme n'a rien retenu...
Et vous vous doutez sans doute qu'il s'en moque totalement...*

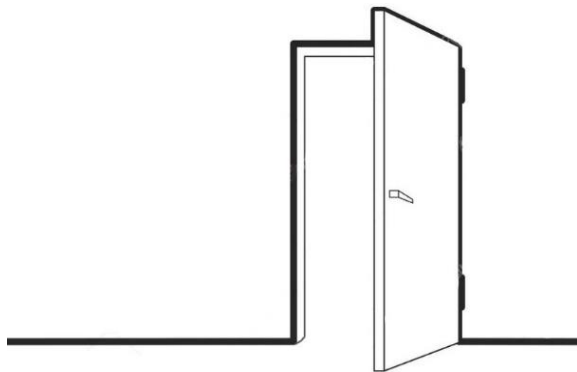
*Elle le regarde, pensant qu'il doit être fier de se cultiver.
Il sourit comme pour la remercier.*

Il ne peut pas lui dire qu'il n'a pas compris grand-chose à ce qu'elle a raconté. Pour lui, c'est pas compliqué : Noël est une fête comme les autres fêtes qu'il faut fêter. Ça rend joyeux les gens. Alors faut pas en louper une.

*Mais toute contente d'elle, elle lui dit :
« Tu vas aller t'installer dans ton fauteuil »
Il y va de suite, accompagné du ptichien.*

*« Ferme les yeux et regarde ».
Il s'exécute, se cale bien, ferme les yeux, respire pour bien s'assoupir, et met ses mains sur son ventre plat.*

Il voit une porte s'ouvrir lentement...



De belles montagnes blanches se rapprochent au ralenti. La petite sirène est tout étonnée de la vraie beauté de cette blancheur, si différente de ses voyages dans les livres. Mais elle se plaint du soleil luisant. Le petit homme, bien que le plus attentionné des hommes, ne peut pas trouver une paire de lunettes de soleil pour une si petite créature. Il ne peut pas rentrer demander ça dans un magasin. C'est l'asile psychiatrique direct !

Ptichien est du voyage aussi. Il ne bouge pas d'un poil de peur qu'on le remarque, et que l'on pense qu'il a été emmené par erreur.

Il arrive dans un village typique de montagnards. C'est beau, c'est magnifiquement beau. Tout est recouvert de neige. Avant de sortir de la voiture, il met un cache-nez au petit carnet parce qu'il fait froid dehors.

Ce village est absolument charmant. Les chalets sont en bois, les balcons sont sculptés avec des cœurs. Les toits sont recouverts d'une bonne couche de neige, des stalactites pendent. Les chevaux avec des grelots tirent de grosses luges décorées avec des gens dedans qui sont habillées de couleurs gaies, assis sur une épaisse peau de bête. Les cheminées fument, on imagine les gens heureux

assis bien au chaud. Lui, lisant le journal local illustré des exploits des champions de ski du village. Elle, lisant une revue aux innombrables histoires de gens qu'elle ne connaît pas. Les fenêtres sont éclairées. Le soleil crée de magnifiques ombres.

Des enfants font des bonshommes de neige, tous différents les uns des autres. Un gros avec le balai, un long nez en carotte, deux yeux aux boules de charbon du poêle. Celui-là, c'est un montagnard qui a dû le faire.

Un autre plus petit, plus maigre aussi, les yeux faits avec des bonbons, un petit nez en bonbon aussi, avec un bonnet et un petit bâton de ski à la main. Celui-ci, c'est un discret qui veut bien faire.

Un autre, assez haut, très large dans le bas, sans nez ni bouche. Là, on doit avoir affaire à un nerveux impatient.

Un autre, véritable chef-d'œuvre, avec un nez fait avec un bouchon, les yeux faits avec deux billes bleu clair, de petites billes noires pour la bouche, un grand cache-nez, et chapeau, et le balai. C'est celui d'un compétiteur.



On est comme dans un rêve, comme dans un joli dessin animé d'hiver. Tout est blanc, tout scintille. La petite sirène n'a pas assez de ses deux yeux pour tout regarder. Certain qu'elle ne s'imaginait pas que la réalité est aussi belle, elle qui croyait que rien ne pouvait être plus beau que dans les livres. Comme

toute une catégorie de gens. Mais tant mieux si les gens trouvent du bonheur par ce moyen. Toute solution pouvant donner une vie souriante est acceptable et même fortement conseillée.

Il pénètre dans une forêt avec un ptichien aux stalactites de neige sous le ventre. Il ne peut avancer quand faisant des sauts de cabri. Le petit homme est dans son élément. Paysage magnifique qui lui semble heureux aussi, de par le silence qu'on peut écouter, et brillant de tous ses cristaux sous le soleil. C'est tout un symbole de paix. Vous savez cette paix intérieure qui vous nettoie de tous les éléments négatifs accumulés en vous qui vous stresse, et rend malade beaucoup trop de monde, sournoisement.

On ne reconnaît plus les arbres, on ne peut que deviner où ils sont, de par leur silhouette. L'énorme épaisseur de neige les camoufle, et le poids de la neige fait tomber les branches, qui d'ordinaire s'élancent vers le ciel. D'ailleurs, les branches les plus menues cassent et tombent. Ce qui donne à certains arbres une allure d'estropiée.

On n'aperçoit à peine le petit chemin qui semble disparu, dans le sous-bois tout blanc.

La neige est moins épaisse au sommet des arbres qui semblent alors avoir revêtu un habit de dentelles blanches. Les petits arbustes sont devenus de gros tas de neige, tout comme les stères de bois laissé par les bûcherons.

On devine une petite mare gelée qui est devenue presque invisible sous cette neige. Le petit homme prend un bâton pour sonder la surface de l'eau. Elle est belle et bien gelée. Les chevreuils, cerfs, sangliers, gros oiseaux ne pourront pas venir boire.

Comme il en a l'air désolé, la petite sirène lui dit :

« Ne t'inquiète pas, la nature est bien faite. Pour les animaux, l'évitement du gel est possible grâce à un processus appelé surfusion, accompli par une cuticule épaisse protégeant l'animal de la déshydratation, ou par la modification de la physiologie et de la biochimie interne ».

Il n'a rien compris. Il se dit que puisque les animaux sont toujours là au printemps, c'est qu'il y a forcément une solution. Il aurait bien aimé lui sortir un proverbe qu'il a inventé quand il était au lycée, mais ça l'aurait trop déçue :

' Heureux celui qui a compris qu'il ne faut pas chercher à comprendre '

Parfois, une branche s'amuse à nous déverser son contenu au moment où l'on passe dessous. Et nous voilà, nous aussi, habillé comme les arbres qui doivent alors bien rigoler

Le ptichien, pour jouer, chasse un mulot marron clair, bien visible dans cette neige. Ce qui lui facilite grandement la tâche. Ça fait maintenant sept ans qu'il essaie d'attraper le moindre animal dix fois plus petit que lui. C'est sûr, c'est aujourd'hui ou jamais. Il y met toute son énergie, saute en pensant à chaque fois que c'est gagné. Tenace, il persévère, voulant apporter la preuve de sa dextérité à la chasse, en offrant à son maître, le mulot, comme font les autres congénères. Mais, à ce jeu de cache-cache, le mulot est le meilleur.

Ils rentrent, et vont se réchauffer près d'un feu de cheminée.

Mais éloigné, vous vous souvenez ...

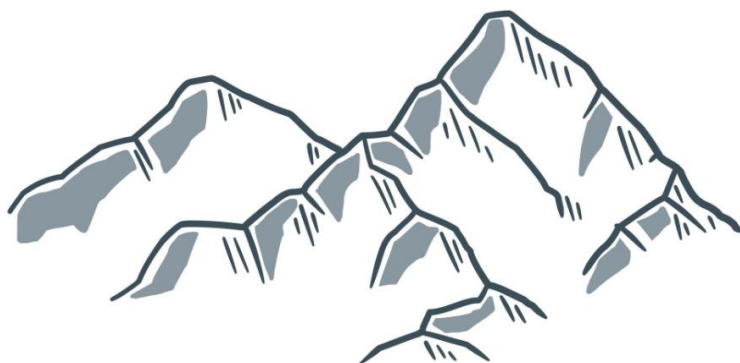
Il lui écrit un petit mot ou il rappelle à la petite sirène qu'il se sent bien. Elle est heureuse de lire ces mots, se dit qu'ils sont devenus complices en si peu de temps. Elle fait des virevoltes aux gracieux battements d'ailes, qui lui ont fait bien plaisir.

Le petit homme contemple la montagne qui n'est plus blanche, qui est devenue une multitude d'ombres et peu de lumière. C'est très joli. Il prend le carnet et écrit que demain ils iront en haut pour tout redescendre en ski. Elle répond qu'elle est très fatiguée et qu'elle aimerait bien aller dormir. Il ne comprend pas bien ce qu'elle a dit tellement elle a des difficultés à parler sans trembler.

Cette nuit, la petite sirène ne trouve pas le sommeil. Elle se dit que demain, elle va dévaler une montagne entière. Elle essaie de bloquer ses ailes pour arrêter les soubresauts de peur.

Notre petit homme, lui, dort paisiblement. Ptichien aussi.

Le lendemain matin, ils se réveillent tard, sont émerveillés du fond du lit, de la splendeur de la montagne sous la neige. C'est beau, tout est beau.



« J'ai hâte de descendre les pistes », écrit le petit homme.

« Bon, je veux bien dévaler les pentes, mais tu me tiendras bien fort » dit la petite sirène pas rassurée du tout.

« Évidemment ».

Il constate qu'elle parle en claquant des dents. Donc, elle doit avoir des dents, pense-t-il en se disant avoir fait une découverte presque scientifique. Mais il constate aussi que si elle la ramène toujours avec sa culture, elle doit néanmoins être une pétiocharde...

« Je vais bien te protéger », lui dit-il.

« Ah parce que tu crois que j'ai peur ? » répond-elle vexée.

« Non, mais ça va peut-être aller vite pour toi ? »

« J'adore la vitesse », dit-elle en claquant encore plus des dents.

Il met son gros anorak rouge, son bonnet rouge, ses lunettes de soleil rouge, ses chaussures de ski rouge, et prends ses skis pas rouges.

Il met le carnet dans sa doudoune bien chaude. Il fait beau, avec un ciel bleu foncé sans un nuage. Le froid est modéré, agréable. Sans lunettes de soleil, pas possible d'ouvrir les yeux. Il y a une luminosité incroyable.

Direction le télésiège. Ça va, il n'y a pas trop de monde. Les gens, contents d'être là, sont calmes et ne se bousculent pas. Tout le monde avance au même rythme tranquille. Le progrès est également venu dans les montagnes. Les télésièges maintenant s'arrêtent pour vous laisser le temps de vous asseoir. Mais faut tout de même pas traîner, parce qu'il repart aussitôt que vous êtes assis ou non.

C'est l'occasion d'admirer les paysages, de voir la ligne d'horizon faite avec les sommets. On y voit les skieurs sur les pistes.

Ceux qui descendent à vitesse d'escargots, en chasse-neige, le corps très penché en avant, les bâtons pointés vers le devant, prêt à être planté à la première inquiétude venue. On pourrait presque les voir trembler.

Il y a ceux qui descendent tout en grâce. Avec technique, ils savourent.

Il y a ceux qui descendent comme des fous, qui se croient plus forts que tout le monde. Ceux-là sont dangereux, on est presque content quand on les voit tomber dans une chute spectaculaire. On se dit que c'est bien fait pour eux !

Le voilà enfin sur la piste. C'est parti. Il skie avec le carnet ouvert pour que la petite sirène puisse voir le paysage et avoir des sensations. Il ne va pas vite. Il s'arrête souvent pour admirer les sapins blancs, les paysages différents au fur et à mesure que l'on descend, et pour écouter le silence. La petite sirène ne sort le bout de son nez du carnet que lorsqu'il s'arrête. Elle met ses deux ailes sur son visage à cause du soleil. Elle est émerveillée, bouche bée, ne dit rien.

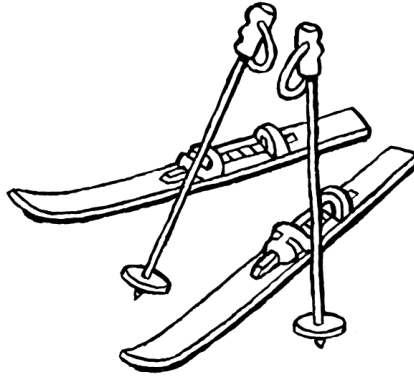
Il reprend le télésiège trois fois pour faire, à chaque fois, une descente cool. Comme dans la légende des moniteurs, la petite sirène a demandé au petit homme un rendez-vous pour le soir ...

Elle a adoré cette journée ...

Ah si un détail, si ça devait vous arriver une histoire pareille : dans le froid munissez-vous d'un stylo qui ne gèle pas ...

Le lendemain, toujours sous un soleil splendide, pas trop froid, il prend le téléphérique qui l'emmène au sommet. Il va faire du ski depuis le plus haut de la montagne. La petite sirène s'est cachée tout au fond de son carnet, bien en sécurité dans la doudoune. Le petit homme entend le battement de son cœur qui s'est accéléré par la frousse. S'il avait un engin à mesurer le pouls, l'engin exploserait !

*C'est carrément grandiose de beauté. Il danse sur les pistes en levant le carnet dans un sens, puis dans un autre. Une fois arrêtée, la petite sirène se pose sur le carnet, et fait les mouvements aussi. Elle dit :
« Je fais du ski ».*



Grâce à un moniteur bien particulier, qu'elle trouve doué comme un chef, patient comme l'empathique qu'il est.

Le petit homme trouve qu'elle a un courage étonnant, et il est fier d'elle. Il a pour elle une admiration dans ces moments-là, qui font oublier l'agacement qu'elle provoque devant sa culture, et son débit de paroles non-stop. Et des jours comme ça, où elle fait tant d'efforts, il en est encore plus admiratif. Il se dit que se sentir bien comme il se sent, c'est s'oublier pour ne penser qu'au bien de l'autre. Il monterait les montagnes enneigées pour elle, et il ferait le téléski pour elle, et il resterait tout le temps qu'il faut à ses côtés pour bien lui apprendre. Il se dit que c'est beau alors d'aimer la vie.

De retour, notre petit homme dessine sur une feuille en carton la petite sirène des airs, le ptichien et lui. Il les dessine de dos, avec des formes en caricatures. Et la petite sirène se dit qu'elle a une chance folle de l'avoir

rencontré. Elle sait qu'il fait beaucoup pour elle, et qu'il lui apprend beaucoup. Elle voudrait pouvoir voler dans les airs, à côté de lui, qui serait sur ses skis, pour le voir se faire plaisir.

Elle serait si heureuse de le voir faire des choses virevoltantes, acrobatiques, foldings, marrantes, quand il descend les pistes.

Ce soir, le vent souffle fort, la petite sirène s'est blottie dans son carnet, se disant que le soleil du jour sur la neige sans vent est absolument grandiose. Mais, par contre, entendre le vent fort dans le noir de la nuit est terrifiant.

Les volatiles, en général, n'aiment pas le vent fort. Le petit homme adore écouter le vent, écouter la nature. Il se met à la fenêtre. Ce qui n'a pas l'air de convenir à la petite sirène qui dit « je n'aime pas le vent, je n'aime pas cet air qui s'écoule dans l'atmosphère des zones de haute pression, vers les zones de basse pression. Je n'aime pas la variation horizontale de la pression qui est à l'origine du vent. Et là, les isobares sont vraiment très serrées puisque ça souffle très fort ».

Oh, pense le petit homme, quand elle parle comme ça dans son langage incompréhensible, c'est qu'elle n'est vraiment pas contente.

Il la laisse dans son carnet, et s'endort bercé par ce vent qui danse un rythme endiablé.

Le lendemain, beau temps magnifique, la petite sirène a retrouvé sa joie.

Le petit homme lui fait descendre une piste de couleur violette, tout doucement.

Elle se tient fort sur le bord du carnet, et ça marche. Vous devriez voir ça, elle est à califourchon sur quelques pages, les jambes comme si elle faisait de la moto, les deux ailes coincées dans d'autres pages. Elle a alors l'impression de descendre cette piste toute seule. Elle s'imagine, avec un casque, aller à une vitesse d'enfer, les ailes bien repliées, tendues en arrière, le corps penché

presque à l'horizontale. Elle veut faire cette piste plusieurs fois. Et il fait trois descentes de cette piste de couleur violette. Elle est tout excitée, voulant battre son record à chaque fois.

De retour, la petite sirène se colle contre le cou du petit homme. Probablement que c'est là qu'elle sent le mieux le battement de ses veines, de sa vie. Des fois, elle essaie même de mettre les deux ailes autour de son cou. Franchement, des ailes qu'elle croit immenses, et qui ne font, en réalité, que quelques centimètres. Enfin, c'est l'intention qui compte, comme on dit.

Elle lui dit qu'il est tendresse et patience, qu'il fait tout pour lui faire plaisir et qu'elle en est consciente.

« C'est facile le ski, j'ai bien fait de ne jamais être inquiète », dit-elle. Le petit homme répond d'un sourire. Même devant la mauvaise foi évidente, il ne cherche jamais le conflit verbal, qui ne peut qu'envenimer toute situation. Lui, il aime la vie faite de douceur permanente ...

« Tu as vu comme j'étais penché ? Parce que compte tenu de la terrible inclinaison de la pente, de la vitesse vertigineuse, de la densité de la neige, de la vitesse du déplacement de l'air ... »

Cher lecteur, entre nous, c'était la piste la plus facile. D'ailleurs, la couleur violette n'existe pas. En vrai la piste la plus facile c'est vert. Alors, autant vous dire que ça descendait à peine, fallait presque pousser !

Notre petit homme continue de dessiner nos trois personnages sur la feuille en carton. Ils sont représentés tous les trois les uns contre les autres. Et la petite sirène a la même taille que le petit homme. Ce qui lui plaît énormément. Si

le ptichien voyait ça, il aurait certainement la queue qui frétillerait, parce que lui aussi a la même taille que le petit homme !

C'est un dessin magnifique, montrant tout simplement qu'on peut se contenter d'être content. Un dessin qui devrait devenir une grande affiche, symbole de plaisir à vivre. A afficher dans tous les halls de gares, dans tous les abribus, dans tous les arrêts de métro. Et même dans les pubs de la télé.

En voyant ce dessin, la petite sirène se dit qu'elle est comblée. Comblée par ces découvertes de la vraie vie qui bouge, elle qui ne connaissait que la théorie de la vie, plaquée dans des pages. Comblée par ce petit homme, par toutes ces attentions, toute sa patience. Et c'est réciproque, chacun aide l'autre à dédramatiser, positiver, et aimer ce qu'il est en train de faire.

Elle lui dit qu'il est adorable, qu'il fait tout pour lui faire plaisir, qu'il ne pense jamais à lui.

Demain, ce sera le départ. Mais vivons intensément chaque moment de ces magnifiques instants, chaque moment de la vraie vie. Il faut savoir savourer la vie. S'en accommoder bien sûr, mais savourer.



Et au réveil le lendemain, le ciel qui est au courant de leur départ est tout bleu, magnifique, sans un nuage. La neige, complice avec le ciel, est tombée toute la nuit. Et toujours pour le départ, une dizaine de montgolfières de toutes les couleurs montent tout lentement dans ce ciel tout ensoleillé.

*Le petit homme est tout admiratif. Il reste là, émerveillé du spectacle, sans bouger, sans rien dire. La petite sirène un tantinet jalouse lui dit alors :
« Je suppose que tu sais que les montgolfières fonctionnent suivant le principe d'Archimède ? »*

« Ah bon ? », répond le petit homme qui a toujours cru que ça avait un rapport avec quelque chose plongé dans l'eau.

« Dans ce cas, la poussée d'Archimède est la force reçue d'un corps plongé dans un gaz, égale au poids du volume déplacé de ce gaz »

Il ne dit rien, ce n'est pas la peine. Mais il sait qu'elle doit être contrariée.

Ce qui est vrai, parce qu'elle rajoute :

« L'air se dilate sous l'action de la chaleur. Sa masse volumique diminue, donc à pression égale, l'air chaud prend plus de place pour le même poids. »

Oh là, elle n'est vraiment pas contente. Faut arrêter ça. Il met son doigt sur le bord du carnet où elle se tient. Elle attend un peu. Encore un peu. Et viens sur sa main. Fin de son charabia.

Et ainsi va se refermer cette petite porte ...

La petite sirène n'avait vu les montagnes que dans les livres. Elle se rend compte que les écrits et dessins des livres sont souvent sans vie, sans âme. Elle trouve que la montagne en vrai est splendide. Que vivre la vie est splendide.

Un matin, en ouvrant le petit carnet vert qui est devenu grand, trop grand, trop lourd, il s'aperçoit qu'il ne pourra très bientôt plus rajouter de page ! Que va-t-il se passer alors ?

Angoisse. La petite sirène est habitante de ce carnet. Va-t-elle disparaître si le carnet n'est plus en vie ? Serait-ce alors la fin de cette belle histoire ?

Malheur. Horreur. Bouffées de chaleur, gorge serrée, estomac noué, gouttelettes au front, suées froides, pour notre petit homme.

Il est pris d'angoisse profonde, une situation d'horreur. Des instants qu'on aimerait ne jamais vivre.

Alors, la petite sirène vient à l'oreille de notre petit homme et lui dit :

« J'irai vivre dans un autre carnet, celui que tu auras choisi pour moi ».

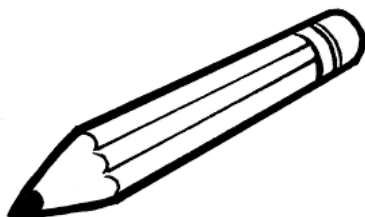
Ouf, soulagement. L'histoire du petit homme et de la petite sirène va pouvoir se poursuivre ...

Petit carnet vert, il n'y a plus de place pour écrire dedans, et tu seras remplacé par un suivant. Mais ne sois pas triste, tu possèdes la qualité précieuse d'avoir été le témoin de ma rencontre avec la petite sirène des airs.

Et ainsi, va arriver un nouveau carnet, seul lien entre nos deux personnages.

Un par la parole, l'autre par l'écriture.

« Le crayon reste le même », dit la petite sirène au petit homme. »



Bonjour petit carnet bleu.

Sais-tu que tu succèdes à l'énorme carnet vert ?

Un carnet qui était petit comme toi, et qui a grandi.

Sais-tu que tu vas beaucoup servir ?

Le petit carnet vert a abrité la naissance d'un monde merveilleux.

Toi, tu abriteras l'apothéose de ce monde merveilleux.

Aller travailler avec ce nouveau petit carnet bleu facile à transporter est tout de même plus pratique que l'énorme dossier qu'était devenu le petit carnet vert. Mais que c'est dur de se replonger dans ce monde des humains qui s'agitent dans tous les sens. Notre petit homme avait envie de crier dans les airs qu'il voulait être dans le monde de la petite sirène...

À ce moment-là, il pense aux gens qui croient à un au-delà heureux, accueillant. C'est certainement une chance, une très grande chance. C'est forcément plus facile de vivre avec tous ces humains négatifs, quand on sait qu'on sera mieux, un jour, dans un autre monde. Ces gens-là ne doivent pas vivre pareil. Ils doivent minimiser tous ces mauvais moments que vous inflige la vie, puisqu'ils savent que les meilleurs moments seront vécus plus tard, avec une grande délectation. À bien y réfléchir, c'est une conception qui doit bien faciliter le quotidien ! Mais, malheureusement, ce n'est pas du tout la pensée de notre petit homme.

Aujourd'hui est un grand jour. Il va faire développer les photos. Enfin, il pourra avoir des photos de la petite sirène des airs. Elle sera dans son portefeuille. C'est symbolique. On a tous une photo. Un parent, des enfants, un chien fidèle, un chat attendrissant. Certain que vous en avez aussi.

Deux jours se passent. Deux longues journées interminables à attendre le jour où il pourra chercher les photos.

Ça y est, c'est le jour J.

Enfin, il rentre dans la boutique, s'approche du marchand qui lui dit :

« Zue vient chercher le monsieur ? », d'un air chantonnant et joyeux.

Le petit homme tend le ticket qu'il lui avait donné il y a deux jours.

Le marchand se retourne, ouvre un tiroir métallique, cherche, et lui montre la pochette avec les photos tant attendues. Et, toujours aussi joyeusement, dit :

« Je vérifie que le développement s'est bien fait. Vous avez certainement fait de belles photos mémorables, Monsieur ».

Et tout en parlant, et sifflotant, il ouvre la pochette.

« Euh, euh, je suis très pressé », dit notre petit homme qui arrache presque des mains la pochette, de peur que le marchand ne découvre un être non connu, et lui pose des tas de questions, et peut-être même le dénoncer aux services des extra-terrestres ...

Il paie et part presque en courant.

Aussitôt dans la voiture, impatient, il regarde enfin.

Malheur, horreur.

En regardant les photos, il n'y a que table, chaises, murs, plafond ...

Pas de petite sirène des airs ! Comment est-ce possible ? Elle n'est sur aucune photo ! Il ne l'a quand même pas loupée à chaque fois !

Malgré un anéantissement total, il réalise que seul lui peut la voir.

Maintenant il en est certain.

Déception. Triste déception. Il ne pourra donc jamais l'avoir dans son portefeuille. Il lui faudra toujours avoir le petit carnet sur soi. L'ouvrir.

Remarquez, à bien y réfléchir, c'est même mieux qu'une photo, puisque le sujet apparaît en vrai. Faut s'adapter à la situation. Positiver. Toujours.

Il rentre à la maison. Tristement. Il ne lui en parlera pas. Elle lui aurait répondu que c'est normal, avec un ton de certitude d'intello autoritaire ! Elle aurait peut-être même ricané.

Le nouveau petit carnet bleu perturbe le système nerveux de la petite sirène. C'est comme si elle se sentait moins bien dedans. Le petit homme remarque qu'elle a un peu le bourdon. Peut-être parce que c'est le début d'une situation nouvelle, celle d'une vie ailleurs que son carnet d'avant.

Comme beaucoup d'humains devenus trop adultes dans leur tête, pas assez fort pour se remettre en cause, elle doit être hostile au changement.

Elle connaît l'angoisse, l'attente. Elle veut que le petit homme la rassure. C'est devenu le monde à l'envers. Elle qui lui a montré la route de la vie joyeuse, a besoin d'être rassurée !

Alors notre petit homme lui écrit :

« Il faut être serein, il y a assez à faire en affrontant les inévitables petits problèmes de la vie. Il faut garder le reste de l'énergie pour être bien ».

La petite sirène hoche la tête et lui dit :

« Tu as mille fois raison ».

Sur ces paroles qui lui font du bien, elle rajoute :

« J'ai envie de t'ouvrir une nouvelle petite porte. Celle d'un monde que j'affectionne tout particulièrement. Tu ne seras pas déçu ».

Elle est folle de joie. Elle lui dit immédiatement qu'elle est prête, et trépigne en faisant battre ses ailes.

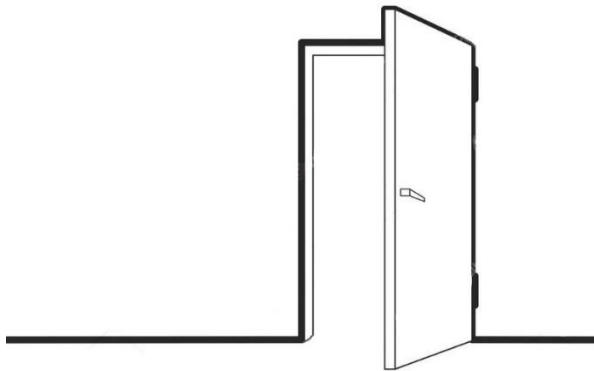
Elle lui redit, comme la fois précédente :

« Va t'installer dans ton fauteuil »

« Ferme les yeux et regarde ».

Il s'exécute, se cale bien, ferme les yeux, respire pour bien s'assoupir.

Il voit une porte s'ouvrir lentement...



Et il se retrouve dehors, en fin de journée, quand la nuit commence à arriver, devant un cinéma. Ça paraît une idée sympa. Il va tout de suite regarder les grandes affiches. Ce sont de belles illustrations. Le petit homme regarde avec admiration le travail réalisé par les gens de l'art qui font vraiment de très belles choses. De vrais chefs-d'œuvre.

Mais aussitôt il réalise qu'il ne va pas être dans son élément. Parce que sûr qu'elle doit être cinéphile. Il se serait bien passé d'aller dans son fauteuil, et aurait préféré aller promener le chien...

La petite sirène ne regarde pas les belles affiches, elle lit ce qui est écrit en dessous, sur une grande feuille. C'est le résumé de chaque film. Elle dit : « Ça, c'est un drame. Je n'aime pas. C'est une histoire inventée qui tourne autour de faits tragiques inventés ».

« Celui-là est une romance amoureuse. Je n'aime pas. C'est une histoire inventée qui met l'emphasis sur l'évolution d'une relation amoureuse qui n'existe pas entre les protagonistes ».

« Celui-là est un film d'action. Je n'aime pas. Rien n'est vrai. Ce genre de film mise sur l'enchaînement des péripéties uniquement ».

« Celui-là est un film historique. C'est bien, mais ces films sont souvent inexacts ».

« Celui-là est un péplum. C'est bien, mais je connais tout sur les thèmes bibliques et mythologiques de l'Antiquité ».

« Celui-là est un film de cape et d'épée qui se déroule donc forcément entre la renaissance et la Révolution française. Je connais tout de cette époque ».

« Celui-là est un western. Généralement, l'action se déroule en Amérique du Nord, lors de la conquête de l'Ouest, dans les dernières décennies du XIXe siècle. Je n'aime pas du tout. ».

« Celui-là est un film d'aventures. C'est un genre caractérisé par la présence d'un héros fictif ou non, tirant son statut du mythe qu'il inspire. Je n'aime pas, totalement inintéressant. ».

« Celui-là est un thriller. Je n'aime pas les films qui cherchent à faire ressentir du suspense et une certaine tension à l'idée de ce qui pourrait arriver à des personnages inventés ».

« Celui-là est un film policier. Je n'aime pas les films qui mettent en scène un crime inventé et sa résolution inventée ».

« Celui-là est un film de portrait. Ça, c'est mieux. C'est hagiographique et historique, ça développe la psychologie d'un personnage, au travers des dialogues et des événements ». On va aller le voir. Tu vas aimer... »

Évidemment, elle choisit un film radicalement différent de celui qu'il aurait choisi. Il se dit que non seulement ça ne va pas être marrant, mais qu'il va avoir un mal de tête atroce ...

De toute façon, il ne peut pas lui proposer d'aller voir un film qu'il aurait projeté de voir. C'est elle qui décide. Il se dit qu'il ne fait pas le poids !

Il va donc acheter un billet. La petite sirène lui dit :

« Tu n'as pas besoin de payer pour moi. Je te l'ai déjà dit, dans mon pays, l'argent n'existe pas ».

Faut faire la queue. Il se dit que beaucoup de gens aiment le cinéma. Il entrouvre le carnet pour que la petite sirène puisse voir. Les gens cancanent dans tous les sens, des films qu'ils ont vus, les anecdotes. Ils parlent beaucoup du film qu'ils vont voir. Déjà des critiques, alors qu'ils ne sont pas encore rentrés dans la salle...

La petite sirène lui dit :

« En plus, c'est faux, ils parlent sans savoir ».

Il ne répond pas. Mais ça, il le sait depuis longtemps.

Si les gens arrêtaient de parler lorsqu'ils n'ont pas la connaissance, ils seraient moins en désaccord. Chacun croit savoir, reste sur sa position, ne veut pas avoir tort. Et même si à un moment, il se rend compte qu'il est dans le faux : surtout ne pas le dire. Faut avoir raison à tout prix. Et ainsi,

commence les chamailleries... les gens pas contents ... de moins en moins contents ... et finalement négatifs tous les jours. Triste constat.



Quand la porte de la salle s'ouvre, tout le monde court pour s'enfiler dans un couloir noir et graver les marches pour se trouver la meilleure place assise. Heureusement que, dans ce cas de figure, le mot 'meilleur' n'a pas le même sens pour tous. Les humains se battraient entre eux ! La salle est petite. Forcément, se dit-il, ça doit être une salle réservée aux têtes hautement savantes, et elles ne sont pas nombreuses. Tout le monde fait silence, les gens qui viennent là sont concentrés pour mieux réfléchir.

Notre petit homme à caractère docile a tenu toute la séance. Ce fut dur, mais il a vu et il n'a rien compris.

Faut dire qu'ils ont deux cultures bien différentes. La culture de la petite sirène est une culture totale sur tous les sujets, mais rarement dans la réalité. Et lui a une culture très limitée, à ras les pâquerettes, mais utile pour la compréhension de la vie de tous les jours.

Alors, regarder le même film, côte à côte ...

Elle adore regarder un film à très grande réflexion. Plus il faut réfléchir, et plus elle aime.

Lui ne comprend pas tout dans ce genre de film. Dès fois, même rien du tout. Alors il faut qu'il fasse de très gros efforts parce qu'elle est capable de l'interroger pendant et après le film. D'ailleurs, elle n'ouvre la bouche pendant un film que pour dire :

« Tu comprends ? »

Eh bien sûr, il fait dans le quart de seconde, le signe de la tête qui veut dire :

« Oui » avec parfois des suées froides, tellement il a peur d'être interrogé. Mais un film, chacun le comprend comme il veut. C'est un peu comme une toile, un tableau. Certains aimeront, d'autres n'aimeront pas parce que leurs yeux n'ont pas vu, pas compris la même chose. Et pourtant c'est le même tableau ...

Alors un film, il pense que chacun le comprend comme il veut. D'ailleurs, le petit homme n'aime pas regarder la fin des films, il préfère continuer le film dans sa tête et y mettre sa fin à lui. Même que s'il pouvait, il aimerait bien inventer des films. La petite sirène lui répond toujours qu'elle ne les regarderait jamais. Elle dit même que personne ne les regarderait !

Zu'est-ce qu'elle peut être mauvaise parfois, du haut de son savoir. Elle est certaine d'être la référence des connaissances !

Pour lui, ce serait des films où les beaux sentiments l'emporteraient franchement sur les mauvais sentiments, où les honnêtes personnages gagneraient franchement sur les mauvais. Un film où tout ce qui est mauvais, malhonnête serait terriblement condamné. Un film où les actions seraient plutôt lentes, pour qu'on ait le temps de bien comprendre. Des personnages bien

visibles et bien différenciées, avec des habits de couleurs très différentes, pour ne pas les confondre. Les détails ne seraient pas trop petits pour qu'on puisse bien les voir, les paroles et les textes bien compréhensifs, avec un français facile. Aux changements de dates, les faire afficher à l'écran pour qu'on ne soit pas perdu. Et toujours une fin heureuse !

Donc pas du tout le genre de film qu'aime la petite sirène. Il lui faut à elle de l'historique avec des personnages d'avant ayant marqué leur époque. Des personnages qui parlent comme dans les livres de littérature ancienne. Alors vous comprenez qu'avant chaque film, elle lui dit :

« Si tu ne comprends pas, tu le dis, j'ai horreur que tu ne comprennes pas ». Qu'est-ce qu'elle peut être agaçante !

En plus avec les magnétoscopes ou enregistreurs, plus d'excuses. En cas d'interrogation, elle arrête le film, et regarde le petit homme. Il pâlit, sent son corps devenir froid, les mains devenir moites, les gouttelettes au front devenir ruisselantes, le corps devenir recroquevillé. Il entend qu'il avale sa salive, tente un sourire, un deuxième, un autre superbe. Si ça ne suffit pas, il tente un :

« Tu as besoin de quelque chose ? T'es bien installé ? »

Parfois, ça marche, elle remet le film. Alors aux premières secondes où elle fixe à nouveau son visage profondément dans le film, il s'essuie le front, respire plusieurs fois fort en silence, se redresse (le cou ressort du corps), s'essuie les mains moites, pousse un soupir feutré de soulagement.

Et pendant ce temps-là, qui dure un certain temps, il ne voit rien du film, évidemment ...

Déjà que c'est dur quand il n'y a pas de coupure, mais alors là, avec des moments d'angoisses en plus



Bien sûr quand les magnétoscopes n'existaient pas, et n'existaient pas non plus les coupures de pub, elle n'aurait pas le temps de poser de question puisque quand elle regarde, elle est totalement absorbée.

Alors il aurait été tranquille. Il aurait pu regarder les grandes images. Il y a toujours de belles images dans n'importe quel film. Comme les photos qu'il regarde quand il ouvre un livre qu'il ne lit jamais. À condition qu'il y ait des photos. Parce qu'il y a beaucoup de livres sans une seule photo.

C'est comme quelqu'un qui s'habillerait tout de la même couleur du haut en bas : cheveux noirs, yeux noirs, rouge à lèvres noires, chemise noire, ceinture noire, pantalon noir, chaussettes noires, chaussures noires, vernis à ongle noir, maquillage sur les yeux noir. Et se mouche dans un mouchoir noir.

Il trouve cela triste. Et dans le monde de sa tête, il n'y a pas de tristesse. En tout cas, il faut la limiter, l'accepter dans les seuls cas exceptionnels.

Son monde, c'est comme ses toiles qu'il imagine : des gens habillés gais, même farfelus. Évidemment, lui, vous l'aurez compris, il préfère les films où le cerveau ne réfléchit pas, mais se détend.

Faut faire des concessions ! Il ose parfois soumettre une pièce de théâtre avec des comiques. Il ose, car ça fait culture tout de même.

Parfois, il rigole à en pleurer, tout haut, à en remuer tout son corps. Il ne voit parfois plus rien tellement il rigole.

Mais dès fois, il ne peut rigoler qu'à l'intérieur, et ça ce n'est pas facile du tout ... Il rigole à l'intérieur parce qu'il sait qu'elle ne rira pas.

Laisser exploser son rire serait une insulte. Alors il se retient, et quand il sent qu'il ne pourra plus tenir, il applique un vieux remède d'un jeu qu'il avait appris quand il était moniteur de vacances étant ado.

Vous savez, c'est le jeu où il ne faut pas rigoler quand les autres racontent des histoires rigolotes. Le secret c'est qu'il faut se mordre le bout de la langue. En plus, ça ne se voit pas. Mais ça peut faire mal, car plus vous avez envie de rigoler, et plus il faut se mordre la langue.

Vous imaginez quand elle le regarde pour lui faire comprendre que ça ne lui plaît pas du tout, que le film n'est pas enrichissant, que c'est nul, et qu'il est en train de se mordre la langue, parce que pour lui c'est rigolo. Et qu'il faut répondre « Oui, tu as raison, c'est bête » ...

Même les politiciens super pros ne réussissent pas à faire ça ! Il faut un sacré entraînement.

Tout le monde sait bien que la plupart des films de la télé ne sont pas faits pour les intellos. Donc propice à plaire à notre petit homme, mais pas du tout la petite sirène. Dès fois, elle est tellement absorbée par une émission que s'il bouge, elle lui fait chut du doigt — c'est-à-dire l'aile droite qui cache sa bouche — pour dire qu'il ne faut pas bouger. Interdit. Même pour faire pipi, ou tout simplement aller péter. Mais lorsqu'il n'en pleut plus, sans faire le

moindre bruit, en rampant presque au sol, il se lève pour aller s'isoler et ouvrir la bouche : lâcher le rire.

Mais pas trop fort, pour pas qu'elle entende. Ça aussi c'est dur de rigoler doucement quand on a envie de rigoler fort ...

Quand la petite sirène regarde un film, elle réfléchit, elle ne rigole pas. Elle approuve l'action avec délectation. Et si c'est historique, elle dit :

« Tu as entendu, c'est faux, il ne peut pas dire ça puisqu'en l'an 777, le seigneur était sous l'emprise du clergé qui en 698 avait dit lors d'une conférence dans la forêt de Marly ... », et rajoute

« Tu es d'accord ? » Vous imaginez bien qu'il écrit dans le dixième de seconde.

« Oui absolument ! »

Et pourtant dès fois, c'est plus fort qu'elle, eh oui, elle rigole et franchement.

C'est rare, très rare. Alors lui, tellement surpris ... ne rigole plus ... un cours instant, et puis se dit que ce serait trop bête de ne pas profiter de ce moment rare : le rire à fond, à deux.

Alors quand ça lui arrive, elle se cache presque dans ses ailes pour pas qu'on la voie rigoler, comme si le rire était antiintelligent, anti normal, anticulture.

Comme si le rire devait être interdit au même titre que le rôt à table (ou au lit) ou le pet (ou que ce soit).



Aujourd'hui, le printemps est là.

Et c'est dimanche.

La petite sirène confirme et dit :

« J'ai entendu des oiseaux chanter ce matin, comme un orchestre symphonique ».

« Ah bon ? » écrit le petit homme.

« Oui, je reconnais bien les quatre familles d'instruments : les cordes, les bois, les cuivres, et les percussions. Le rouge-gorge joue du ... »

« Excuse-moi, j'ai un besoin urgent d'aller aux toilettes ».

C'est la seule ruse spontanée qui lui est venue à l'esprit pour échapper à un nouveau cours pénible d'intello.

Mais quand il revient, elle lui dit :

« Aujourd'hui est le jour de l'équinoxe de printemps. C'est aujourd'hui que le soleil est parfaitement aligné avec l'équateur. C'est donc aujourd'hui que la durée du jour devient identique à celle de la nuit ».

« Ça alors... » dit-il tout bas

« Nous les volatiles, on sait tout ça par instinct ».

Le petit homme se dit que le jour du Printemps, c'est l'occasion de fêter la venue des beaux jours fleuris. Et même d'ouvrir une bonne bouteille ...

Tout bourgeonne dehors. Petits arbres, grands arbres, arbrisseaux. Petits bourgeons, moyens bourgeons et grands bourgeons. La nature reprend ses vraies couleurs. Du rose et beaucoup de blanc. Et bientôt des bébés feuilles au vert de toutes les nuances apparaissent tout doucement. Probablement pour mieux

prendre le temps de montrer qu'elles sont heureuses de revivre pour une nouvelle année. Il regarde la forêt avec admiration.

La petite sirène dit :

« Tu admires quoi ? Simplement les feuilles ? Simplement les bourgeons ? »

« Ah il y a autre chose à admirer ? » répond tout content le petit homme.

« Oui, évidemment. Il faut admirer la puissance de la nature à ce moment de l'année »

Il ne répond pas, déçu, croyant pouvoir admirer quelque chose qu'il n'avait pas encore remarqué ...

Elle rajoute tel un prof devant une classe d'ignares :

« Au printemps, les arbres recommencent à puiser des nutriments et des minéraux, dans le sol par ses racines. Cet apport provoque une mise sous pression des vaisseaux des racines, pression qui va se propager vers le haut de l'arbre. Celle-ci est à l'origine du phénomène de la montée de la sève. Et c'est ainsi qu'il peut y avoir bourgeons, feuilles et fleurs ».

Bon ça, il le savait à peu près, mais ne s'en rappelle pas quand il regarde un arbre. Lui, il est amoureux de la nature, de ce que ses yeux voient. Il ne loupe d'ailleurs pas une occasion d'y aller.

Il adore particulièrement les éléments de la nature, ce qui vit, ce qui bouge. Et évidemment la forêt. Il adore écouter les bruits. Il adore y sentir les odeurs. Il adore regarder pour admirer. Ce sont des instants de calme, de paix, de douceur.

Dire qu'il y a si peu de temps encore (mais que ce temps semble loin), il avait horreur du dimanche qui lui semblait une journée sans vie, comme gelée, comme inutile. Comme une erreur du calendrier.

*Quelques jours passent, et on arrive à Pâques.
Le premier Pâques ensemble, et un nouveau vœu.*

Le petit homme dit à la petite sirène :

« Je vais t'emmener dans la forêt avec ptichien, on va aller récolter des œufs ».

« Ce n'est pas dangereux ? », dit-elle, et rajoute de suite :

« Je veux dire pour ptichien ! ».

« Tu verras comme c'est beau ».

Elle ne répond rien, pas rassurée du tout, déjà tremblotante.

Il fait beau. Carnet à la main, il y va, pénètre dans la forêt, avec ptichien.

Pour la première fois, la petite sirène réussit quelques kilomètres. C'est-à-dire rester assis sur le bord du carnet sans tomber ! Elle n'a jamais vu des arbres aussi hauts qui doivent lui sembler disproportionnés par rapport à sa petite taille. Et surtout, elle n'a jamais entendu d'aussi près les cris d'oiseaux de la forêt que nous les humains, on adore. Pour elle, ce sont des cris assourdissants d'animaux volants sauvages féroces. Encore plus gros que ceux qu'elle doit faire dans ses pires cauchemars.



« Ce n'est pas comme dans les livres ... », lui écrit le petit homme.

« Je reconnais toutes les variétés. Tiens, celui-là, c'est un quercus, de la famille des fagacées, de la classe des magnoliopsido, de la sous-classe des hamamelidae ».

Bon, se dit le petit homme, si j'avais su, je n'aurais rien dit.

Elle ne peut pas dire comme tout le monde que c'est un chêne !

Le ptichien fait beaucoup de kilomètres, à aller fouiner partout. Il aperçoit un lapin sauvage. Enfin une proie. Il se dresse avec une patte levée, ne bouge plus. Sans doute qu'il met en place un plan d'attaque victorieux. Il part d'un bond, court après le lapin qui s'arrête net. Ptichien s'arrête aussi. Ça doit faire partie de son plan. Le lapin repart de plus belle. Ptichien aussi. Le lapin s'arrête à nouveau. Ptichien aussi. Probablement une ruse gagnante. Le lapin repart pour finalement ne plus s'arrêter et disparaître. Ptichien est reparti aussi, a reniflé tout ce qu'il a pu pour flairer la piste de son gibier, et est revenu penaud ... Il n'a encore, à ce jour, jamais réussi à en approcher un ! Ça aussi c'est du désespoir ...

Les œufs sont cachés un peu partout, il faut aller les chercher. Ce n'est pas réservé qu'aux enfants. Les adultes aussi peuvent y aller. Ceux qui ont le cœur à la joie. Ceux qui ne manquent pas une occasion de s'amuser en signe d'amour de la vie. Peut-être comme pour dire à cette vie de tous les jours que l'on n'accepte pas forcément sa morosité quotidienne. Elle ne nous prendra pas notre envie de sautiller dans la vie des gens heureux.

Il rentre dans l'obscurité de la forêt éclairée par les rayons du soleil qui arrivent à se frayer un chemin à travers les feuilles. La petite sirène est assise sur le rebord du livre. Elle est contente, mais elle sait que pour elle, tout est

dangerous ici, tout est surdimensionné. Et elle ne veut admettre aucune inquiétude.

Pour ne rien faire apparaître, elle dit :

« Si tu ne m'avais pas parlé de Pâques, je t'en aurais parlé parce que cette fête se célèbre le premier dimanche qui suit la première pleine lune du printemps calendaire démarrant le ... ».

Lui coupant la parole, il lui écrit rapidement :

« Excuse-moi, j'ai un besoin urgent d'aller faire pissou ».

Et c'est un plaisir d'enfant que de découvrir une cocotte en chocolat dans une branche de chêne. Une autre cocotte dans une branche de hêtre, bien plus loin. Il faut s'enfoncer encore un peu plus pour trouver un poussin en chocolat accroché à une branche de sapin. En regardant bien, on découvre des œufs posés sur de la mousse bien verte et humide. D'autres œufs sont perchés sur un tas de bois. À peine cachée, on voit des lapins de Pâques. On s'enfonce encore un peu plus, et on aperçoit, posé aux pieds des arbres, des chocolats de toutes sortes, de toutes les tailles.

Et, oh extraordinaire, il y a un os accroché à une branche pas trop haute pour le ptichien qui l'a trouvé et qui tire dessus de toutes ses forces ! Un os pour de vrai, pas en chocolat.

Enfin il attrape le fruit de sa chasse, doit-il penser. Ça lui arrive peu souvent. Aujourd'hui est un grand jour pour lui. Il marche alors devant son maître avec la tête fièrement levée au ciel, montrant sa proie entre ses crocs. Il va, à coup sûr, en rêver des nuits et des nuits.

Comme il fait beau aujourd'hui, il mange en forêt.

Le petit homme avait tout préparé, il lui en fait la surprise. Une nappe fleurie pour parterre. De jolies assiettes en carton glacé (enfin une seule assiette et

un seul couvert), sous un arbre à l'ombre. On y entend les oiseaux avec des chants de joie différents. Le léger vent fait danser le feuillage.

Ce que le petit homme trouve magnifique, la petite sirène moins. Le vent est son ennemi. Elle ne veut pas quitter le livre, elle serait éjectée et plaquée contre le premier arbre à proximité. Sans oublier que la moindre feuille qui tomberait d'une branche pourrait l'aplatir !

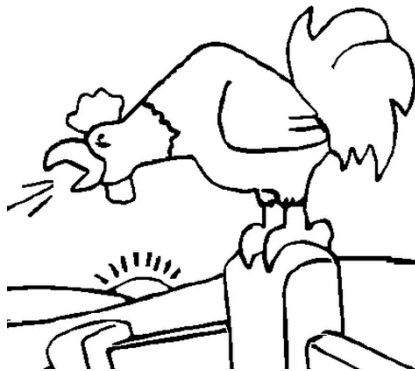
Il n'ose pas lui dire qu'elle est très vulnérable quand elle sort du carnet. Il a remarqué qu'elle serait bien du genre susceptible. Ce qu'il déplore, et plaint profondément ceux qui en sont atteints parce qu'ils rajoutent un élément nocif dans la vie. C'est totalement à proscrire. Ça oblige l'autre à toujours réfléchir avant de parler pour éviter des réflexions inutiles et polluantes.

Le petit homme s'est régalé, et repart pour arriver au bout de la forêt, là où il y a une grande ferme. Il cueille un brin de quelque chose qui ressemble à du muguet, pour le mettre dans le carnet, à la dernière page écrite.

Magnifiques, les yeux pétillants de la petite sirène qui observe tout.

Ils entendent un coq qui chante en pleine journée.

« Moi, j'ai horreur des coqs, ils ne respectent rien et hurlent de très bonne heure. Et en plus, ils sont moches ! », dit la petite sirène, pas contente.



Ils sortent de la forêt. Le soleil tape, le petit homme met sa casquette, de peur des coups de soleil.

« Qu'est-ce que c'est fragile un humain ! », dit la petite sirène, en levant les yeux au ciel.

Ce que l'on voit est vraiment très joli. Comme ces vaches enceintes jusqu'aux oreilles. Comme ces taureaux ne pensant qu'à ... Comme ces tout petits veaux blancs parmi d'énormes grosses vaches marron. Comme ces ânes tout noirs, si calmes. Comme ces moutons noirs bébés qui poussent de légers bêlements. Comme ces autres petits veaux de couleur marron. Comme ces autres vaches qui se grattent maladroitement, à la limite de l'équilibre. Comme ces chèvres qui regardent d'un air un peu mauvais. Comme ces écureuils qui bondissent de branche en branche. Comme ces autres vaches, énormes, qui ne lèvent même pas la tête pour regarder. Comme ces petits canards aux belles couleurs, à la queue leu leu.

C'est le bonheur de vivre. Ni hier, ni avant-hier, ni les jours d'avant, ne lui semble aussi beau qu'aujourd'hui. Tellement que ces moments sont formidables, tellement ces moments sont chers, tellement il aime à les savourer. La petite sirène est radieuse, notre petit homme aime son sourire.

Avant de partir, il en profite pour ramener un bouquet des premières primevères qui vont illuminer l'intérieur de la maison. Et mettre quelques pétales ... pour illuminer le carnet.

De retour, elle pose son corps sur son épaule. Cette tendresse l'immobilise pour que la petite sirène s'y sente bien. Comme une statue.

Arrive le premier mai.

La petite sirène des airs a pris goût aux découvertes grandeur réelle.

Le petit homme écrit alors dans le petit carnet bleu :

« Je vais t'apprendre une tradition. Celle du premier Mai ».

Encore une occasion de faire un vœu.

« Oh, moi je connais, ça existe depuis 1920 et je vais t'expliquer ... ».

Sans qu'elle puisse continuer, il écrit :

« Ici, c'est dans la forêt que ça se passe. Viens, on y va ».

Alors là, elle ne rajoute rien, elle a toujours une appréhension quand elle va dans cette jungle d'arbres démesurés aux monstres volants.

Elle se met bien au fond du petit carnet lorsque le petit homme prend le petit chemin de la forêt.

Les feuilles et les herbes sont encore recouvertes de rosée que l'on distingue bien, comme de minuscules billes transparentes. Il s'y enfonce, jusqu'à un endroit qu'il tient secret. Pour y trouver du muguet sauvage de la nature.

Il dit à la petite sirène :

« Tu peux sortir, il n'y a pas de danger. Ici est un endroit magique ».

« Je n'avais pas peur, j'avais envie de sommeil tout à coup », dit-elle en ne sortant qu'un bout de la tête du petit carnet.

Des corbeaux passent en croassant de joie, elle retourne précipitamment dans sa demeure.

La vue est absolument splendide, c'est un parterre de clochettes blanches. Du muguet qui doit pousser là depuis des générations, caché du soleil par ces

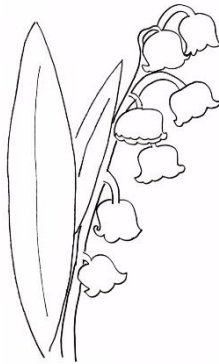
grands arbres au feuillage très dense. Les clochettes sont d'un blanc pur. C'est une fleur délicate. Il en coupe un brin, prenant soin de ne pas arracher la racine pour qu'il puisse repousser l'année suivante.

« Je vais te faire un cadeau », dit le petit homme.

Elle sort, tout entière, debout sur le petit carnet. Elle ne voit pas les immenses arbres qui oscillent et le bruit constant des feuilles caressées par le vent léger. Elle n'entend pas non plus tous ces oiseaux qui s'en donnent à cœur joie. Une vraie cacophonie.

Et c'est tout heureux qu'il lui offre un petit brin avec sept clochettes, en disant :

« Ça porte-bonheur, beaucoup de bonheur, toute une collection de bonheur ».



Elle est contente et se pose sur chacune des clochettes. Si elle avait pu, elle serait rentrée dedans. Quand elle vient l'embrasser sur les deux joues, elle sent bon le muguet, qui est le parfum préféré de notre petit homme.

Elle reste sur son carnet sans bouger, pour retraverser le bout de forêt. Elle regarde en l'air cette vie qui, pour elle, doit ressembler à de la préhistoire.

De retour à la maison, le petit homme pense qu'il vit maintenant dans la douceur et la joie de vivre, dont il a tant et tant souvent rêvé.

Que la vie est devenue belle, que les durs moments sont devenus faciles.

Que la vie est extra quand il y a un but, qu'elle est belle quand on se sent bien, qu'elle est belle quand on fait en sorte qu'elle soit belle.

Que c'est beau alors de respirer la vie.

C'est grâce à la petite sirène.

C'est le bonheur. La preuve, la maison se transforme, le petit homme y met des fleurs tout plein partout. Comme pour faire voir à la terre entière que la belle vie existe.

Il termine son dessin, pendant qu'elle est en face de lui à lire un hebdomadaire sur la vie des gens savants. Une vieille revue, que notre petit homme n'avait jamais lue, qu'il gardait pour mettre les épluchures de pommes de terre.

Mais ça, il ne lui dira pas ...

Et il se dit que les journées sont belles, et qu'il est fantastiquement bien, comme sur une planète différente de la sienne ...

Elle en profite pour se coller tout contre lui, et lui dire :

« Je suis bien avec toi ».

Il a l'impression de ne jamais avoir rien entendu de si beau, tellement c'est bien dit.

Le petit homme trouve que les week-ends sont bien courts à présent. Alors qu'il y a encore quelque temps, souvenez-vous, il détestait les dimanches. Maintenant, il voudrait que chaque jour soit un dimanche.

Un jour, lorsque l'été arrive, alors que la petite sirène est devant lui à se chauffer les ailes au soleil tout en lisant une revue internationale en mandarin, il se demande quel âge elle peut bien avoir ?

Il ne sait pas quelle est sa date de naissance. Il ne lui a jamais demandé. Il avait appris dans sa petite jeunesse, que ça ne se faisait pas de demander l'âge à une dame.

Est-elle née il y a quelques mois ? Quelques années ? Des centaines d'années peut-être ? Elle a l'air vigoureuse, donc elle ne peut pas être très âgée. Il faudrait une loupe pour voir si elle a des rides au front. Ou peut-être que le nombre de lignes dessinées sur ses ailes détermine son âge, comme les cercles dans les troncs d'arbres ? Mais là aussi, il faudrait une loupe. Et il faudrait regarder pendant qu'elle dort. Mais ces créatures ne dorment jamais complètement. Toujours à l'écoute de quelque chose. L'instinct de survie.

S'il connaissait sa date de naissance, il serait heureux de lui souhaiter son anniversaire.

Pour notre petit homme, l'anniversaire n'est pas seulement un jour qu'il faut fêter, c'est surtout la prise de conscience que l'on a une année de moins pour réaliser ses rêves.

Pour ceux qui ont des rêves bien sûr. Et ce jour-là rappelle que les années filent, et qu'il faut se dépêcher.

Il n'a jamais oublié la phrase essentielle, objectif principal de la vie. C'est un de ses parents qui lui a rappelé, quelques jours avant qu'il ne lui ferme les yeux, emporté par une maladie injuste.

« Il faut vivre, parce que ça passe vite, et qu'on ne voit pas venir ».

Cette phrase est ancrée en lui.

Vivre

La petite sirène lui rabâche souvent ses voyages à travers presque tous les pays de la planète.

Elle adore lui expliquer quelle est la date de naissance du pays, comment vit le peuple, dans quelle partie de la planète il se situe, quels sont les pays voisins, quels sont les événements commémorés, quelles ont été les guerres et avec qui (elle remonte jusqu'à la préhistoire !), les capitales, en quelles années ont été construits les principaux monuments, les beautés qui ont le plus marqué (probablement les plus belles images de livres très bien illustrés).

Un matin d'un week-end, la petite sirène lui dit :

« Veux-tu que je t'ouvre une nouvelle petite porte magique ? »

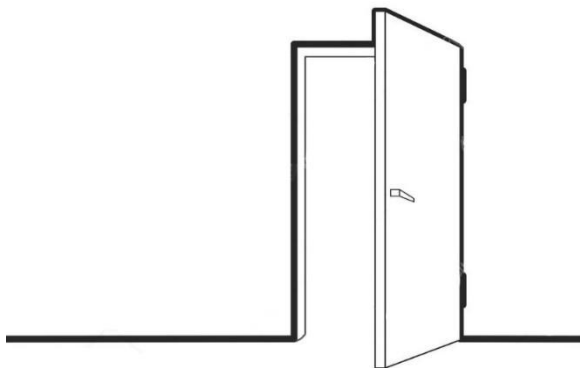
« Oh oui », répond le petit homme.

« Alors, va dans ton fauteuil ».

« Ferme les yeux et regarde ».

Il s'enfonce dans le fauteuil, ferme les yeux, et se laisse aller. Ptichien accourt.

Il voit une porte s'ouvrir lentement.



Un soleil léger grossit lentement. Puis monte dans un ciel tout bleu clair, illuminant des endroits sublimes aux couleurs éclatantes. Il admire toutes les nuances des prés, de vert et de jaune. Et il aperçoit au loin le bleu de l'océan, qui est plutôt une mer vert soleil. C'est un vert que l'on ne pourrait pas peindre. Le bleu est différent de celui du ciel. Le bleu de la mer devient vert quand on l'approche. Les bateaux sont flous, au loin, sur cette immensité. Mais on y distingue de très gros paquebots, certainement de plaisances,

remplis de touristes qui doivent bien s'amuser dans les espaces de jeux, sans fenêtre, dans ce concentré de ville plaisir flottant. Sûr que beaucoup n'y vont pas pour admirer l'océan fascinant.

En tout cas, fascinant, ça l'est pour le petit homme.

Il est tout émerveillé devant cette immensité. Il n'a toujours pas compris d'où venait toute cette eau, tellement il y en a. Et pourquoi ça ne s'arrête jamais de bouger en faisant du bruit. Ça l'impressionne. Il est encore admiratif de sa beauté et de son mystère aussi.

On y distingue aussi de très gros porte-containers, avec une cargaison chargée très haut. Notre petit homme se demande comment avec un tel poids, il peut flotter, et ne peut aller direct au fond comme les cailloux.

On voit carrément mieux, plus prêt, les petits bateaux des amoureux de la mer. Ce sont des embarcations à moteur, qui ont de belles couleurs de peinture. Certains ont même des voiles. Il y en a beaucoup. Heureusement qu'il faut un permis, sinon ça ferait comme aux autos tamponneuses dans les foires de ville. Encore plus près, des sportifs sont sur leur planche à voile. Et souvent tombent dans la mer.

Les vagues sont blanches.

« Je vais t'expliquer le cycle des marées, les volumes d'eau, l'attraction de la lune, les différentes variétés de poissons ... », lui dit la petite sirène.

Il ne répond rien, pensant qu'elle va lui rappeler qu'elle a mémorisé tout ce qu'elle a lu.

Ils vont à pied au bord de la mer, pour toucher l'eau. La petite sirène est émerveillée elle aussi.

« Veux-tu que je te donne la surface, la profondeur, la teneur en sel, les espèces animales, le flux annuel des bateaux, les horaires des marées, les ... » demande fièrement la petite sirène.

Il lui sourit, mais ne peut s'empêcher de penser qu'elle est parfois agaçante, avec son savoir.

Un bateau de pêcheurs est amarré en haut des galets. Il n'est pas très grand. Seuls trois ou quatre pêcheurs peuvent y tenir. Au milieu se trouve une petite cabine pour celui qui manœuvre le gouvernail. S'il pleut, les autres restent dehors à se faire tremper. Aucune rambarde de protection. En cas de tempête, je suppose qu'il faut s'allonger sur le fond du bateau qui doit alors être recouvert d'eau de pluie. Sinon, ils sont éjectés dans les vagues avaleuses de marins imprudents.

Les pêcheurs, noircis par le soleil, équipés de leurs bottes jaunes qui leur montent jusqu'au cou, vident leur filet avec un outil ressemblant à un petit harpon, pour en sortir de gros et petits poissons.

Ils se parlent dans un langage qui n'a rien à voir avec la poésie française. Mais c'est tout de même un langage qui inclut beaucoup de sourires, de rires, de joie.

Bref ils ont l'air heureux.

Il déjeune, assis sur des galets bien polis, face à une mer sublime qui fait un bruit de va-et-vient qui l'aurait bien endormi. Il regarde toute cette eau, et se demande, comme à chaque fois, d'où elle peut bien provenir. Parce qu'une telle quantité ...

Le petit homme regarde les quelques légers nuages qui donnent un léger relief dans ce ciel aussi immense que l'océan.

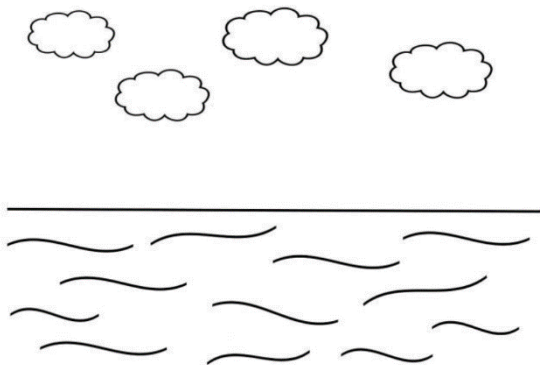
« Moi j'adore les nuages. Il y a les altocumulus, les altostratus, les cirrocumulus, les cirrostratus, les cirrus, les cumulo-nimbus, les cumulus, les nimbo-stratus, les strato-cumulus, et les stratus qui ... » dit la petite sirène, fière intello.

Le petit homme, entré dans le monde poétique de la nature, n'écoute que la respiration de la mer.

Il regarde l'horizon avec attention. Il plisse les yeux. Il veut distinguer l'arrondi de la planète.

En effet, on voit bien que l'horizon ne fait pas une ligne droite horizontale.

Il se dit que les lointains anciens devaient être nés avec de très mauvais yeux pour croire que la planète était plate !



Il regarde, en ouvrant davantage ses oreilles, pour admirer ces vagues justes devant lui. Lui, homme des montagnes, les défie, les nargue. Il est là devant elles, et elles se ratatinent à ses pieds. Pourtant, à quelques mètres, elles sont énormes. Et plus on regarde au loin, et plus elles sont petites. Même que

si on regarde encore plus loin, il n'y en a plus. Alors qu'en réalité, c'est là-bas qu'elles sont énormes, et ici qu'elles sont petites.

Encore un mystère pour notre petit homme fasciné par cette nature sans cesse en agitation.

C'est comme les bateaux. Au loin, on dirait qu'ils ne remuent pas, alors qu'ici, ils n'arrêtent pas de monter et descendre.

De tout jeunes enfants font des châteaux de sable qui ressemblent davantage à des ruines de sable. Ils n'ont pas l'air tous d'accord sur le mode de construction. Ça se chamaille beaucoup, à la limite de coups de pelles en plastique. D'autres jouent au ballon en criant plus fort que les mouettes. Eux non plus ne sont pas d'accord entre eux. Les parents se font bronzer en oubliant un instant l'éducation et les bonnes manières de leurs chérubins. D'autres enfants, déjà plus grands, futurs casse-cous, jouent dans l'eau froide.

C'est étonnant ce que la mer avance vite pour engloutir le sable.

« Tu veux que je t'explique la physique des fluides ? », lui demande la petite sirène, d'un ton de professeur de salle de conférence.

Le petit homme fait subitement semblant de dormir ...

Puis, il la fait tourner avec ses bras — je veux dire avec ses ailes —, ses pieds ne touchant plus le sable, évidemment. Bon d'accord, elle n'est pas lourde du tout. Et imaginez la tête des badauds le voyant tourner, bras allongés, tout seul. Et puis aucune importance, il est bien connu, que lorsqu'on est bien on est seul au monde ...

Il lui écrit dans le sable 'youpi' et crie la joie. Je vous assure que c'est plus émouvant que dans les plus beaux films d'amour.

La vie est belle, même s'il se met à pleuvoir à torrents, et qu'il faut partir. Les nuages effilochés de tout à l'heure, les soi-disant cumulus ou les autres sont devenus tout gros et gris.

Si la petite sirène était si douée, elle aurait dû annoncer cette transformation physique des nuages !

Au retour, le petit homme arrête la voiture quelques minutes, et sort sous la pluie toujours battante pour lui faire la danseuse.

Il tourne sur lui-même, comme s'il dansait, les bras en l'air, tapant des mains au rythme d'une musique qu'on n'entend pas.

Pour faire voir à la petite sirène qu'il peut faire des choses qu'elle ne peut pas faire. Parce que, sous une telle pluie, le petit carnet serait tellement mouillé, qu'il serait détruit. Et, de toute façon, si elle sortait du carnet pour aller sous une telle pluie, elle serait plaquée au sol !



Et ce soir, elle a une idée. Comme elle a vu le petit homme tout émerveillé devant la mer, elle lui dit, tel un grand maître :

« Demain, je t'ouvre une nouvelle porte ».

« D'accord », répond le petit homme, en continuant à s'assoupir.

Elle trépigne d'impatience toute la nuit. À cinq heures du matin, elle dit :

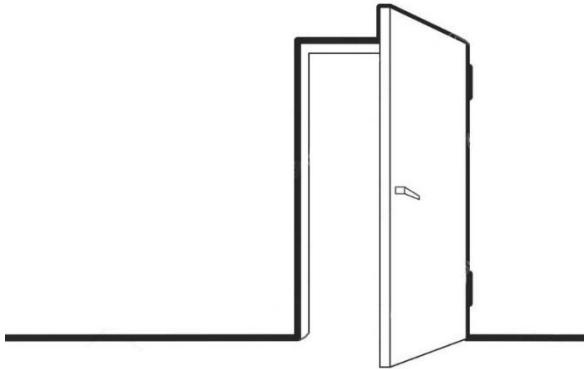
« Petit homme, il faut se lever ».

Ce qu'il fit sans trop se presser...

« Allez, va dans le fauteuil »

Il y va. La petite sirène se met sur son épaule. Au signal, il ferme les yeux.

Une porte s'ouvre ...



Et la journée est commencée.

Le ptichien est là aussi, la queue frétilante, et il regarde ce qu'il y a sur la table ce matin. Thé, tartines grillées, beurre, confiture ...

Et il se dit :

Il ne va pas manger tout ça ? Il va tout de même bien m'en laisser un peu ?

Son bon maître lui dit qu'il va s'absenter, et qu'il compte sur lui pour surveiller la maison. Il comprend que c'est toujours la même histoire ! Il part lentement en traînant des pattes, signe de forte déception.

Puis, le petit homme se sent transporté pour se retrouver dans une longue file d'attente qui ne bouge pas. Il avance de trois pas, attend à nouveau, avance de trois pas. Et ainsi de suite. Enfin, c'est à lui, il se retrouve devant un guichet. Il demande un aller-retour pour traverser les flots, et aller sur la grande île d'en face. Il précise qu'il veut aller à la ville la plus proche de l'autre côté de la mer.

Arrivé au quai, il aperçoit un bateau qui lui semble majestueux. Il appréhende déjà le mal de mer. Parce qu'à tous les coups, ça ne va pas arrêter de bouger un seul instant...

Il est là, devant lui, blanc, grand, dans une eau sale, sous un ciel bleu du matin, et il ronronne de ses moteurs. Il donne le ticket et ils sont passagers. Direction la passerelle du bateau. Le petit homme constate que ça bouge déjà, même amarré avec de gigantesques cordes.

Rapide coup d'œil sur le plan du bateau, les étages, les couloirs, les salons, les restaurants, les boutiques, les salles pour s'asseoir avec des fauteuils qui s'allongent pour ceux qui veulent dormir. C'est grand dans un bateau, plus grand qu'on pourrait se l'imaginer. Mais on ne peut pas voir le poste de pilotage ou la salle des machines. Ce qu'il aurait préféré notre petit homme.

Le bateau quitte le quai presque en silence, reprenant ses cordes qui le maintenaient. Des bras d'au revoir s'agitent, des gens ramassent des coquillages. Le petit homme et la petite sirène sont tout émerveillés.

Petit à petit, les maisons deviennent minuscules, et l'eau devient plus propre. Le ciel est bleu avec des nuages qui bougent. La mer est presque bleue avec de l'eau qui bouge aussi.

Il s'installe à une table. Un croissant qui se trouve sur la table d'à côté lui fait de l'œil. Ça lui donne une idée. Il attend que les gens s'en aillent. Il guette ce départ fixement. Ça y est, les gens se lèvent. Ça va être le moment. Il est déjà un peu soulevé de sa chaise, comme prêt à bondir.

« Tu ne vas pas ... », lui demande la petite sirène.

Il ne répond pas, regarde tout autour de lui.

La petite sirène retourne précipitamment dans son petit carnet, de honte, lorsqu'elle le voit s'emparer du croissant.

Puis il va sur le pont après avoir monté un très large escalier. Sous un soleil super, il admire le sillon blanc laissé par le bateau dans une mer bleu ciel. Il commence à se sentir pas bien. Assis, ça bouge davantage. Notre petit homme ne dit rien, mais a de plus en plus mal au cœur.

Mais il reste là, c'est une vue rarissime de beauté. C'est comme si de petites vagues sautillaient de joie en jouant avec le bleu et le blanc de l'eau ainsi qu'avec les reflets du soleil. Lui qui voit toujours la mer en noir avec des vagues crochues en forme de langues de serpents...

La traversée dure de nombreuses heures. Interminable. Notre petit homme tient le carnet comme s'il tenait un petit lit miniature. Pour que la petite sirène puisse se laisser aller, se détendre, savourer. Il est de plus en plus mal au cœur. Il devient blanc, très pâle, il a hâte d'arriver maintenant.

Des gens lui avaient dit (vous savez ces gens qui croient tout savoir) qu'il fallait regarder un point fixe. Mais il n'y a pas de point fixe ici. C'est que de l'eau remuante partout, devant, derrière, sur chaque côté. Et surtout des vagues partout, partout.

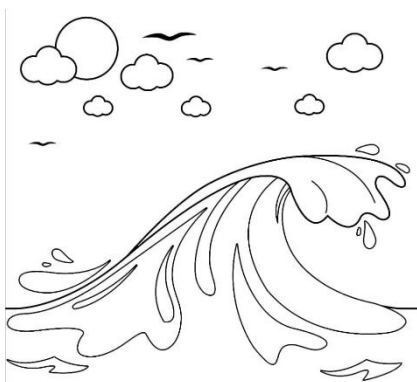
Il entend un couple, tendrement enlacé, qui passe à côté de lui :

« Il n'y a presque pas de vague aujourd'hui, que c'est très agréable ... »

Le petit homme baisse la tête, comme s'il avait honte ...

Quant à la petite sirène, elle se porte comme un charme, mais ne peut s'empêcher de rajouter :

« Il ne connaît rien. Les vagues sont seulement près des côtes. Ici, en mer, on parle de houle. Oui, parce que la houle prend naissance au large grâce au vent qui souffle à la surface de l'eau. Il s'agit d'une ondulation de la surface de l'eau de mer. L'impression que nous avons que l'eau se déplace horizontalement sous forme de houle est fausse, puisque seule l'onde de l'énergie formée se déplace. L'eau, elle, n'accompagne que le mouvement vertical de l'onde »



Le petit homme ne sait plus alors pourquoi il a si mal au cœur. Est-ce que c'est à cause de l'eau qui bouge, ou des ondes qui font bouger l'eau ? En tous cas, le résultat est le même !

L'arrivée dans le port étranger est grandiose. On aperçoit les bateaux grands et petits, et mêmes tout petits, et de toutes les couleurs. Puis les maisons en briques, les gens qui marchent, ceux qui se font bronzer, les mouettes avec leur cri perçant.

L'amarrage se fait en douceur, contre des tampons de quai en caoutchouc. Comme les autres passagers, il attend que la porte s'ouvre pour descendre. Le petit homme donne le ticket et le voilà sur la passerelle qui débouche sur le sol étranger. Il a hâte de descendre, hâte de ne plus être pâle. Il aura eu mal au cœur durant toute la traversée.

Il demande, bien sûr dans la langue du pays, avec les rares mots qu'il connaît, et qu'il n'ose pas prononcer, où se trouve le car pour la ville qui n'est pas loin. La petite sirène est tout heureuse. Elle dit qu'elle va tout lui traduire. Forcément, elle sait tout, cette intello ! Et là, elle va s'en donner à cœur joie.

Le trajet en car n'est pas plus agréable, le petit homme est tout pâlot, puis un peu verdâtre, avec des passages où ce fut difficile de se retenir de vomir.

Heureux de sortir du car, il commençait à croire qu'il ne pourrait jamais arriver à destination.

Le voilà dans une ville balnéaire. Un peu la Côte d'Azur de chez nous. Ici les voitures ne roulent pas pareil, ce qui pose des problèmes pour traverser.

Il y a des bus à étages, des taxis rouges et des vélos. On ne peut pas louper la grande jetée avec sa fête foraine dessus.

Il se balade et passe devant une construction splendide à l'architecture indienne avec toutes ses colonnes et surtout les dômes en forme de demi-boules pointues.

« C'est un ancien palais royal construit début 1800 pour être une résidence du futur roi George IV », dit fièrement la petite sirène.

Ah bon ! dans ce pays aussi, il y avait des rois qui gouvernaient avec une autorité absolue sur le dos du peuple.

Comme chez nous quoi ... pense le petit homme.

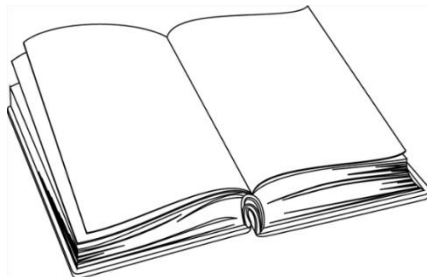
Il continue, et le voilà dans une rue piétonne avec tout plein de monde. C'est propre. Des magasins, que des magasins. Beaucoup de magasins de livres.

La petite sirène lui dit :

« Dans ce pays, les gens lisent beaucoup. J'ai toujours aimé ce pays. Les livres sont magiques ».

Elle prend un air d'apothéose, en levant les ailes pointées vers le ciel.

Les livres, toujours les livres ! C'est décidé, un jour, j'écrirais un livre moi aussi, se promet le petit homme.



Comme il s'assied sur un banc public en lattes de bois bien vernis, elle en profite pour lui tenir une véritable conférence de presse sur la vie de ce pays, et il a les yeux et les oreilles bien grandes ouvertes.

Pour une des rares fois qu'elle sort sa culture, à bon escient. Quoique, soyons honnêtes, notre petit homme ne comprend pas la moitié, et n'en retiendra même pas le quart.

Le carnet s'est rempli d'un coup !

Il rentre dans plusieurs boutiques. Il est surpris par la propreté et la beauté. Il prend des ascenseurs panoramiques. Il achète des gourmandises du pays et des chocolats.

« Dans votre monde gigantesque d'humains, il n'y a rien à vendre pour de petits êtres délicats comme moi ? », dit la petite sirène.

C'est un bel après-midi ensoleillé et chaud. Un guitariste n'arrête pas de gesticuler au coin d'une rue piétonne, des mémés fument assises à une terrasse devant un thé, les balances attendent le client sur le marché qui ressemble à un marché de chez nous.

Sur le chemin du retour, il passe par un grand parc avec de majestueux arbres. C'est magnifique et on peut même marcher sur les pelouses. C'est rempli d'écureuils de couleur gris clair.

Le petit homme a beaucoup de patience pour donner à manger à une de ces bêtes. Il aimerait bien en prendre un dans sa main, comme il faisait quand il était petit à la ferme où il a grandi jusqu'à la Maternelle, avec les petits lapins noirs et blancs, ou les petits poussins jaunes.

Puis, dans une nuit tombante et douce, il se promène à la recherche d'un pub, un de ces lieux mythiques. Là où les gens sont heureux d'être ensemble pour boire un petit coup amical, avec d'immenses verres pleins à ras bord.

« Je peux te dire de quand date le plus vieux pub, quel était son propriétaire à l'époque, les noms des ouvriers qui l'on construit ... » dit la petite sirène. Le petit homme ne répond pas. Il se dit que d'ici quelques minutes, elle donnera la date de naissance de chaque enfant des ouvriers !

Mais elle rajoute tout de même :

« Tu devrais boire ... qui est un mélange de ... qui date du duc de ... »

Il n'entend pas, il est rentré et on ne s'entend plus. Ici, tout le monde se parle, rigole en cœur. Ici, on est à l'écart du monde. Ici, il ne semble plus y avoir de problème. Il y reste un bon moment, la petite sirène est retournée dans son petit carnet. Il ne comprend rien au langage, mais comprend les sourires, la joie rayonnante. Plus besoin de mots, les expressions de regard sont compréhensibles de tous.

Nous sommes en osmose. C'est du bonheur, c'est la vie.

Maintenant, il est tard, il faut aller se coucher.

La chambre n'est pas très grande, avec une petite fenêtre à petits carreaux de toutes les couleurs. Les murs sont d'un papier à grosses fleurs roses. Le sol est recouvert de trois épaisseurs de moquettes, le lit est haut. Il s'y engouffre, ouvre le carnet, puis le pose sur la petite table de chevet en bois vieillot.

Le lendemain, après avoir dormi comme un bébé, notre petit homme teste ce petit déjeuner dont tout le monde parle. Effectivement, c'est plus qu'un régal. Meilleur qu'un repas dans un bon restaurant.

Il veut tout manger tellement c'est bon : thé, toasts, jus de fruits, cornes flaques, confitures, beurre, tomates chaudes, œufs au plat, œufs brouillés, haricots rouge chaud, poisson chaud ...

Il est resté un bon bout de temps au petit déjeuner. Sûr qu'il ne mangera rien ce midi ...

La petite sirène, qui ne mange jamais, écoeuré par tant de nourriture inutile, avait préféré retourner dans son carnet.

Néanmoins, elle en ressort pour dire :

« Tu manges sans savoir »

Il se demande ce qu'elle veut dire...

Voyant son air d'interrogatoire, elle rajoute :

« Tu avales à toute vitesse, tu fais du bruit. Tu ne sais même pas ce que tu manges ! »

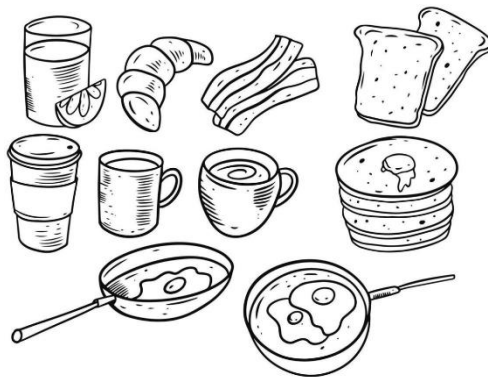
Il regarde dans son assiette...

Elle rajoute encore :

« Le petit déjeuner complet anglais est une tradition séculaire britannique qui remonte au début des années 1800, à l'époque Victorienne. Il est considéré comme le repas le plus important de la journée. C'est devenu un plat national... Ça se respecte ! »

Oh, mais si ça continue, je vais l'enfermer dans son carnet, cette peste, pense notre petit homme.

Mais elle y est déjà retournée...



Maintenant, visite de la ville. Visite commentée par un guide qui ne parle pas notre langue, et qui voit que le petit homme ne comprend absolument rien. Comme tant d'autres autour de lui. Et la petite sirène se dit que là, elle peut légitimement la ramener. Elle se transforma en Sirène guide interprète qui traduit tout au fur et à mesure. Elle s'est mise contre son oreille. À tous les coups, elle veut tester le guide. Savoir si tout ce qu'il va dire est exactement vrai. Ça l'amuse d'être cultivé au maximum. Sûr que dans son royaume, s'il existe, elle doit être ministre de la Culture. En tous cas, elle traduit tout. Le petit homme en est vraiment très touché. Bon, avouons, que dès fois, sa culture est utile

Et retour au bateau pour retour au pays, en commençant par le car. Les épreuves des moyens de transport non stables débutent. Évidemment, ce n'est pas agréable. Il y est vite entré pour être sur un des sièges de devant. Il se dit qu'il aura certainement le mal de cœur, mais ne sera pas malade. Il a cependant changé un peu de couleur quand il arrive au port.

Malheur, il a l'impression que le bateau est devenu plus impressionnant que tout à l'heure. Enorme. Probablement pour affronter à égalité une mer annoncée mauvaise. Il se sent devenir aussi blanc que la couleur du bateau. Il lui faut du courage. La petite sirène le voyant virer au blanc, lui dit : « Ça va être une belle traversée, on va bien s'amuser. Youpi ». Le petit homme n'a déjà plus la force de répondre ...

Aussitôt monté à bord, il va sur le pont pour assister au départ. C'est très long pour en sortir. Même au ralenti, ça ondule. Il met son sac à ventre sur le côté et serre fort délicatement le petit carnet bleu contre lui, il ne veut pas que la sirène ait froid, il y a du vent. Il veut encore regarder le beau sillon blanc scintillant et bondissant dans la mer et les mouettes qui suivent le bateau.

*Impossible de rester dehors, il ne fait pas chaud, il vaut mieux rentrer.
Il visite les boutiques, le bateau, et s'installe au self pour cancaner un brin.
Il en a mal au poignet, malgré un entraînement unique au monde.*

*Un couple vient manger à leur table, sans s'échanger une parole. Ceux-là
doivent vivre aujourd'hui une bien triste vie, après avoir usé, année après
année, tous les bons moments à deux. C'est la faute à la vie devenue trop
pareille. Faute d'être enchaîné et de ne pouvoir plus rien dire. Faute d'avoir
perdu sa liberté, sa personnalité. Faute de n'avoir plus ce plaisir des
retrouvailles. Faute de ne plus se surprendre.*

*À croire que la vie joyeuse et pétillante est limitée dans le temps si l'on
s'attache par la loi.*

*Le couple part en laissant une part de gâteau. Il regarde la petite sirène et
lui montre du doigt la pâtisserie.*

*« Tu ne vas pas ... », commence-t-elle à dire, mais déjà il l'a pris !
D'un bond, elle s'est cachée dans son petit carnet bleu, ne connaissant plus,
présentement, cet humain qui doit alors ressembler à tous les autres humains.*

*Malgré le froid, il retourne sur le pont, il veut encore admirer cette vue où la
mer se confond avec le ciel. C'est absolument magnifique. Il se dit qu'il existe
encore des paradis sur la planète.*

*Il ne peut pas rester. Il sent qu'il va être malade. La mer bouge toujours
ses vagues (ou ses ondes), et le ciel bouge toujours ses nuages. Il n'y a aucune
frontière entre les deux. Il voit la nuit tomber ... et sent se lever le mal au
cœur ... Il regrette pour le gâteau.*

*Un homme bienveillant tient par le bras une dame de peur qu'elle ne tombe.
Il remarque qu'elle est un peu verdâtre, et lui dit que pour ne pas être malade,*

il faut manger. Elle le regarde, pas convaincue du tout. Il insiste avec pitié. Elle le croit. À ce moment-là, il doit être son sauveur, son héros. Et ils vont à l'intérieur.

Le petit homme se dit que si c'était vrai, ce serait magique. Il va faire pareil, et retourne aussi à l'intérieur.

« Je vais acheter quelque chose à grignoter. Tu vas m'aider à traduire ? »

« Non », dit-elle, encore contrarié de la honte du gâteau. Puis rajoute :

« Tu iras tout seul et tu te débrouilleras », presque en ricanant.

Il se demande à ce moment-là si toutes les bestioles de son genre ont le même caractère...et se dit que ça ne doit pas être marrant dans son royaume...

Et le voilà parti au self. Crudités, yaourts, pain. Puis la caisse.

Résultat : trop de manger pour pas assez de sous !

Et en plus, il y a du monde, et la queue. Que faire ?

La caissière, baragouine dans sa langue, d'un ton pas très sympathique. Il se dit que ça doit vouloir dire :

« Reposez quelque chose ! » Mais reposer quoi ?

Et les gens impatients qui s'agitent derrière ! En langue étrangère, c'est encore pire qu'en français !

Finalement, la caissière agacée par ce personnage qu'à pas l'air très dégourdi, enlève le pain, et prend tous les sous. Elle lui fait signe de passer.



Un bref instant, il allait contester, disant qu'il fallait garder le pain, parce que sinon le reste ne sera pas mangeable ... mais le temps qu'il réfléchisse, la caissière avait déjà tout poussé, pour passer au client suivant. Et puis de toute façon, il ne saurait pas le dire en langage étranger.

D'ailleurs, qui a eu cette idée stupide de créer plusieurs langues ? Certainement un tyran tordu qui, pour ne pas faire comme tout le monde, a fait créer un langage pour lui. Probablement après avoir conquis à un autre tyran son pays, à coups de combats d'épées, de haches, de machettes, et autres accessoires qui devaient vous laisser agoniser un bon bout de temps, dans d'innombrables et atroces douleurs...

De tout temps, l'humain fier, orgueilleux, a voulu créer quelque chose pour qu'on se souvienne toujours de lui pour l'éternité. Il y en a qui se sont fait faire des statues gigantesques de type pyramides, d'autres des constructions de type palais, avec leur nom écrit en grand sur une plaque bien visible à l'entrée. Du haut de leur grandeur, s'il le pouvait, ils obligeraient les gens à se prosterner devant ! Et on comprend que dans la folie de l'homme, certains ont carrément créé leur langage !

Notre petit homme arrive fièrement devant la petite sirène qui l'attend en se mettant à voler tout autour de lui, à hauteur du visage, et en répétant : « Ça a été ? », « Ça a été ? », « Ça a été ? ». Dés fois, elle est carrément mauvaise ...

« Tout s'est bien passé, et j'ai même réussi l'exploit de passer toute la monnaie anglaise au centime près ! ». Et toc !

Inutile de préciser que la bestiole n'a pas manqué de faire des réflexions désobligeantes tout au long de ce bizarre petit repas ... sans pain.

Mais, comme elle est contente de ce périple, elle va se frotter contre le cou du petit homme.

Alors, il retourne encore une fois sur le pont et il la fait tourner dans les airs. Elle aime ça. Les gens doivent penser qu'il est fou de tourner en tenant à la main un petit carnet ! Le petit homme commence même à s'habituer à l'instabilité du bateau.

C'est bientôt l'arrivée au pays. Il voit ragrandir ces maisons, qui, la veille, avaient diminué jusqu'à disparaître. Il n'en revient pas de voir la ville la nuit vue d'un bateau. C'est comme un long fil horizontal plein de lumières. Lui qui n'est pas trop copain avec l'eau, n'en reste pas moins émerveillé. Il descend du bateau, et retour à la maison.

Avant de s'endormir, le petit homme écrit :

« J'ai vraiment effectué un chemin invraisemblable vers la joie de vivre. J'ai trouvé cette plénitude dont tout le monde parle. Je croyais qu'il n'existait que dans les rêves ».

Elle est bouleversée.

Il voudrait crier que grâce à elle, il est rentré dans un monde pétillant.

Que c'est beau de vivre ainsi dans cette vie. Ils ont créé la leur. Elle se porte merveilleusement bien. Merci.

Alors elle lui dit :

Promets-moi de toujours aimer vivre ainsi la vie. Qu'elle soit ponctuée d'attentions, de gaieté, de joie, de sourires ».

Et comme il est minuit ... le mi ...

Il a du mal à s'endormir, il a l'impression que son lit se met à voquer légèrement.

Le lendemain, la petite sirène craque encore une fois dans son nouveau carnet. Le bleu ne lui va pas. Ce bleu du petit carnet. Faut dire que c'est un bleu foncé, presque nuit. Ce n'est pas un bleu très gai. Notre petit homme aurait mieux fait de choisir le rouge chaleur, ou le blanc pureté, ou le jaune soleil.

Heureusement qu'il peut emporter le carnet avec lui au bureau. Alors il l'ouvre souvent, dès qu'il est seul.

Elle est heureuse dans ces moments-là, et elle sait qu'ils vont s'apporter mutuellement les rayons de soleil.

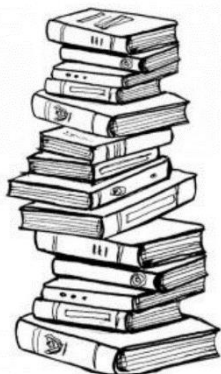
Ils se sentent bien ensemble ainsi. Le petit homme adore cette petite créature animale. Jamais il n'aurait pensé accepter ainsi un tel bouleversement de son existence. La petite sirène dit :

« Moi aussi, ma vie a changé. Je sais aujourd'hui, qu'hier était médiocre ».

Elle le regarde, et rajoute :

« Je voyageais de livre en livre. J'apercevais des lecteurs qui, eux, ne pouvaient pas m'apercevoir ».

Oui, pensa-t-il, des lecteurs qui avalent des mots, des phrases, des chapitres, des livres tout entiers. Comme on boit pour étancher sa soif, comme on mange pour assouvir sa faim. Ils lisent pour avaler des histoires écrites par des gens inventeurs d'histoires.



Pas de ceux qui ont envie d'écrire leur livre.

Pas de ces gens sincères, qui sont eux-mêmes, qui expriment leurs vraies personnalités, qui osent.

C'est pourquoi écrire est presque un secret.

Non, les avaleurs de livres se croient fortiches parce qu'ils ont lu. Ils croient connaître personnellement l'auteur dont ils connaissent le nombre de grains de beauté. Et surtout se font une fierté royale de connaître les conjugaisons, les adjectifs, les exceptions, et tout ce tra-la-la qui va avec.

Mais ils n'ont rien vécu, jamais imaginé la moindre histoire se rattachant à leur histoire à eux. Ils n'ont jamais imaginé qu'ils pouvaient être eux-mêmes. Ils n'ont même pas bougé de leur canapé douillet acheté dans le plus beau magasin du centre commercial le plus proche.

La petite sirène restait dans ses livres. De peur de connaître l'extérieur, l'inverse de la culture.

C'est-à-dire créer sa culture vécue, et non subir la culture que d'autres ont décidée, utile ou non, démontré ou non.

C'était sa façon de se protéger contre ce qu'elle pensait, à tort ou à raison, pouvoir la sortir de son confort d'intello ultra cultivé.

Sans s'en apercevoir, elle a ainsi tout stoppé, a tout bouleversé, a tout remis en question, pour une vie plus vraie.

C'est, pour sûr, une très belle conséquence de cette espèce d'émerveillement qu'elle a pour le petit homme.

Il lui dépose un petit mot dans sa boîte aux lettres, avant d'aller travailler.

Il n'y en avait pas encore dans le nouveau petit carnet bleu.

*Un mot rayon de soleil. Ce sera un moment de bonheur quand elle se réveillera.
Et vive la fantaisie.*

Avez-vous remarqué comment un seul mot peut faire rayonner l'autre ?

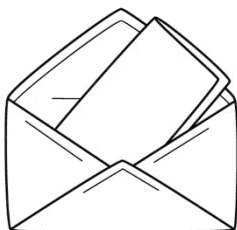
Ce n'est pas grand-chose pourtant. Et seuls ceux qui aspirent à l'amour, qui croient à la sincérité, ont dans leur cerveau une case prioritaire.

C'est la plus importante du cerveau, celle qui rappelle sans cesse que tout le reste est secondaire. Celle qui rappelle que c'est une des principales raisons de vivre.

Alors oui, il faut y penser le plus souvent possible pour le démontrer le plus souvent possible.

Et évidemment qu'il faut s'accommoder du reste qui est nécessaire pour vivre et survivre dans ce monde d'obligations tant structuré, dont on aimerait tant souvent pouvoir y échapper.

Alors vive tout ce qui donne du baume aux cœurs, et vive les petits mots.



Le petit homme doit souvent revenir à la réalité quand il faut retourner au travail.

C'est parce que c'est obligatoire, car s'il pouvait s'en passer, évidemment qu'il n'irait pas ... Preuve qu'il est rentré dans une nouvelle vie, dans un autre monde, un monde qui lui plaît vraiment.

Il ne connaissait qu'un monde, celui qui nous est imposé. Il en a découvert un autre, celui du plaisir à se faire plaisir de vivre.

Aujourd'hui, il a totalement adhéré à ce Nouveau Monde avec la petite sirène.

Inutile de préciser que celui qui a inventé le travail ne savait pas ce qu'est le bonheur de vivre.

Il faut savoir consacrer du temps pour véritablement savourer.

Encore inventer le travail pour soi, parce que c'est un plaisir, ça se comprend.

Mais l'inventer pour les autres, et avec des chefs pas faits pour être chefs ...

On comprend qu'il y ait autant de gens aigris, insatisfaits, déçus, autour de nous. Et du coup, ils sont désagréables. Il faut peut-être les comprendre et leur pardonner.

Quoique, ce n'est pas pour autant, que dans le monde non choisi, celui qu'on nous oblige à vivre, qu'il faut rester passifs.

Et notre petit homme cartésien aime citer :

' On récolte ce que l'on sème '.

' Aide-toi et le ciel t'aidera '.

C'est un courageux, il ne rechigne jamais à la tâche

Il y a des lois sur le travail, mais aucune loi pour promulguer le bonheur ...

C'est pour ça qu'inconsciemment, il a inventé les petits dessins. Ces petits dessins très simples, parfois même pas bien dessinés du tout, mais faits avec un maximum de tendresse. Ce sont tous de très jolis messages ! Ils sont très rayonnants, indiscutablement, la preuve qu'il se sent bien dans cette vie construite.

Il en met un tous les matins avant de partir dans la première page du petit carnet bleu. Dans sa boîte aux lettres.

Notre petit homme a le cœur serré quand il part travailler. Il sait que la journée va être longue pour la petite sirène.

Il veut lui donner tout ce dont elle a besoin. Vous allez me dire qu'une si minuscule bestiole n'a pas besoin de grand-chose, contrairement aux humains. Elle ne travaille pas, ne mange pas, ne porte pas de bijoux...

Elle est devenue son ressort intérieur. Elle est si positive. Le point commun de tout être vivant, humain ou animal, c'est ce ressort, cette force intérieure en soi, et bien évidemment, les sentiments qui s'en développent. On est bien, on est gai, on est plein d'envie de vivre.



Un matin, au lever du jour, la petite sirène dit au petit homme :

« Veux-tu que je t'ouvre une porte ? »

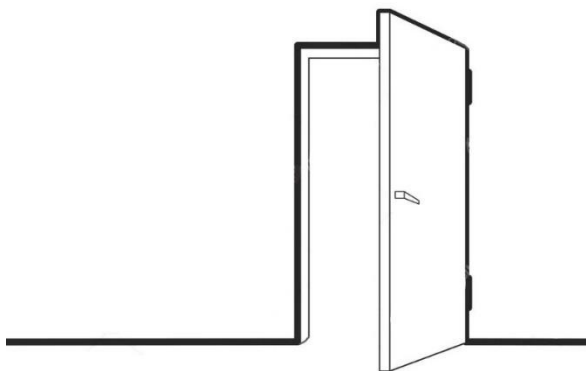
« Oui, bonne idée », répond-il.

« On pourra même emmener ptichien »

« Oh super, j'ai hâte d'entrer dans cette porte »

Il se met dans son fauteuil, suivi de son ptichien, et ferme les yeux quand la petite sirène le lui dit.

Une porte s'ouvre ...



Et il se voit en train de marcher sur un trottoir, le petit carnet bleu à la main.

« Ne marche pas trop vite » lui dit la petite sirène.

« Je veux tout regarder », ajoute-t-elle.

« Tu vas voir, je vais t'expliquer ... », ne peut-elle s'empêcher de rajouter.

« Tu sais que je suis passionné d'histoire. Alors ici, à Paris, je me régale », rajoute-t-elle encore

Au fur et à mesure qu'il marche, la petite sirène découvre pour de vrai, en grand, ce qu'elle avait lu, en petit dans les livres.

Il est au pied de ce grand monument avec une arche dessous. C'est très haut, entièrement fait de pierres qui devaient être blanches à l'époque, il y a bien longtemps. Les tailleurs de pierres étaient des artistes, c'est magnifiquement sculpté. Tout en haut, on voit des gens tout petits. Ils doivent avoir une vue superbe. La petite sirène lui dit :

« Il y a cinq arches dans cette ville ».

Il ne dit rien, mais pense qu'il n'a pas fini de l'entendre aujourd'hui ...

Il est étonné de tous ces gens qui prennent des photos de tout. On dirait qu'ils font un concours, ça mitraille dans tous les sens, à droite, à gauche, en l'air, mais pas par terre. Et ils se prennent aussi eux-mêmes, pour marquer l'événement qui doit, pour eux, rester dans leur histoire.

Il est maintenant sur une célèbre avenue, qui côtoie une route de circulation de huit voies de voitures, ce qui doit en faire très certainement une des avenues les plus bruyantes et plus polluées du monde. Cette avenue est bordée d'immeubles très anciens aux balcons en fer forgé, et d'immenses arbres majestueux. La petite sirène dit :

« Cette très grande avenue qui relie deux places a été créée en 1670 si je ne me trompe pas ».

« Ah oui, ça fait déjà un bout de temps », pense notre petit homme.

Il poursuit, et passe devant un gigantesque musée d'exposition avec une immense porte d'entrée vitrée. Également tout en pierres blanches des époques. Faut qu'elle rajoute :

« Dans cette ville, il y a plus de soixante musées ».

« Ah bon, comment est-ce possible ? », pense notre petit homme, mais bon, si elle le dit ...

Il se rapproche d'un très haut obélisque, planté au milieu d'une place sans verdure, sans un seul arbre. Il n'y va pas, il n'y a que des voitures, des taxis qui klaxonnent, des bus qui puent.

« Tu devrais aller voir, ce n'est pas un obélisque breton, mais un vrai obélisque d'Égypte, qui est là depuis 1836 ».

Il pense que ce devait être du costaud pour tenir encore debout dans un endroit tant pollué. Ptichien y serait bien allé, pour lever la patte dessus ...

Il passe sur un joli pont en pierres des époques, qui ont de magnifiques réverbères. Quand on se penche, on voit passer les bateaux à touristes, les uns derrière les autres, dans une eau sale.

« Il y a dix ponts qui traversent ce fleuve, la plupart construits à la fin des années 1800 et au début des années 1900. Ils sont connus, je crois que je m'en souviens, c'est ... »

Il ne l'écoute plus, c'est sûrement intéressant, mais il a du mal à supporter ce qu'il prend pour de l'arrogance.

Il poursuit son chemin, et arrive à l'endroit où on fait les lois, un bâtiment d'époque qui est un immense monument avec ses grandes colonnes en pierres devant, et tous ses gardiens en uniforme très propre et très bien repassé. Des militaires armés patrouillent. La petite sirène qui ne s'était pas encore arrêtée de parler depuis tout à l'heure, dit :

« C'est un joyau du début des années 1700, tu te rends compte ? »

Lui se rend compte que c'est là-dedans que des gens font souvent des lois pour les arranger eux, et embêter tous les autres. Ptichien aurait bien voulu

s'approcher pour grogner contre les gros chiens molosses assis sans bouger au pied des militaires.

Il arrive devant un autre immense bâtiment qui est un musée avec des noms de villes. Construction d'époque en pierres taillées absolument magnifiques.

« C'est une gare de trains à vapeur qui date du début des années 1800, et qui a été transformée en musée d'exposition de peinture et sculpture ».

Ça, il le savait parce que passionné des trains anciens, il aurait pu lui dire que les noms inscrits étaient les villes de destinations des trains. Mais il ne lui dit pas parce que de toute façon elle le sait aussi.



Il admire maintenant la honte des rois imbus de leur grandeur. Ce musée incroyablement grand formé de plusieurs bâtiments tout en pierres sculptés qui servait d'habitation principale aux rois. Payé par les impôts sur le peuple affamé, et construit par le peuple contre son gré, dans des conditions intolérables.

« Commencé en 1546 par François 1^{er}, et terminé en 1880 par Napoléon. C'est une magnifique résidence royale », dit-elle avec assurance.

Facile d'avoir quand on ne paie pas, pense le petit homme.

Devant la beauté de ce lieu historique, se trouve plantée là comme déposée un soir par un camion qui a perdu sa marchandise, une pyramide en verre

d'aujourd'hui. Certainement l'orgueil d'un Tout-Puissant qui voulait s'attribuer un bout d'histoire.

En s'enfonçant à l'intérieur de ces bâtiments, on parvient à un lieu magique où règne une paix, un silence indescriptible. C'est une immense cour carrée avec un énorme jet d'eau. Franchement celui qui veut méditer, qui veut se ressourcer, qui veut se retrouver, doit venir ici, s'asseoir, et écouter.

La petite sirène regarde avec sérieux, et dit : « Je ne me souviens plus du nombre de fenêtres que l'on peut voir de cette cour. Je l'ai lu il y a quelques années dans ' l'histoire à travers les siècles ' écrit en chinois par des moines ». Le petit homme se dit que si ça continue, il va refermer le petit carnet !

On sort de cet endroit mémorable par un grand porche en pierre pour arriver sur une route extrêmement bruyante, avec des voitures qui ont l'air d'être collées les unes aux autres tellement il y en a. C'est l'horreur, ce contraste entre le silence réparateur de cette cour derrière nous, et ce brouhaha destructeur. Quand le voyant au symbole des marcheurs se colore de vert, on doit tous mettre un pied devant l'autre et marcher. Dès qu'il change de couleur, il faut stopper net. Ce sont les ordres.

« Moi je n'aime pas cet endroit, il n'y a que du bruit partout », dit-elle avant de rentrer dans son carnet. Pourvu qu'elle n'en ressorte pas, pense notre petit homme qui doit même prendre dans ses bras ptichien qui se serait fait marcher dessus !

On peut, à présent, franchir un mignonnet pont pour piétons en bois avec des rambarde en fer forgé aux mailles rapprochées, certainement conçues pour que les amoureux y accrochant le symbole de leur amour.



Sous un soleil chaud, il continue pour arriver devant une espèce de très haut hangar avec plein de tuyaux de couleurs différentes. Certainement une erreur de l'histoire. Ou encore un Tout-Puissant qui a voulu faire du zèle pensant marquer son nom pour l'éternité. Sur l'esplanade, des caricaturistes sont à l'œuvre. Ce qu'ils font est joli et surtout ressemble au personnage assis devant eux, sur un minuscule tabouret branlant.

La petite sirène qui est ressortie du carnet, dit :

« Je n'ai jamais vu une caricature d'être délicat comme moi. Ce n'est pas juste ». Forcément, pense le petit homme qui poursuit son chemin.

Il est surpris de constater qu'il existe même un gigantesque centre commercial enterré. Mais il n'ira pas, il n'y a rien de poétique. Et en plus, des gens, à l'air pas sympathique du tout, sont attroupés devant la grande entrée.

En pénétrant dans de petites rues aux murs de pierres blanches vieilles, on découvre la rue avec les magasins cachère aux chandeliers à neuf branches. Les commerçants sont devant leurs portes et se parlent à travers la rue, sans se soucier des passants.

Il arrive à une mignonnnette place fermée, entourée de grilles basses en fer forgé, accessible par tous ses petits portillons métalliques qui grincent quand on les ouvre. C'est un endroit magnifique, pas bruyant, presque sans voiture, planté de vieux arbres majestueux, et encadré de magnifiques immeubles très anciens. Il paraît que d'anciennes stars disparues ont vécu ici. Paraît que des personnalités d'aujourd'hui ont pris le relais.

« C'est la place la plus ancienne de la capitale », précise la petite sirène. Le petit homme lui dit tout de même merci ...

On traverse à nouveau le fleuve pour aller sur une île, par un pont tout aussi beau que le précédent. C'est également un lieu magique avec de toutes petites rues étroites aux murs blancs. On se sent tout petits entre ces immeubles des époques lointaines. Il doit y faire bon vivre.

« Cette petite île est accessible par quatre ponts ».

Ah bon, se dit-il. C'est étonnant d'en avoir construit autant alors que c'est tout petit, et presque sans voiture ! Ça ne réfléchissait pas beaucoup du temps des rois ...

Il prend donc un de ces quatre ponts, également beau comme les autres, pour se retrouver dans un quartier nettement moins chic, mais beaucoup plus pittoresque et animé. Ici il faut presque se frayer son passage pour avancer. Se bousculer même, sans que personne ne dise pardon. Et ça parle, ça braille, et ça crie. Il ne faut pas être fragile pour y venir.

Notre petit homme reprend ptichien dans les bras. C'est plein de tous petits bouis-bouis à la viande embobinée qui tourne régulièrement toujours dans le même sens, souvent avec des mouches qui tournent aussi autour, essayant probablement d'être au même rythme.



Ptichien se pourlèche les babines. Des vitrines étalent leur savoir-faire culinaire de tous pays pour mieux donner envie aux passants. Ici les portes sont grandes ouvertes, au son de musique traditionnelle. Des hommes devant

leurs minuscules restaurants invitent les passants à entrer en promettant souvent une boisson gratuite, en parlant encore plus fort que la foule. Et à les croire, chez eux, c'est très bon et pas cher.

Mais que c'est bruyant, la petite sirène est retournée dans son carnet.

Il marche un bon moment, et entre maintenant dans un grand jardin public tout verdoyant. On aperçoit un grand bassin avec plein de bancs tout autour. Des gens sont assis, et lisent. D'autres sont allongés, et somnolent. Des parents et grands-parents promènent les enfants. Ils peuvent louer pour un instant de petits bateaux que leurs chérubins mettront dans le bassin. Des courageux font du footing sous un soleil certainement trop chaud pour la circonstance. Il y a ceux qui promènent leur chien, tranquillement, au ralenti. Ici ptichien en veut aux pigeons, il court dans tous les sens. Il doit se dire que c'est son jour de chance. Il y en a tellement. C'est sûr, il va en attraper un pour l'emmener à son maître vénéré. Un pigeon, vous avez dû remarquer, ça met du temps à s'envoler. Le décollage est un peu lourdaud. Et pourtant ptichien n'arrive pas à en attraper un seul, même pas à en effleurer un. Ça aussi, c'est du désespoir.

En quittant le parc, la petite sirène qui est sortie du carnet dit :

« Il y a une dizaine de parcs publics dans cette ville ».

Notre petit homme ne dit rien, il a trop chaud.

Il vient de voir une de ces fontaines à la forme de petits édicules en fonte verte, qui permettent aux gens de se désaltérer avec de l'eau potable fraîche. Il en boit, et ça fait le plus grand bien. Il n'oublie pas d'en donner à ptichien, dans le creux de sa main.

« Des fontaines comme celle-là, il y en a dans plusieurs villes du monde ». Normal, pense le petit homme, dans toutes les villes, les promeneurs ont soif.

Il marche encore un bon moment pour arriver à une place qui doit plutôt être une cour parce que c'est entouré d'un très beau bâtiment d'époque du genre palais. Il y a de nombreuses colonnes toutes basses, comme s'ils n'avaient pas eu assez de sous pour les faire plus hautes. Des enfants et des adultes s'amuse en sautant dessus. Des gens jettent des pièces dans le plan d'eau. Probablement croyant que ça va les aider à réaliser un vœu irréalisable.

« Si je me rappelle bien, il devrait y avoir 260 colonnes de marbre blanc et noir, de 8,7 cm de diamètre, de trois hauteurs variant de 8,7 à 62 cm ».

Il aurait préféré qu'elle dise combien cette fantaisie inutile a coûté au peuple.

Il reprend le chemin du retour, en passant devant les murs noircis par les années, les bancs publics où on ne peut pas s'asseoir à cause des pigeons qui n'ont pas de toilettes chez eux.

Des péniches d'habitation ondulent sur l'eau très sale avec des bidons qui flottent tout autour. Des gens se font bronzer, le corps incliné en arrière, les jambes pendantes sur le fleuve, assis sur les grosses pierres du quai, regardant les déchets flotter tranquillement.

Parfois on peut apercevoir les toits blancs et gris clair en zinc, aux reflets scintillants du soleil.

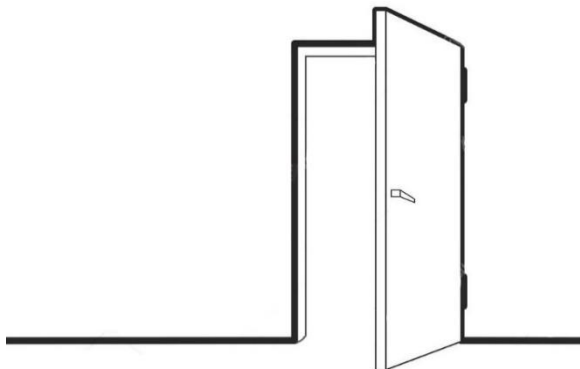
C'est avec grand plaisir qu'il retrouve la voiture, et encore plus de plaisir quand il se met sur le siège qui lui semble si moelleux ... Parce que des kilomètres, il en a fait aujourd'hui !

La petite sirène, évidemment, dit : « Que c'est fragile les humains ».

Et ptichien s'allonge sur le siège, se regarde les pattes, et semble dire :

« N'oubliez pas de venir constater dans quel état son mes coussinets après mon marathon urbain ».

*« Veux-tu que je t'ouvre une nouvelle petite porte ? » demande la petite sirène.
« Ok » écrit le petit homme.
« Alors, va t'installer dans le fauteuil, et ferme les yeux »
Ptichien accourt, et s'installe sur les genoux de son maître.
Une porte s'ouvre lentement ...*



Apparaît le petit homme qui sort un vélo, gonfle les pneus, et fait les vérifications d'usage. Et il se demande comment faire pour que la petite sirène soit à l'aise.

Ah, si elle pouvait se mettre dans une poche !

Mais voilà, elle ne peut être que dans son carnet, ou juste à côté. Alors, comment faire ?

Il a une idée. S'il mettait le carnet, qui fait une quinzaine de centimètres, dans un tout petit sac à dos ? Juste assez grand pour y mettre le petit carnet ? Génial, se dit-il, content. Il cherche dans la pièce à bazar, et en trouve un qui ferait bien l'affaire. Il y fait une toute petite entaille dans le haut, pour que la petite sirène puisse sortir la tête, et voir la route.

Il a hâte de voir si sa trouvaille peut être mise en application. Hâte de faire plaisir à la petite sirène. Hâte de voir la tête qu'elle fera devant son invention. Hâte de sauter sur le vélo. Hâte de pédaler dans la nature.

Et il mettra ce minuscule sac à dos ... devant, sur son ventre. Eh oui, sinon la petite sirène ne verrait pas la route comme lui.

Il se met aux préparatifs. Il est tout joyeux.

Il prend une pile de feuilles blanches, et commence par imaginer comment organiser un tel périple. Il sort des cartes routières, imagine les plus beaux itinéraires, les moins dangereux aussi, dessine dessus pour faire une première estimation du nombre de kilomètres. C'est un travail considérable, car il faut trouver de petites départementales sympas, un nombre de kilomètres raisonnable par jour, une chambre d'hôte pour chaque soir, qui fait ferme de préférence, pour mettre le vélo.

La petite sirène est tout attentive. Elle se dit qu'elle va voyager pour de vrai, dans un monde d'humains. Elle n'a toujours vécu que dans un monde de bouquins. Elle connaît le monde, mais ne connaît pas les petites routes. Elle est tout excitée de joie. Mais avec une pointe d'inquiétude tout de même. Pour le petit homme, trouver des chambres d'hôte, c'est l'enfer. D'abord, il n'y en a pas beaucoup qui longent l'itinéraire. Ensuite, soit elles sont déjà réservées, soit les propriétaires ne veulent pas louer pour une nuit, ils préfèrent louer la semaine entière. Évidemment. Il n'est, pourtant, pas possible de faire autrement que de dormir dans des chambres d'hôtes. Parce que vous pensez bien, qu'avec un vélo, il est impossible d'aller à l'hôtel. Même dans un tout petit hôtel.

Au bout de plusieurs soirées à se tirer les cheveux, le petit homme se rend à l'évidence, il faut faire l'inverse. D'abord trouver les chambres d'hôtes. Et l'itinéraire ne pourra être déterminé qu'après.

« Tu as raison, mais dépêche-toi. Je voudrais déjà avoir pris le départ ! », dit la petite sirène impatiente, mais également un tantinet autoritaire. Et qui se permet de rajouter :

« Si tu m'avais demandé, c'est ce que je t'aurais dit de faire ».

Alors, il se transforme en standardiste, et téléphone à un nombre incroyable de chambres d'hôtes. C'est un boulot monstre qui demande des jours d'organisation !

Il n'arrête pas de téléphoner, et le tracé est sans cesse changé. Et à chaque fois, il faut retrouver les routes jugées les moins dangereuses.

Et un beau soir, il crie victoire : ça y est, l'itinéraire définitif est fait. Il se dit que c'était une galère d'organisation. Se dit que maintenant il a sûrement fait le plus dur. Se dit que pédaler ne sera rien à côté ...

La petite sirène saute de joie, sur le bord de son petit carnet bleu. Elle a même failli tomber. Elle a hâte d'y être, et lui dit :

« Tu veux que je vérifie ton itinéraire ? J'aimerais bien décider un peu aussi ».

Arrive la veille du départ, et il faut rentrer dans un seul sac à dos, habits, outils, manger ...

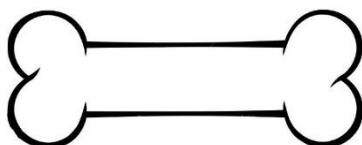
Le sac, qui est un sac à dos de montagne, pèse très lourd.

« Moi, j'aimerais bien que tu mettes dans mon sac les encyclopédies de géographie de tous les endroits où l'on va aller. Et aussi, les encyclopédies d'histoire. Au cas où j'aurais oublié un petit détail ... », dit la petite sirène. Le petit homme hausse les épaules, et n'écrit rien.

Après une nuit à mal dormir, à cause de l'excitation, c'est le départ ! Ils sont, tous les deux, fous heureux.

Et donc, ce matin, par un bon matin, et de bonne heure, le petit homme sifflote en prenant un bon petit déjeuner. Il n'a pas vu le temps passer, tout a été bien rempli sans précipitation. Ptichien se doute qu'il se passe quelque chose de pas habituel. Il le suit, pas à pas, le regarde avec ses yeux ronds tout clairs remplis de tendresse. Le petit homme lui fait souvent une petite caresse sur la tête, comme pour se faire pardonner de devoir le laisser.

Et il ferme la maison, monte sur le vélo, laisse ptichien devant un super os.



Il a un gros pincement au cœur de devoir laisser cette petite boule de poils fauve, qui est tant adorable, qui exprime sans cesse, tous les jours, tout plein d'affection, sans jamais rien demander en retour.

Il se charge du sac à dos bien plein, qui déborde. Et du minuscule sac, tout mignon, avec la petite sirène et son petit carnet. Il prend son vélo par la main, regarde encore son ptichien, qui lui ne le regarde plus, trop occupé, l'os entre les pattes. Le petit homme enfourche le vélo, met les gants et les lunettes de cycliste.

Il ouvre le minuscule sac, laisse sa petite sirène des airs se poser sur le petit carnet bleu.

Mince, comment fonctionne le compteur des kilomètres, qui fait aussi compteur du temps ? Il n'a encore pas lu le mode d'emploi ... Un de ses défauts.

« Tout est prêt, on va pouvoir y aller », dit le petit homme.

« Je suis prête aussi », répond la petite sirène, en tremblotant.

« Tu n'as pas à t'inquiéter », dit-il d'un air malicieux.

« Oh, mais, je ne m'inquiète pas. Je connais bien le vélo. C'est une pratique très ancienne. La première bicyclette date des débuts des années 1800 ».

Mais on ne comprend rien de ce qu'elle dit, tellement elle tremble.

Le petit homme grimpe sur le vélo, et c'est le départ, en pleine campagne, sur de petites routes. Ça commence par une côte, courte, mais super raide qui longe une forêt de très grands arbres. Passe devant de belles maisons, dont certaines sont des chaumières aux toits de chaume avec des iris au sommet. Tourne devant un café champêtre. Passe près d'une ferme où les vaches ont souvent les pieds dans la boue, devant leur étable qui n'a pas l'air d'un palace. Traverse une petite route pour longer d'immenses champs de blé. Longe le village jusqu'à arriver au village voisin. Longe à nouveau de grands champs de blé et de maïs, et encore d'autres champs. Tourne à angle droit, à une toute petite église où il faut faire attention de ne pas tomber à cause des graviers. Et encore des champs très ventés puisqu'on est maintenant au sommet d'un plateau. Ça monte toujours depuis le début du circuit. Pas beaucoup, mais ça monte.

Maintenant, le circuit traverse un hameau et une grande route qui est dangereuse, les voitures peuvent y rouler très vite. Longe encore d'immenses champs et des fermes jusqu'à un virage en épingle à cheveux qui détermine la moitié du parcours. Là, sur la droite, on peut apercevoir un château habité, dans un bois aux énormes arbres, au fond d'une longue allée. Et toujours des champs jusqu'à la même grande route où il faut d'abord s'arrêter au stop, puis tourner à droite. Commence alors une longue descente, d'abord douce, puis de plus en plus rapide pour faire des pointes de plus de cinquante kilomètres-heure. Ce qui est extrêmement rapide et nécessite tout de même un peu d'expérience. En bas, il faut tourner à gauche pour emprunter une toute

petite route pas très bien goudronnée avec des trous, qui traverse des champs avec des vaches, et qui va dans un pâté de maisons. Ici, c'est comme un coin perdu. C'est la campagne avec de rares maisons parsemées, des chevaux dans un pré, jusqu'au croisement au vieux chêne. Ça descend un peu. Puis un virage, et une ferme où ça sent bon la ferme et son purin, mais où les vaches ne sont pas très propres.

C'est la joie. Le sac semble tout léger. La nature semble belle. Le vélo semble avancer tout seul. Le fond de l'air est doux, le ciel est légèrement nuageux. Et il roule, en surveillant bien sa petite sirène. Il salue les vaches dans les champs. Il salue les oiseaux. Il salue les chiens dans les jardins de maisons. Il salue tout ce qui vit. Il pédale en chantonnant. La vie est belle. Il se dit que c'est parti pour quelques jours de pur bonheur.

Arrêt, pour manger, sur l'herbe, la côte de porc cuite la veille. C'est sympa. La petite sirène s'est allongée à côté de son carnet. Elle a pris de l'air plein la figure, comme un motard sans casque.

Et roulez ! Aïe, maintenant c'est pluie et vent de face. Il ne regarde plus le paysage, mais regarde la route qui est devenue glissante pour un vélo. Il est trempé et doit faire un arrêt d'urgence dans un abribus tellement il a la tremblote de froid. Il se demande si cette balade à vélo était une bonne idée ...

Parce que le vélo sous la pluie ...

« Si, si », dit la petite sirène, qui est bien au chaud. Mais qui tremble toujours de frousse.

Il change d'habits. Heureusement qu'il en a mis dans le sac. Il rit en mettant le maillot de bain, comme pour faire venir le soleil. La petite sirène s'esclaffe aussi, pliée en deux Elle dit :

« Tu remarqueras que je ne t'embête pas avec des problèmes vestimentaires, moi ».

Il repart, enchaînant de nombreuses, raides, et longues côtes. Mais n'oublie jamais de faire des coucous de la tête à la petite sirène.



Il croise des hérissons écrasés sur le bord de la route. Il pleut toujours, mais il a le moral, il positive toujours le petit homme.

Il arrive dans une ferme, tout en pierres, avec un grand vieux porche, deux nids d'hirondelles accrochés à une poutre devant l'entrée. À l'intérieur, la pièce est haute de plafond, avec des meubles d'antiquaire, un escalier en pierres usées qui tournent. Confort et beauté admirable de ce lieu. Arriver en vélo dans un tel endroit semble remonter dans le temps ...

« D'après l'architecture, cela a été construit de juin 1877 à mars 1887 », dit la petite sirène.

Il y a une grande baignoire. Le petit homme se plonge dedans et y reste un bon moment, pour se réchauffer. La petite sirène y met un orteil, le petit, pour se réchauffer aussi.

Il entend les vaches. Il n'a même pas le courage d'aller les voir, lui qui aime tant les animaux de ferme. Il s'endort vite.

Il a beaucoup de mal à se réveiller et à se lever.

« J'ai mal dormi, j'avais mal partout », écrit le petit homme

« Moi, j'ai bien dormi », dit la petite sirène.

« Ben oui, tu te nourris de l'air du temps ».

« Non, de la gentillesse que tu me donnes », précise-t-elle.

Bon petit déjeuner avec des confitures faites à la ferme, dans le jardin que l'on aperçoit à travers une petite fenêtre dans l'épais mur en pierres. Le lait des vaches est délicieux, tout le petit déjeuner aussi.

Départ sous une petite pluie, pour une grande journée qui commence par une côte d'enfer. La petite sirène l'encourage de mots tendres. Il met son k-way qui recouvre le sac à dos et le minuscule sac à ventre. La petite sirène est enfermée dans le noir, elle n'aime pas ça du tout.

La pluie n'arrête pas, et elle est froide. Le vent est de face, comme toujours. Les voitures l'aspergent, les camions encore plus. Il roule, ne regardant que la route, l'eau coulant dans ses yeux. La pluie s'arrête, ouf ! Il peut maintenant enlever le k-way.

Il est mouillé jusqu'aux os.

« Moi aussi », dit la petite sirène.

Ah bon, une sirène des airs a des os ?

La nature après la pluie est belle. Les couleurs sont superbes, et la nature a de bonnes odeurs.

Le popotin se rebiffe bientôt.

« Moi, ça va », dit, tout naturellement, la petite sirène.

Des côtes démentes se succèdent. Traversée interminable d'une forêt qui doit s'arrêter au ciel, et sur un goudron mauvais. Très dur. Malgré l'énorme sac sur le dos qui lui frotte les os de la colonne vertébrale, notre petit homme trouve le moyen de chançonner.

Petit repas sur une placette, assis sur un banc, les jambes et le dos se décontractent. Et le ventre se remplit, le corps reprend des forces. La petite sirène fait une légère sieste. On se demande pourquoi, elle ne doit pourtant pas être fatiguée de grand-chose ...

Et c'est reparti. Les kilomètres défilent, les champs succèdent à d'autres champs, les montées sont trop longues, les descentes trop courtes. Terrible coup de barre, notre petit homme n'arrive plus à pédaler. Il n'en peut plus. Il pédale, comme un zombi, comme un automate.

« Je te rassure, moi ça va bien », lui dit, tout tranquillement, la petite sirène, comme si de rien n'était.

Il est rattrapé par un simplet débile sur une mobylette qui lui tient un discours interminable d'une histoire abracadabrante ...

Très, très dur ensuite. Vraiment. Il a mal partout. Les kilomètres n'en finissent plus. Il a l'impression de pédaler dans du coton, de ne plus avancer. La petite sirène, qui est d'une grande tendresse, l'encourage de ses yeux compatissants.

Il n'en finit plus d'atteindre le gîte. Il rêve du poulet rôti qu'il transporte depuis avant-hier.



Il arrive, il est content de son exploit, car c'en est un. Enfin, il va pouvoir poser le vélo, enlever l'énorme sac à dos, se laver, et manger le bon poulet ... Il pense au ptichien, qui doit beaucoup s'ennuyer tout seul, et qui doit être près du portail, à guetter son retour. Bien sûr qu'il ne doit pas être exténué par les douleurs, mais il doit être exténué de chagrin ... lui qui ne vit que pour son bon maître.

Le petit homme ne fait pas de petit tour de ferme. Il a mal au cou, au dos, au popotin, aux genoux, aux pieds, et partout aussi. Il est bien content de se mettre dans un lit, et de s'étaler de tout son long !

« Moi j'aurai bien fait un tour de ferme, et je t'aurais expliqué la mutation des animaux sauvages en animaux de ferme ... », dit la petite sirène, en faisant un peu la moue.

Et le lendemain matin, il faut remonter sur le vélo. Et il en faut du courage. Avant de partir, il ne peut s'empêcher de faire un tour dans l'étable aux vœux. Tant pis pour l'horaire. C'est l'émerveillement devant ces beautés de la nature. Il adore les animaux des fermes. D'ailleurs s'il était riche, il aurait une ferme. Surtout pour les animaux. Et surtout pour les bébés animaux.

Et il enfourche la machine. Et il pédale. Il pleut et il fait froid. Décidément, ce n'est pas de chance.

Il voit de belles maisons en pierres. Puis une petite ville sympa, aux couleurs anciennes des époques, et sa circulation pas faite pour les vélos. Une vieille petite maison et les deux personnes âgées assises devant, qui ne tournent même plus la tête quand passent les voitures. Il voit aussi un grand camion aux

trois étages remplis de cochons qui grognent. Un chien tout petit a failli mordre le vélo, en lui courant après.

« Si j'étais plus grande, et qu'on me voit, je ferais le gendarme devant toi pour que tu ne t'arrêtes jamais », lui dit la petite sirène.

Interminable route horrible et longue à travers champs, pour enfin arriver au gîte.

L'excellent repas bien mérité. La douche est appréciée. Le lit aussi !

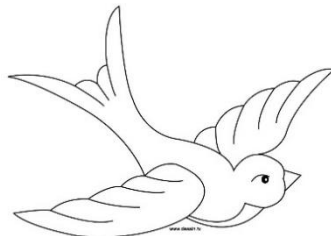
Faut se lever, dur de sortir de dessous des couvertures. Heureusement qu'il y a la vision d'un bon petit déjeuner.

Et ce sont à nouveau les premiers coups de pédales sous la brume et dans les douleurs des courbatures.

« Je te trouve formidable », lui crie la petite sirène, qui aimerait bien qu'il aille un peu plus vite.

L'apparition du soleil lui chauffe le cœur. Il regarde la nature avec admiration. Il y voit un élevage de dindes, qui fait beaucoup de bruit. Il y sent les bonnes odeurs naturelles de fermes. Il admire les maisons bien soignées avec leurs pignons blancs, leurs pierres grises, leurs ardoises sur les toits, et les énormes hortensias bleus en massifs. Un petit chien fauve derrière une vitrine ressemble à ptichien. Certainement un cousin. Il sourit quand il aperçoit les panneaux au bord des routes qui indiquent les noms des villages. Il entend de gracieuses hirondelles qui volent toutes ensemble.

« Moi aussi, je suis gracieuse », lui dit la petite sirène, jalouse.



Et de nouveau une succession de côtes très longues, sur un goudron où il y a davantage de gravier que de goudron. Ça, c'est l'horreur, ça vibre de partout, même jusque dans les dents. Et ça n'arrange pas le popotin.

Enfin, la ferme, l'air surprit des propriétaires en voyant quelqu'un venir en vélo et non en voiture. Et enfin la chambre, enlever le sac à dos, se laver. Après le repas, c'est aussitôt dans le lit pour une nuit bien méritée.

« N'oublie pas de me faire un mi », lui dit la petite sirène.

« Tu es courageux, tu es doux, tu es gentil. Moi, si je pouvais pédaler, je pédalerais à ta place, et tu irais dans le sac à dos », ajoute-t-elle avec les yeux qui brillent.

Il sent qu'il n'est plus seul au monde depuis qu'elle est là.

On est fort quand on n'est pas seul.

Il est réveillé par les rayons du soleil, et va de suite, gaiement, prendre le petit déjeuner de ferme. Il a le moral, comme le temps qu'il fait dehors. Beau. Il se dit qu'aujourd'hui sera une belle balade pleine de joie. Il vit cela comme un émerveillement, et c'est tant mieux. C'est beau de s'émerveiller. D'être un peu fou.

La petite sirène lui dit : « je trouve que tu es un fou adorable ».

Et par ici un joli paysage en descendant sur une abbaye d'un petit village avec ses restaurants en colombages sur la placette ombragée par ses arbres majestueux. Et par là, une longue et très raide grimpée, sous le soleil pour remonter sur le plateau. Et encore par ici, une jolie biquette, aux yeux tendres, qui accouchera bientôt. Et encore par-là, une traversée de forêt, en sous-bois,

sur plusieurs kilomètres. Et puis par ici, une montée exceptionnelle sur une toute petite route, que même les voitures ont du mal à monter, et qui est atroce avec un sac à dos sur un vélo. Et puis par-là, un très vieux château en ruines qui ressemble à un vestige. Et ici, une vue superbe sur un fleuve et sa vallée, mais moins poétique sur les fumées des usines.

Ils distinguent dans la brume un grand pont. Qu'il est dur à grimper.

Certaines routes ont des graviers très gros mis dans le goudron. Ça fait vibrer le vélo et tout le corps.

« Moi je déteste les routes pas douces ».

Et comme une difficulté n'arrive jamais seule, voilà qu'apparaît une côte d'une longueur invraisemblable. Des kilomètres. Le sac à dos pèse alors plus lourd que lourd qu'il était déjà. Le petit homme pédale au ralenti, appuie de toutes ses forces, serre les dents, transpire, mais ne mets pas pied à terre.

Sur les routes, il n'y a pas que des vélos. Il y a surtout des voitures. Des voitures qui viennent d'en face, qui font du bruit et du déplacement d'air. Des voitures qui viennent d'en face, et qui se doublent, et qui vous foncent presque dedans avant de se rabattre. Des voitures qui viennent de derrière, qui klaxonnent fort pour exprimer leur colère parce qu'ils ne peuvent pas doubler. Des voitures qui viennent de derrière, qui klaxonnent fort et vous dire qu'ils vont doubler. Des voitures qui viennent de derrière doublent à toute pompe en vous frôlant, vous aspirant. Des voitures qui viennent de derrière, qui ne peuvent pas doubler, s'impatiente, et klaxonnent en continu.

« Je retourne dans mon carnet, j'ai peur, ça fait trop de bruit, et ça sent mauvais », lui dit la petite sirène.

Il arrive au gîte exténué, endolori, mais heureux. Les gîtes sont des surprises. Les gens de ce lieu trouvent formidable de le voir arriver en vélo. La petite

sirène des airs est un peu mauvaise parce qu'on ne la voit pas, elle. Elle aurait bien aimé qu'on l'applaudisse, assise, la tête haute sur son carnet.

Il est complètement épuisé. La petite sirène lui dit :

« C'était une journée magnifique ».

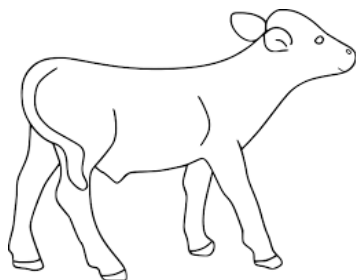
Lui aussi trouve que c'était fantastique. Il a découvert une petite sirène tenace (petite veut dire délicate). C'est-à-dire tenir sur un bord pas très épais d'un petit carnet pas très grand, en se cramponnant fort.

Gros plaisir d'enlever le sac du dos. Gros plaisir de poser le vélo parmi les tonneaux en chêne.

C'est une ferme où notre petit homme redevient petit garçon. Il a délicieusement pris un goûter aux biscuits qu'il préfère, allongé sur une chaise longue devant Toto, l'âne. Ravis. Découverte émerveillée de la ferme, des veaux, vaches, poules, poussins, dindons, oies et leurs œufs, lapins et leurs lapereaux... Quel bonheur. Petite sirène est époustouflée de ce monde vivant. Elle, qui a tant et tant lu, n'avait pas lu que c'était si beau en vrai. D'ailleurs, elle ne ramène pas sa science.

C'est le rêve. Il aimerait en être le propriétaire, rien que pour avoir la joie de caresser les petits veaux. Et ptichien ferait la loi dans la ferme.

« Et moi, je ferais la loi dans les airs », dit la petite sirène.



Notre petit homme est bien doré par le soleil.

« Et moi aussi », dit la petite sirène !

Tiens donc une sirène des airs ça bronze ?

Dring. C'est l'heure. Faut y aller.

« Eh oui, faut y aller », dit, toute contente, la petite sirène, qui veut vivre une nouvelle journée excitante.

Déjeuner et départ immédiat.

Il est content. Il roule, parmi l'envolée de dizaines et de dizaines de grands oiseaux. Le temps d'un instant, la petite sirène des airs se laisse imaginer qu'elle est, là-haut, avec une multitude d'autres petites sirènes des airs. Et s'imaginer, à coup sûr, en être la chef.

Malheur. La route qu'il avait prévu de prendre est fermée, il faut trouver une nouvelle route. Donc, s'arrêter pour étaler la carte.

« Si tu avais emmené les encyclopédies, comme j'avais demandé, je te l'aurai déjà trouvé ta route ... », dit la petite sirène.

Le petit homme trouve rapidement un nouvel itinéraire, et c'est reparti.

Il fait une chaleur accablante. Il ruisselle de partout.

« Moi aussi », dit la petite sirène des airs, qui ne ruisselle pas du tout.

Il passe devant un haras avec des colombages peints en noir sur des murs blancs, entouré de grands prés délimités par des barrières bien blanches. Et partout des chevaux majestueux, grands, minces, et leurs poulains.

C'est beau, et ça sent bon. Des hirondelles rentrent et sortent constamment de leur écurie.

Il a terriblement mal au dos.

« Tu sais, si je pouvais, je te masserais », lui dit la petite sirène, désolée.

Chute de la température. Il fait frais, il y a du vent. La pluie est à la limite de la grêle. Il avance sur un goudron horrible. De grosses montées, mais, en récompense, le paysage vu dans haut est superbe.

Attention danger, comme ce bout de bois projeté par un camion. Très dangereux aussi les rafales de vent en descendant à quarante kilomètres à l'heure. Et encore plus dangereux ces camions qui vous frôlent à toute vitesse, en créant un énorme déplacement d'air qui vous aspire, et vous fait faire des écarts. Sans oublier ces camions qui vous aspergent d'eau de pluie quand ils vous doublent.

C'est aussi tout ça, le vélo ...

Il ne se décourage pas, il est vraiment courageux.

« Moi aussi », dit la petite sirène, qui se cramponne à son carnet.

Les pneus du vélo font un léger sifflement continu sur la route mouillée. L'eau coule sur son visage, ses mains sont transies de froid.

« ... », la petite sirène ne dit rien.

Il a mal au dos à cause de son horrible sac de montagne.

« Le mien ne te gêne pas beaucoup, hein dit ? », demande la petite sirène.

Il fait alors un petit arrêt.

Il a une envie pressante de répondre à l'appel de la nature, de faire pisson.

« Mais que c'est bizarrement fait un humain », se dit la petite sirène, un peu dégoûté.

C'est reparti. Il est frôlé par une caravane folle, qui le touche en doublant. Cette fois-ci, il a eu très peur.

« Espèce de mauvais », s'égosille la petite sirène.

Il voit un panneau sur un petit chemin qui indique ' réservé aux vélos '. Chouette, ce sera sûrement très agréable ! Mais au bout de quelques centaines de mètres, plus de panneaux ! Il erre dans la nature. Perdu. Il se prend une mouche dans l'œil.

« Moi, je n'aime pas du tout les mouches, elles ne devraient pas exister », dit la petite sirène.

Il crève devant une ferme. Il dépose l'horrible sac. Il regarde. Que faire ? « Faut réparer le vélo tout de suite, en remplaçant la chambre à air », lui dit la petite sirène, sûr d'elle.

Comme si notre petit homme ne savait pas ce qu'il fallait faire !

Évidemment qu'il avait emmené dans son sac à dos le nécessaire pour ce genre d'aléas. Ce n'est pas que c'est compliqué à faire, mais quand vous êtes épuisé, c'est pénible.

Mais il est bien content quand c'est fait.

Il ne peut s'empêcher d'aller voir les vaches, veaux, cochons, canards avec leurs canetons, moutons et leurs bébés, chèvres, poules, coqs. Il n'ose pas toucher au groin des deux cochonnets, à cause du regard pas sympathique de la mère qui surveille. Un taureau à la langue féroce, et aux roubignoles impressionnantes, s'attaque à son vélo ... que notre petit homme déplace immédiatement.

Dernière côte et c'est l'arrivée à la maison, enfin.

Il descend du vélo. Il a envie de pleurer, ou de crier.

Ça a dû vous faire ça un jour. Quand on est tellement content de soi, surtout quand on a fait un effort qu'on ne soupçonnait pas.

Il lève le carnet très haut vers le ciel comme pour prendre la main de la petite sirène des airs, en forme de victoire. Puis, il serre fort le carnet contre lui ... Elle se serre contre lui.

Vite, maintenant, le petit homme ouvre le portail. Il a hâte de retrouver le ptichien fou joyeux de le revoir. Il ôte son horrible sac à dos, et court jouer dans le jardin avec cette petite boule fauve, qui ne lui en veut même pas de l'avoir laissé seul.

Contrairement aux humains. Il lui fait une fête pas possible, courant dans tous les sens, pour revenir à chaque fois contre son maître adoré. Il lui ramène son doudou, une vieille peluche toute crassou qu'il doit cacher quelque part dans le jardin.

La petite sirène des airs lui dit d'écrire :

« Ce voyage a été pour moi du bonheur »

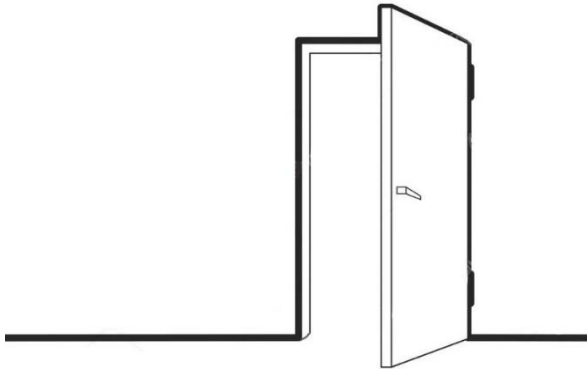


Quelques jours plus tard, la petite sirène lui dit, avec un grand sourire et un battement d'ailes :

« Je vais t'ouvrir une nouvelle petite porte »

Il va dans son fauteuil. Ptichien arrive aussi. Il ferme les yeux.

Une porte s'ouvre lentement...



On y aperçoit au loin des cours de tennis. Il y va en marchant tranquillement, le carnet à l'intérieur de son blouson. Il y a d'immenses parkings avec de belles voitures aux couleurs vives et aux formes sportives. Il arrive devant un guichet. Il lui faut prendre un ticket. La petite sirène dit :

« Tu n'as pas besoin de payer pour moi. Dans mon pays, l'argent n'existe pas ».

« Je sais, je sais », pense notre petit homme.

Une fois le billet en poche, il entrouvre discrètement le carnet pour que la petite sirène puisse voir où elle va. Il traverse des couloirs, et puis d'autres, tourne, encore des couloirs, tourne encore. Il arrive en haut d'un escalier devant une porte qui a l'air de donner sur le dehors.

Une dame toute chic, élégante en uniforme ouvre la porte, doucement, sans bruit. On arrive par le haut des gradins qui entourent un cours de tennis qui semble tout petit, là en bas.

Il lui présente son ticket et elle l'emmène, d'un pas décidé, à la démarche de mannequin, sans un sourire, à sa place numérotée. Il y a des gens assis partout. Il ne s'attendait pas à ce qu'il y ait tant de monde.

Extraordinaire, personne ne parle. On doit être obligé de faire silence, comme dans un lieu sacré.

Il s'assied. Il ne faut pas faire de bruit de peur que les autres ne vous regardent avec les gros yeux. Deux joueurs qui n'ont pas l'air d'être des débutants sont en train de jouer. C'est impressionnant. Vraiment. Si on n'entend pas les gens, on entend les deux joueurs qui poussent des cris sans cesse lorsqu'il frappe dans la balle, et jure quelquefois. On comprend alors la langue, c'est comme ça que l'on sait que ce sont des joueurs français.

Il fait bon, les fauteuils sont par paquets de couleur. Les points de score s'affichent sur de grands écrans, la vitesse impressionnante de l'envoi de la balle aussi.

Les deux joueurs se déplacent comme des gazelles. Il y a des juges contrôleurs partout qui sont tantôt assis, tantôt debout. On dirait qu'ils sont contents quand ils annoncent une faute, tellement ils le disent en hurlant.

Ceux qui jouent doivent être des champions, pas de doute. Ils savent jouer. Ils envoient la balle avec une précision incroyable, et courent dans tous les sens, devant comme derrière, à droite comme à gauche. Et n'ont même pas l'air fatigué.

Il y en a un qui a jeté sa raquette violemment par terre, vexé que l'autre lui ait fait une ruse, en faisant un signe mauvais de la main. Quand il a ramassé sa raquette, il a regardé s'il n'y avait pas un trou dedans parce qu'il n'a toujours pas compris comment il a pu louper la balle. Seuls les grands champions font ça.

Pendant ce temps, la petite sirène qui n'aime pas rester hors du carnet sans bouger, est venue se blottir dans son cou, a fermé les yeux, et s'est endormie tendrement.

Ici seules les têtes bougent, comme fixées sur des corps en statues mortes.

Il ne tournait donc pas la tête comme font tous ces gens, en cœur, pour suivre la balle jaune des yeux. À droite, puis à gauche. Et encore à droite, puis à gauche. Et encore une fois à droite, puis à gauche. Et encore autant de fois qu'un des deux champions n'ait pas perdu ...

Certains, c'est sûr, vont repartir avec un torticolis ...

Notre petit homme, lui, comme toujours dans ces cas-là, ne bouge plus d'un poil, la petite sirène étant sa priorité.

Tout en bas, les deux joueurs n'arrêtent pas de changer de place, de lancer la balle en l'air, de frapper dedans le plus fort qu'ils peuvent en espérant ridiculiser l'autre qui ne pourrait pas la rattraper. Ils adorent envoyer la balle à droite, puis à gauche, puis complètement à droite, puis complètement à gauche, puis à gauche et non à droite. C'est la ruse. L'autre est à nouveau ridicule.

Ici, le malheur de l'un fait le bonheur de l'autre.

En fait, on comprend vite qu'ils ont la forme, qu'ils savent courir dans tous les sens, sans se fatiguer. Donc pour gagner, il faut être plus malin que

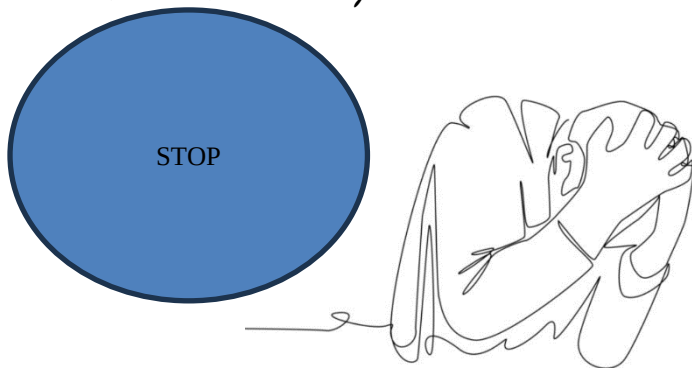
l'autre. C'est à celui qui a le cerveau le plus subtil que reviendra la victoire. Il faut vouloir le prendre pour un idiot, en lui faisant les coups les plus vicieux, et le voir plier. Il faut même ricaner de plaisir quand l'autre s'affale de honte. Surtout devant les spectateurs !

Mais mettre l'autre à terre prend du temps. Parfois des heures. Des heures à ne rien faire, à ne pas bouger, à ne pas parler ! Pas agréable.

Fin du match, les gens se lèvent pour applaudir le gagnant. Alors là, ils s'en donnent à cœur joie. Ils n'arrêtent pas d'applaudir. Probablement frustrés de l'obligation de silence, ils laissent sortir tous ces applaudissements qu'ils avaient accumulés en eux. Alors forcément, il y en a pour un moment !

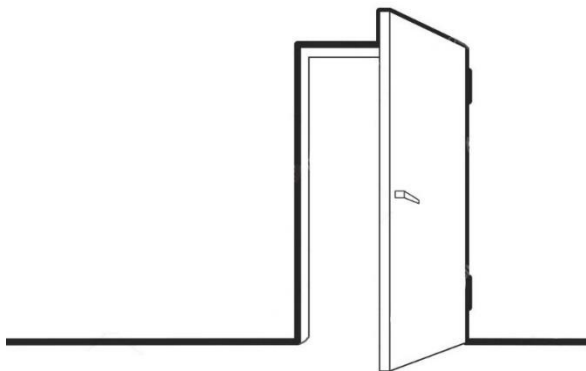
Je réveille la petite sirène qui retourne dans son carnet. Comme notre petit homme n'est pas pressé (depuis qu'il est entré dans le monde de la petite sirène), il part en dernier, derrière des gens bien élevés qui quittent ces gradins dans le silence. Même en descendant les escaliers. Même dans les couloirs.

On peut encore apercevoir le perdant qui était encore un héros avant que le match ne commence, et qui est encore assis par terre, contre la chaise de l'arbitre, abattu, comme un gros nul ...



De retour à la maison, la petite sirène lui dit :
« Je n'ai pas aimé ce sport. Fallait juste rester assis ».
Et en boudant, rajoute :
« Je vais en trouver un autre qui bouge. Va t'installer ».
« D'accord »

Aussitôt dit, aussitôt dans le fauteuil ...
D'abord les yeux qui se ferment ...
... puis la porte qui s'ouvre ...



Il se retrouve dans un magasin. On dirait un magasin d'articles de sport. Avec des chaussures de montagne, des sacs à dos petits, moyens, grands. Des chaussettes pour chaque sport, de toutes les couleurs, de toutes petites hauteurs, et de très hautes. Des bâtons pour s'aider à marcher, on dirait les mêmes que ceux pour faire du ski. Des tee-shirts, à l'effigie des logos des marques les plus connues, écrits en gros, en lettres bien voyantes. Et plein d'autres choses.

Apparaît un guichet au milieu de ce magasin. C'est ici qu'il faut acheter le billet d'inscription pour aller faire une randonnée pédestre de deux jours qui commence demain matin.

La petite sirène lui rappelle encore une fois :

« Tu n'as pas besoin de payer pour moi. Dans mon pays, l'argent n'existe pas ».

Il ne répond rien.

Il se dit que puisqu'il court régulièrement, ce serait rigolo de marcher pendant deux jours. Que ça doit forcément être plus facile. Il n'y aurait sans doute que des pépés et des mémés qui s'arrêteraient très souvent. Qu'il aurait le temps d'admirer les paysages, les arbres, les oiseaux, les papillons, tout en cueillant des pâquerettes, tout en sifflotant. Qu'il emmènerait tout plein de bonne nourriture pour manger souvent, assis sous un arbre, à l'ombre d'un soleil pas trop chaud, doigts de pieds en éventail.

Alors, avec la plus grande des décontractions, il fait les préparatifs : petit sac à dos ou grand sac à dos ? Combien de chaussettes ? Y a-t-il assez à manger, pour deux jours ?

« Moi aussi je veux un sac à dos ! » dit la petite sirène. Et rajoute :

« N'oublie pas les bonbons, les biscuits, le pâté, le chocolat ! », et rajoute :

« Et si on prenait un oreiller ? »

« Faut pas exagérer, je sais que ça va être cool, mais tout de même », pense le petit homme en haussant les épaules.

Il part le lendemain matin, tout content, se retrouve avec des centaines d'autres personnes.

Ça ne ressemble pas du tout à un départ de randonnée pour personnes âgées avec gros godillots, mais plutôt à un départ de course pour sportifs avec baskets. Bizarre. Mais qu'importe, il part joyeux, gros sac à dos bien rempli, la gourde qui pendouille, des habits de joyeux randonneurs, et évidemment des chaussures de montagne.

Il n'arrive pas à marcher aussi vite que les autres. Les personnes âgées le doublent. Et, en plus, les autres parlent entre eux, n'ont même pas l'air de se presser, rigolent même. Le sac à dos est beaucoup trop volumineux, les chaussures de montagne ne sont pas adaptées.

Et très vite, le petit homme se retrouve à la queue de tous ces gens pas du tout habillés en randonneurs, mais en sportifs marathoniens !

Et pourtant, il faut arriver à l'étape suivante dans le délai.

Il comprend vite qu'il faut gérer son temps, que c'est une vraie course de sportifs. Il faut marcher vite, même très vite. Et en plus, il fait très chaud. Le soleil brûlant lui cuit le crâne, à la limite de l'explosion. Il en a emmené des choses, mais pas de casquette !

C'est l'horreur avec ce sac à dos bien trop lourd. Et surtout ces chaussures de montagnards faites pour grimper les sommets !

Il n'y a qu'un instant très court pour faire pipi (fortement recommandé) caca (si nécessaire seulement), après avoir fait la queue pour attendre son tour ! Et plus vous arrivez dans les derniers, et plus la queue est longue !

Il n'y a aussi qu'un petit instant pour les gens qui veulent se faire soigner par les secouristes, tout comme il n'y a qu'un petit instant pour remplir les gourdes ! Parce que si vous ne repartez pas dans le délai imparti, vous êtes aussitôt disqualifié !

Notre petit homme qui d'ordinaire adore la nature n'en est pas émerveillé du tout. Les arbres ressemblent à tous les arbres. Les animaux dans les prés sont tous pareils. Les oiseaux ne sont que de vulgaires volatiles. Les fleurs des champs n'ont pas de couleurs extraordinaires.

Les premières ampoules arrivent vite, et notre petit homme doit aller voir les ampouliers qui le prennent pour un touriste étranger, tyrolien peut-être. Ce qui ne risque pas d'arriver à la petite sirène qui dit :

« Qu'est-ce que c'est fragile un humain. Moi je ne dérange personne avec mes pieds ! »

Il ne dit rien, ne la regarde même pas.

C'est dur, très dur. Il est super content quand arrive le moment du repas du midi. Les randonneurs mangent ce qu'ils ont emmené de vivifiant. Notre petit homme a presque pris les casseroles ...

À peine arrêté, qu'il faut repartir. Il marche aussi vite qu'il peut, mais ne peut quitter l'arrière du peloton. Maintenant, c'est de la souffrance.



La nuit commence à tomber, il faut traverser toute une forêt avant d'arriver là où ils vont dormir. À partir de là, ça va être le début de l'enfer. Il n'arrive plus à mettre un pied devant l'autre. Il a envie d'arrêter, mais sait qu'il faut tenir.

Être né optimiste et avoir de la volonté, ça aide.

La traversée de la forêt est un cauchemar. Même s'il aperçoit des biches, qui doivent bien rigoler.

Pour l'encourager, la petite sirène chante :

« Biche, oh, ma biche ... »

Le petit homme aurait envie de la remercier, mais il est trop mal. D'ailleurs, sa chanson n'atténue même pas un petit peu ses douleurs.

Enfin, le lieu où ils dorment, c'est un gymnase.

« On est les derniers, mais on y est arrivé », écrit le petit homme.

« Tu es arrivé le dernier ... », lui rétorque la petite sirène qui vient vite se blottir dans son cou.

Les autres, les athlètes sont déjà dans les sacs de couchage ! Le petit homme fonce vers les secours pour se faire masser, se faire mettre des crèmes. Il a mal sous les pieds, aux mollets.

Et pire, il a mal à la tête : c'est l'insolation !

Il entend un organisateur hurler que les lumières vont être éteintes, qu'il faut dormir. Et il n'est même pas lavé ! Vite, à la douche. Zut il n'y a plus d'eau chaude ! Évidemment les autres ont tout pris !

Tant pis, il va se coucher sans se laver, dans sa transpiration collante. Horreur, c'est tout plein de gens tassés les uns à côté des autres avec leurs habits et sacs à dos tout autour.

Bon, il se trouve une petite place sur un sol défoncé. Évidemment que les autres n'allaient pas attendre qu'il arrive pour lui laisser la meilleure place. Il a à peine le temps de sortir le duvet du sac à dos, de se mettre dedans, que la lumière s'éteint.

Il est minuit, mais il n'oublie pas le mi.

Impossible de dormir avec tous ces gens qui ronflent, qui gémissent de leurs douleurs, qui se tournent et se retournent, et surtout lui qui est malade avec envie de vomir de l'insolation. Pour une sortie de randonnée pépère ...

Debout obligatoire à quatre heures, il faut repartir aussitôt dans la nuit, avec une lampe. C'est dur, car au lieu de dormir les quatre heures, il a passé son temps à souffrir. Cette nuit, il s'est même promis de ne pas prendre ce deuxième départ. Qu'il se ferait ramener par un véhicule de secours prévu à cet effet. Surtout qu'il a entendu dire que certains ne reprendraient pas le départ, car trop de courbatures.

Mais voilà, il sent et voit bien que la petite sirène a la forme. Faut dire qu'en sport elle a une bonne endurance. Elle arrive à rester assise en équilibre sur le bord du carnet bleu. Quoique, à bien réfléchir, c'est quand même un peu normal pour une bestiole qui a des ailes ...

Optimiste avec de la volonté, il décide de ne pas abandonner. C'est très dur. Arrêt à la première étape de secours qui diagnostique une tendinite. En plus des ampoules et de l'insolation !

Ce sera comme ça toute la journée sous un soleil de plomb, comme la veille. Il devient d'heure en heure un automate, un pantin, un zombi qui veut réussir à aller jusqu'au bout.

Et c'est de la folie.

Il franchit enfin la ligne d'arrivée. Il serre fort le petit carnet et pleure ...

Il est vidé. Il ne se souvient pas avoir un jour autant souffert.

Il a même eu une médaille. Avec autant de souffrance, il aurait même dû en avoir plusieurs !

Il s'assied enfin sur un banc. Il n'ose pas enlever ses chaussures de peur que les deux pieds ainsi libérés ne doublent de volume d'un coup. Et qu'il ne pourra plus les remettre !

Il enlève son sac à dos. Il se sent subitement léger, avec un mal de dos atroce. Il reste ainsi un bon moment. D'autres, épuisés, restent aussi. C'est rassurant de constater que vous n'êtes pas seul à ne pas rigoler.

Il pleure de joie d'avoir fini le calvaire. Il pleure de douleur. Il pleure, il ne sait pas pourquoi.

La petite sirène vient tout contre lui, et pleure aussi.

Elle aurait bien envie de dire :

« Que c'est fragile les êtres humains, moi ça va », mais ne dit rien.

Avec beaucoup de courage et d'effort, il monte en voiture, s'affale dans le siège qui lui semble douillet comme jamais. Et il rentre.

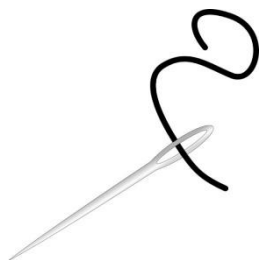
Ce week-end ne peut s'effacer de sa mémoire, tant il est symbolique.

Elle lui dit d'écrire :

« Pour moi, toute ma vie, je reverrai ce moment où nous avons pleuré, serré l'un contre l'autre », et rajoute :

« J'ai réalisé l'ampleur de tes souffrances que tu avais partiellement cachées ».

Il n'est plus qu'une plaie. Le soir, il a passé une aiguille avec du fil dans ses ampoules de pieds. Quant à la petite sirène, elle trotte comme si de rien n'était. Forcément



On arrive à la fin de l'été déjà.

La petite sirène est toujours aussi contente de découvrir la vraie vie des humains. Ça change radicalement de la vie que les écrivains ont plantée dans les livres. Elle est heureuse de pouvoir faire quelques envolées, sans que cela ici ne comporte le moindre risque.

Et comme elle est excitée de joie, elle dit au petit homme :

« Et si je t'ouvrais une nouvelle petite porte ? »

« On va où ? » demande-t-il.

« Voyager. Tu sais bien que moi j'ai énormément voyagé, je connais presque tous les pays. J'ai voyagé dans 195 d'entre eux. Je vais tout t'expliquer ».

Le petit homme se demande s'il a eu une bonne idée de lui poser la question.

« Comme il est déjà tard, j'ouvrirais la porte demain soir », précise-t-elle. Elle lui fait le mi.

Notre petit homme est à son bureau, absorbé par son travail qui le passionne. Il regarde l'heure. Déjà ! Faut qu'il se dépêche ! Il enfile sa veste, attrape son cartable. Il remet bien son col de chemise, qui n'est jamais tenu par une cravate. Pas de temps à perdre, il n'est pas en avance.

Il pleut et il y a des voitures partout. Ça double, ça fait du bruit, et il ne peut rien faire pour rattraper son retard. Surtout que ce n'est pas un fou du volant. Mais alors pas du tout.

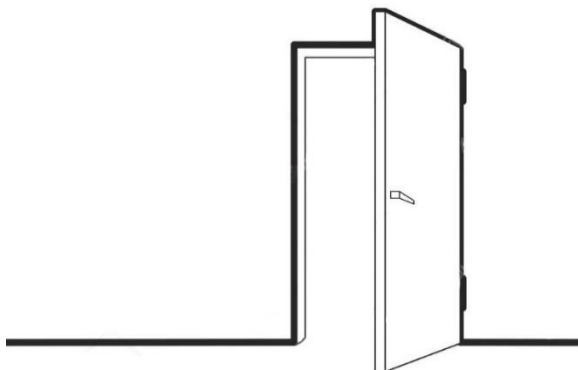
La petite sirène l'attend dans le carnet. Elle est radieuse, souriante. Elle vient se caler contre la joue.

Elle lui dit :

« Regarde, je suis déjà prête ! » En fait, elle est comme d'habitude.

« Alors on y va », répond le petit homme.

Il se met confortablement dans le fauteuil. La petite sirène s'installe sur son épaule, il ferme les yeux, une porte s'ouvre ...



Il se voit, faisant une petite valise, allant de placard en placard, pour y prendre ce qu'il lui plaît.

Notre petit homme explique au ptichien qu'il doit rester là, qu'il est le seul capable de surveiller les lieux. Mais ptichien sait bien qu'il n'y a pas de rodeurs par ici...

Il n'en croit pas un mot. Comme s'il ne se rappelait pas qu'on lui a déjà fait plusieurs fois ce coup-là !

Alors pour se venger, il chipe du frigo resté malencontreusement ouvert, un moelleux fromage bien frais. Il l'avale en entier avec une rapidité extraordinaire, comme s'il faisait un concours de vitesse, comme s'il était aux Jeux olympiques.

Et c'est le ventre rond, le visage bouffi, le regard honteux, qu'il envoie un rôt comme pour dire un au revoir de désapprobation quand son maître s'en va.

Puis, notre petit homme se voit au volant, roulant tranquillement sur une grande route qui s'arrête net par une barrière bien visible peinte en rouge, et une maison miniature au beau milieu de la route, rouge également. C'est une douane. Il s'arrête forcément.

Pour la petite sirène, c'est du grandiose. Elle ne savait pas qu'il y avait des frontières, il n'y en a pas entre les pages. La barrière se lève, il roule tout doucement et dit un bonjour de la tête au douanier en poste.

Habillé en uniforme bien repassé, équipé du képi, le corps droit, la tête bien haute, les bras derrière le dos, il lui fait signe de se garer à un emplacement qu'il montre du doigt. Le petit homme prend grand soin de mettre la voiture pile dans l'emplacement marqué d'une peinture blanche au sol. Il se dit qu'il ne faut surtout pas commencer à le contrarier.

Le douanier approche d'un pas très lent, fait signe de baisser les vitres. Ce que notre petit homme fait tout de suite. Le douanier regarde maintenant dans la voiture avec sa torche puissante comme pour mieux voir dans les coins. Quand le faisceau est arrivé sur le carnet, notre petit homme a eu peur. Le douanier dit alors :

« C'est quoi ça ? », d'un ton ferme, puissant, et inquiet.

« Un carnet à spirales où j'écris des anecdotes de la vie pour en faire un livre, un jour ».

Le douanier regarde notre petit homme avec insistance, sans dire un mot.

« Je suis écrivain ». Ça lui est sorti comme ça, dans la précipitation. Il n'a jamais été écrivain. Souvenez-vous, c'est un nul en français, en grammaire et tout ce qui va avec.

« Ah, écrivain ... Vous êtes célèbre ? », dit-il toujours avec ce ton ferme et puissant, et sans un soupçon de sourire.

« Non ». Il avait envie de lui dire qu'il n'avait écrit que des navets pour qu'il le laisse tranquille, mais le douanier rajoute :

« Vous avez déjà écrit quelle livre ? ».

Ça se complique. Comment se sortir de là ? Il réfléchit, il avale sa salive.

Coup de chance extraordinaire, un collègue douanier vient le chercher, lui montrant un véhicule. Il éteint sa torche, et dit :

« Circulez ».

Ouf, il passe la frontière presque comme s'il s'échappait.

Et aussitôt, on est dans un autre pays. La petite sirène constate que ce n'est pas si différent. Il y a toujours des routes avec le même goudron, des voitures avec quatre roues, des maisons avec des toits, des gens avec des lunettes, des arbres avec des branches, les champs avec de l'herbe, le même ciel avec les mêmes nuages.

Ce qui surprend la petite sirène. Dans les livres, quand vous changez de pays, rien n'est pareil, tout doit être différent.

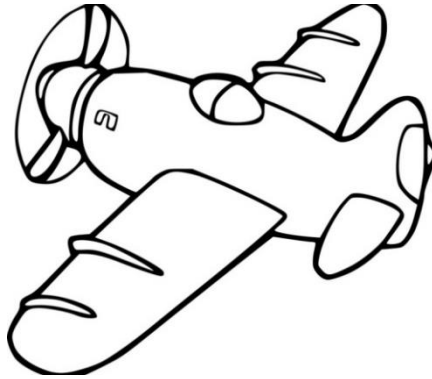
Il arrive sous la pluie, près d'un petit aéroport, mais ne dit rien. Il sent la petite sirène qui se met à trembler. Il lui dit :

« Ça va ? »

« Oui, je suis contente de t'emmener là-haut, chez moi », en tremblant encore davantage.

Sûr qu'elle n'est pas rassurée, sinon elle aurait déjà donné le nombre de personnes employées ici, et même le nom de leurs enfants. Un jour, elle lui avait étalé son savoir, en énumérant tous les types d'avions existants, les

différentes compagnies, les destinations, les horaires de départs et d'arrivées, avec la puissance des moteurs, le nombre de sièges, la couleur des cheveux des commandants. Il pense qu'elle aime les avions. Normal, me direz-vous, pour une sirène des airs qui vole aussi ...



Il gare la voiture, et entre dans la petite gare des petits avions. Il achète un billet. Il trouve rapidement le tourniquet pour accéder à l'embarquement, parce qu'il n'y en a qu'un ici. Puis c'est au tour de la valise de passer dans la machine qui voit tout ce qu'il y a à l'intérieur sans l'ouvrir. Un monsieur contrôle, l'air strict, se tenant tout bien droit, avec un uniforme tout bien propre et tout bien repassé, avec des galons sur les épaules ... Il ne manque que les médailles qui pendouillent.

Le monsieur ordonne de mettre le petit carnet bleu que notre petit homme a sous le bras, dans la machine. Horreur, malheur, angoisse, gouttelettes au front. Le petit homme a peur que l'on aperçoive la petite sirène. Bien qu'invisible aux yeux des autres, peut-être que cette machine du progrès voit des choses que l'humain ne voit pas. Et peut-être que ce monsieur voyeur regarde avec des yeux bien décidés à trouver quelque chose qui ferait parler de

lui et se faire récompenser d'une caresse par son chef. Il va voir peut-être quelque chose. Peut-être une forme de petit squelette ou la forme d'une arête de poisson, ou d'un extra-terrestre.

Pire, si les rayons de cette machine certainement pas très saine pour la santé tuaient la petite sirène, ou la rendaient simple d'esprit ?

Le petit homme dit, tout penaud, à cet imposant monsieur que ce n'est qu'un petit carnet. Et, devant le temps de réflexion de ce gradé, il tente un très léger sourire compatissant. Mais le visage de cet homme devenu encore plus imposant se transforme, comme dans un film d'épouvante, en visage avec des yeux qui grossissent comme des billes, des plis sur le front qui deviennent des crevasses, une bouche caverneuse aux dents très grandes. Mais aucun son n'en sort, il montre la machine, d'un coup sec, d'un doigt grassouillet et droit comme une flèche. C'est sûr, il faut y poser le petit carnet bleu ...

Alors notre petit homme tremblotant, la gorge totalement paralysée, les gouttelettes au front qui lui coulent sur le visage, tout pâle, s'assied sur la chaise qui est là, certainement, pour ceux qui vont tourner de l'œil lorsqu'ils réalisent que ce qu'ils ont caché dans la valise va être découvert ! Il pose le petit carnet sur le tapis roulant qui ne roule pas encore ...

Le monsieur regarde notre petit homme sans le quitter des yeux. C'est sûr, ce monsieur est le dictateur de ces lieux. Il dirige son doigt vers le bouton rouge qui met en route le tapis roulant. Il appuie si fort que le bouton rouge s'est cassé !

Notre petit homme voit disparaître le petit carnet avalé par la machine à tout savoir. Il pense sans cesse à sa petite sirène. Tout va très vite. Le carnet ressort déjà de l'autre côté, intact. Il le prend et le serre contre lui.

Et discrètement, et aussi un peu rapidement, il s'écarte, entrouvre le carnet, et ... voit la petite sirène. Il prend son crayon et lui demande si ça va.

Elle répond :

« Non ».

Tout de suite, le petit homme pense que les rayons lui ont fait du mal. C'est la fin du monde. Mais surprise quand elle lui dit :

« J'ai peur des avions ».

Ouf, notre petit homme est soulagé. Tout va donc très bien ...

Le temps de reprendre ses esprits, il lui écrit :

« Ça va aller, je vais bien te protéger ».

On le fait entrer dans une salle d'attente un tout petit instant. Un instant trop long pour la petite sirène qui aimerait déjà être revenu sans avoir à y aller. Il se dirige vers l'avion. Il est tout petit, minuscule, presque ridicule. Il monte un petit escalier qui bouge, passe une petite porte tout étroite, et il s'assoit à côté du hublot.

L'hôtesse parle pour dire bonjour, explique les consignes en cas de panne dans les airs. La petite sirène rigole. Elle pense, une fois de plus, que les humains sont bien fragiles, et dit :

« Il n'y a qu'à voler dans les airs » ; et rajoute même :

« C'est facile », et rajoute encore :

« Je peux t'apprendre à voler tout de suite si tu veux ».

Le petit homme ne répond pas, car il fait semblant d'écouter les consignes, tout comme les autres passagers.

Puis l'hôtesse qui n'est pas grande, probablement sélectionnée en fonction de la petite hauteur de plafond, donne un gobelet en carton rempli d'eau au

quart, et un minuscule sachet de cacahouètes. Le capitaine parle aussi, mais brièvement, personne ne comprend rien, tant le son est mauvais. De toute façon, on ne peut rien lui répondre, on ne le voit pas.

L'avion fait tourner ses hélices, et avance pour se positionner en bout de piste. Quand il y est, il met les moteurs à fond dans un bruit d'enfer, et roule à toute vitesse. C'est impressionnant, ça bouge de partout, ça vibre de partout, ça fait peur. Et c'est le décollage. On est plaqué dans le fauteuil, on dirait que l'avion monte droit comme un décollage de fusée !

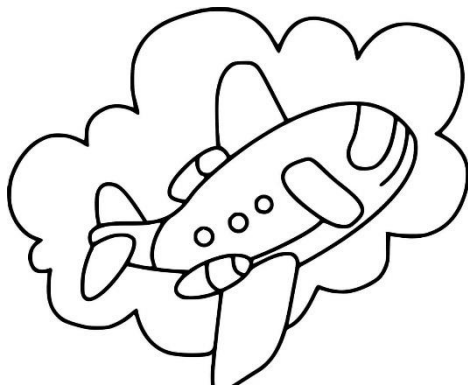
Ça fait une drôle d'impression pas très agréable. Après ça va. La petite sirène des airs est sur le bord du carnet, elle tremble. Le petit homme lui caresse une aile, et lui sourit pour la rassurer. Elle vient l'embrasser furtivement pour lui dire :

« Je préfère les avions des livres ».

La vue est extraordinaire de beauté, les nuages sont comme du velours, du coton, avec un soleil couchant à l'horizon. C'est beau, c'est magnifique.

Ça restera dans sa tête comme une vision de rêve.

Il y a des nuages en bas, et également des nuages au-dessus. On est loin des paysages de la terre. On transperce les nuages du haut.



« Je ne suis pas rassurée », dit la petite sirène tremblotante.

Il met le petit carnet bleu tout contre lui, à l'intérieur de sa veste claire qu'il laisse entrouverte.

Il fait tout juste bon dans l'avion, pas très chaud. Pas de liberté, il faut toujours être attachés. Faut dire que ça vibre pas mal. On pourrait même dire que c'est inquiétant. Et c'est aussi oppressant, l'atmosphère est moite.

« Regarde comme moi je suis courageuse, je ne suis pas attachée », dis la petite sirène en claquant un peu des dents

Ça fait du bruit constamment, comme si on perdait des boulons ou un bout de tôle. Ça n'arrête pas de monter et descendre rapidement comme si l'avion avait des pieds et que dès fois il loupait une marche.

À la descente du haut des airs, il aperçoit une ville. C'est très joli toutes ces lumières rouges et jaunes. La descente, ça fait un peu comme dans un grand huit, c'est-à-dire que ce n'est pas ce qu'il y a de plus tranquille. Ça vibre même dans la tête, comme si le cerveau se cognait de tous les côtés.

En tout cas, il est bien content quand il sent les roues toucher la piste, bien que ça fasse peur aussi ...

« Moi je n'ai pas eu peur », dit la petite sirène devenue aussi pâle que le petit homme.

Il sort de l'appareil, descend un nouveau petit escalier métallique branlant. Il fait bon ici, et il ne pleut pas. Il faut monter dans un autocar pour aller à la gare des passagers. Là, les sacs et valises se font promener par un tapis roulant noir qui ne s'arrête pas. Le petit homme attend de voir son bagage. Il arrive, tranquille, parmi les autres valises, à la queue leu leu. Il l'attrape au vol, et s'en va. Soulagé.

Faut prendre un bus pour aller au centre-ville. Le petit homme, qui avait retrouvé ses couleurs normales, redevient tout pâle.

Arrivé en ville, il se met à la terrasse d'un café, et attend que son mal de cœur passe. Et il attend un bon bout de temps. Il n'ouvre même pas le carnet. Les jambes encore un peu flageolantes, il se dirige tranquillement dans la rue piétonne qui est, comme dans toutes les villes, la rue la plus soignée, et la plus jolie à regarder. Ça sent bon les vieilles pierres.

Il voit une boulangerie qui fait brasserie de petits déjeuners. Ça a l'air appétissant. Comme il se sent mieux, et qu'il a un peu faim, il entre.

La salle est jolie, du style des époques. Il s'installe à une petite table ronde, ouvre le carnet.

« Il était temps, tu m'avais oublié ? », dit la petite sirène pas de bon poil.

Le petit homme lui sourit, et écrit :

« J'étais malade ».

« Et quand je pense que c'est moi qui avais peur de l'avion, et que ça ne m'a rien fait du tout, à moi ».

Le petit homme aurait bien envie de lui dire qu'elle tremblait tellement que le petit carnet bougeait tout seul ...

Il est obligé d'attendre un peu, il n'est pas le premier. Une dame avec un tablier arrive, lui dit le bonjour obligatoire, lui demande si c'est pour déjeuner, au cas où le petit homme aurait confondu boulangerie avec poissonnerie. Et il lui passe commande.

Il prend des croissants, des pains au chocolat miniatures, mais aussi tout pleins d'autres choses. Il en met même un peu dans ses poches. C'est un très bon et très agréable petit déjeuner. La petite sirène ne peut pas le critiquer, elle préfère être dans son carnet maintenant quand il mange.

En flânant dans la rue, il aperçoit un bus sans toit qui propose de parcourir la campagne avoisinante. Comme le retour n'est que ce soir, il se dit que ce serait sympa, d'autant qu'il n'a pas de risque d'être malade dans ce genre de bus. Normalement.

Il quitte donc la ville et traverse des paysages vallonnés et verts. On voit un peu partout des vignes qui ne sont pas très hautes et qui poussent souvent sur des terrains en pente. Les maisons sont mignonnes avec des tuiles rondes et roses rouges. Les murs sont clairs avec souvent un préau devant. On aperçoit quelquefois d'anciens petits châteaux probablement reconvertis en fermes pour des vignerons.

Il arrive à un mignonnet village avec une rue tout étroite, rose et fleurie. Le car s'arrête. Il descend et entre dans une cave. C'est tout petit, les gens ont l'air contents, ils dégustent.

Quand il sort, il pleut, il n'ira pas à l'étage du bus. Il retraverse la campagne, les vignobles. Même sous la pluie, c'est joli.



Il faut maintenant aller à l'aéroport, par le bus de ce matin, qui rend malade.

En arrivant, la nuit fait son apparition. Et peinard, tranquille, sans les inquiétudes du matin, il passe au contrôle des billets pour l'embarquement. Puis c'est au tour de la valise, et du petit carnet.

Et une hôtesse lui dit de courir parce qu'on l'attend, et que même ils ont déjà fait deux appels au micro !

« Dépêche-toi », lui dit la petite sirène.

« Toi qui sais toujours tout, tu ne pouvais pas me rappeler l'heure exacte ».

Elle ne répond pas, elle tremble déjà et commence même à virer au pâle.

Il monte dans un bus qui traverse l'aéroport et s'arrête devant un aussi petit avion que celui du matin. Peu de personnes peuvent entrer, il faut bien pencher la tête pour ne pas se cogner.

« Heureusement que j'avais réservé », dit le petit homme.

« ... » Aucune réponse de la petite sirène qui n'a qu'un bout de la tête sorti du carnet ...

Il a droit au bonjour d'accueil, à la démonstration pour les ceintures à bien attacher. La petite sirène sort de son carnet pour rigoler à nouveau ... mais y retourne aussitôt, ayant passé de pâle à verdâtre.

Les lumières s'éteignent, s'allument. Le petit homme commence déjà à avoir mal au cœur, et il est maintenant inquiet devant un problème technique de faux contact annoncé par un haut-parleur de mauvaise qualité, qui aggrave la circonstance.

Ça vibre, ça bourdonne, ça s'éteint à nouveau. Les hélices se mettent à tourner dans un bruit monstre. Si on pouvait sortir de cet avion, on le ferait tous.

C'est donc pour ça qu'on nous ligote avec de grosses ceintures très larges. Alors qu'on nous fait croire que c'est en cas de chute des avions !

Les roues commencent à rouler. On a l'impression d'être dans une boîte de sardines fermée, dans le noir, et être à la merci de sa destinée.

L'avion se met à courir, et d'un bond, saute et s'élance dans les airs pour grimper très haut. La ville devient une surface de lumières rouges et jaunes, et puis plus rien. C'est la nuit noire. Dans les airs, la petite sirène, du bord de son livre, regarde par le hublot. On dirait qu'elle observe les nuages. Peut-être qu'elle est un peu nostalgique ...

Le petit homme ne se sent pas bien du tout. Il se promet de ne plus jamais reprendre un avion.

« On ne va pas tarder à arriver, si l'avion respecte l'horaire », dit la petite sirène difficile à comprendre, tellement elle claque des dents ...

Et au même moment, on entend la voix du commandant qui dit :

« On ... va ... avoir ... un ... peu ... de ... retard », d'un son haché et presque inaudible.

« Ce n'est pas de chance », dit le petit homme qui respire fort à tout instant tellement il se ne sent pas bien ...

« Moi ça ne me dérange pas », dit la petite sirène qui est maintenant aussi blanche que les pages de son carnet.

Et ça descend. Facile à s'en rendre compte. On a l'impression que le cœur et l'estomac changent de place dans le corps, pour aller ensemble au sommet du cerveau.

Et ensuite, on est secoué, presque éjecté de son siège tellement l'atterrissage est brutal. Notre petit homme comprend pourquoi, depuis le départ, les ceintures ligotent les gens.

Le retour a été horrible et terriblement long !

Ça y est, enfin, une bouffée d'air frais quand l'hôtesse ouvre la porte.

Carnet sous le bras, notre petit homme bouscule presque les autres passagers pour être dehors.

Dans la salle d'accueil, il reste un peu assis dans un canapé plus confortable que le siège de l'avion, et surtout un canapé qui ne bouge pas.

Et ayant repris ses esprits, après avoir récupéré sa valise, il retourne à la voiture, et prend la direction de la maison.

Avant de rentrer, il cueille une fleur dans un champ. Et imite une fleur : debout, le corps ondulé, les pieds bien enlacés, la tête un peu penchée, les bras écartés qui montent au ciel, les mains vers l'extérieur qui forment les pétales. Elle rigole, elle adore.

En arrivant, pas de ptichien pour les accueillir, il dormait profondément, rêvant probablement à son savoureux fromage de la veille.



On est maintenant en automne.

Le petit carnet bleu est complété tous les jours, il se remplit, il grossit, il s'alourdit.

Le petit homme pense de plus en plus à peindre. Il s' imagine déjà avoir fait une toile prometteuse de grâce ...

Car il se sent devenir artiste. Grâce à cette envie de vivre cette vie qu'il connaît maintenant. Quand on se sent bien dans sa tête, qu'on est dans un état de bonheur permanent, on ose des choses extraordinaires. Ou plutôt on retrouve sa vraie nature profonde, celle qui n'a pas pu éclore auparavant.

Et parmi sa vraie nature enfouie en lui, il a trouvé son âme d'artiste. Il regarde la petite sirène. En l'observant, il se dit qu'il ferait bien une toile où elle serait représentée. Ce sera son sujet. Oui, ce sera ça, sa première peinture, ce sera la petite sirène des airs. Il l'a déjà dessiné avec le ptichien et lui sur une feuille en carton. Mais là, il va passer aux choses sérieuses, il va la dessiner sur une toile, et la peindre.

Depuis longtemps, très longtemps, il attendait ce moment où il s'y mettrait. Dans cet instant de grande joie, il dit son idée à la petite sirène. Elle a son cœur qui a battu très vite, s'est tout gonflé, et sa gorge s'est serrée.

Alors aujourd'hui, il va peindre, pour de vrai, presque comme un réel artiste. Il veut l'épater, lui montrer que grâce à elle, à l'énergie, à l'enthousiasme qu'elle a créé en lui, il réalise un rêve. Un rêve qui dormait dans sa tête. Il n'aurait jamais peint sinon. Même s'il avait pu. Même s'il avait su. Il faut une complicité, une sensibilité qui vous pousse.

Il part dans un magasin pour artistes peintres. De retour, il est joyeux enfant. La petite sirène qui l'attendait, lui fait une danse de fée tout en grâce, volant sur le ventre, sur le dos, de bas en haut, de haut en bas. Elle fait même des figures avec des pirouettes, presque des nœuds. Il en est très ému.

Et elle rajoute :

« Si je pouvais, je t'aurais offert moi aussi des tubes ».

Elle sait que la peinture le rendra heureux, que c'est quelque chose qu'il attend depuis très longtemps, et qui comptera fort. Parce qu'elle veut le voir heureux.

Il met, comme dans un cérémonial d'intronisation, le tablier de peintre. Il déplie son tabouret de peintre en cuir à trois pieds. Il le déplie délicatement bien sûr.

Il déplie ensuite le chevalet. Il est beau ce chevalet majestueux, presque provocant. C'est un chevalet royal. Alors, vous imaginez comme il l'installe sur ces trois pieds avec délicatesse, les ajuste en hauteur.

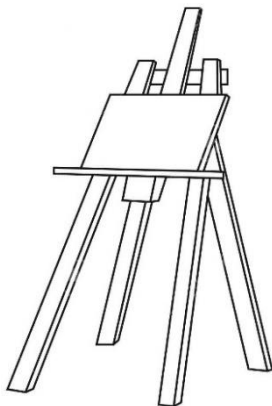
Tout se fait presque au ralenti, comme certains mouvements décomposés. Personne ne peut comprendre.

Puis il ouvre le tiroir. Là sont les objets créateurs : pinceaux de longueur différente, aux poils de toutes densités, couteaux de peintre de toutes formes et de toutes tailles, tubes de toutes les couleurs, gobelets petits, moyens et grands, chiffons blancs encore tout propres ...

Tout ça est tellement sacré pour lui qu'il a même fabriqué un support en bois pour poser, pointé vers le ciel, les pinceaux.

Puis il y pose une toile vierge, la fixe au chevalet, règle la hauteur encore une fois, puis encore une fois, et même encore une fois. C'est que c'est important. Et il prend la palette en bois.

Pendant qu'il essaie de s'y mettre, elle est là. Et il faut qu'elle soit là. Pas pensable de peindre sans sa présence. C'est un moment de vide, de vide à deux. Les deux et rien autour. C'est vraiment un moment cher et même plus. Quels instants magnifiques pour lui que de sentir la petite sirène se pencher sur le chevalet, mettre son corps autour de son cou et lui sourire. Elle le prend déjà pour un réel artiste.



Il faut commencer. Ce n'est pas facile. Il aimerait bien pouvoir peindre d'amour et de peinture fraîche.

Il ne prendrait que les tubes de peinture gais, les lanceraient dans les airs les uns après les autres, et à chaque fois qu'il les rattraperait, il appuierait dessus en chantonnant, et tout en tapant du pied légèrement par terre à la manière de Panpan dans le dessin animé. Et en avançant le bras comme s'il avait une épée, il ferait sortir de la peinture qui se poserait en scintillant sur la toile.

Bon, quand faut y aller, faut y aller. C'est comme surmonter l'angoisse de la page blanche.

Puisqu'il a un tablier à manches longues, il relève les manches, s'installe sur son tabouret en posant loin une jambe devant, l'autre légèrement derrière. Et fixe du regard bien droit la toile en se disant qu'il veut y mettre le sourire de la petite sirène.

Même les grands peintres connus des époques et d'aujourd'hui ne pourraient reproduire ce sourire.

Impossible. Trop beau. Trop délicat.

Mais lui, il y arrivera. Parce qu'il en a terriblement envie. Eh oui, ça a dû vous arriver, on croit tous, dans des moments où tout va bien, qu'il suffit de le vouloir, pour réussir. Et ça marche. Sauf que ce qui est déjà réalisé dans sa tête ne l'est pas forcément au bout des doigts. Non pas forcément. Je dirais même pas souvent. Et pour dire vrai : rarement.

Il ouvre sa boîte en bois où sont allongé, les uns contre les autres, comme pour se tenir chaud, les tubes de toutes les couleurs. C'est beau à voir. Il les admire un long instant. Puis, il choisit un tube, dévisse le bouchon, appuie tout doucement dessus pour mettre la peinture toute propre sur la palette en bois toute neuve. Puis il fait pareil avec un deuxième tube de couleur différente, puis un troisième, puis un quatrième, puis un cinquième, puis un sixième, puis un septième ...

Il saisit un couteau à peindre. C'est beau un couteau à peindre, très beau. D'abord, c'est doux dans les doigts, puis la forme en bois est belle. Il le regarde un instant.

Il regarde à nouveau la toile blanche. L'euphorie est toujours là. À ce moment-là, c'est comme si c'était fait, comme si la toile était déjà presque terminée.

D'un coup, il regarde la sirène.

Il regarde à nouveau son couteau de peintre, regarde à nouveau la toile, regarde à nouveau la palette, et bien que l'euphorie soit encore là, les choses deviennent moins évidentes.

Il regarde à nouveau son couteau de peintre, regarde à nouveau la toile, regarde à nouveau la palette, et bien que l'euphorie ne l'ait pas quitté, il se dit que ce n'est pas gagné

Puis, il saisit la palette tout doucement d'une main, la gauche. Subitement, la main droite, avec le couteau dirigé vers la palette, fonce sur une couleur, la dépose en effleurant la toile qui n'est alors plus blanche. Il sent la confiance venir, il se sent tout joyeux.

Petit à petit, il y en a une bonne épaisseur.

Il aime bien les épaisseurs de peinture laissées par un couteau. Et ça sent bon. Tout en effleurant la toile à chaque coup de couteau, comme Zorro en signant son Z, il recule. Puis il regarde, fixe, cherche dans sa tête, et jongle avec les tubes, les couteaux, la toile.

Ça prend forme : le visage y est.

Maintenant, il faut faire ce qu'aucun peintre ne sera jamais capable de faire : le sourire.

Alors là il faut s'asseoir, les jambes maintenant sont rapprochées. Le couteau ne fait plus que de tous petits mouvements, les sourcils sont froncés, le front plissé, les yeux petits. Les doigts sont au ralenti. Le couteau caresse la toile.

La toile s'illumine comme s'illumine le visage de la petite sirène quand elle sourit.

Tout pourrait s'effondrer autour de lui. Il est totalement dans le monde des artistes.

L'inspiration, la magie fait le reste.

Le sourire se dessine, ce sourire qui lui sourit.

Le temps n'a plus ses repères, et s'est arrêté. Les minutes ont disparu, les battements des horloges ont cessé, c'est le silence.

Il poursuit son œuvre dans une plénitude totale.

C'est presque dommage d'avoir fini, de sortir de cet instant.

C'est donc vrai que les artistes peuvent quitter la terre ...

Il est encore en extase. Il a les cheveux hirsutes, de la peinture plein la blouse, de la peinture plein les doigts, des taches de peinture sur le visage.

Ce rêve, il l'avait souvent fait. Ce moment-là, il l'avait souvent imaginé.

Si la sirène avait existé dans les époques, c'est son sourire qui serait au Louvre et non celui de la triste Joconde.



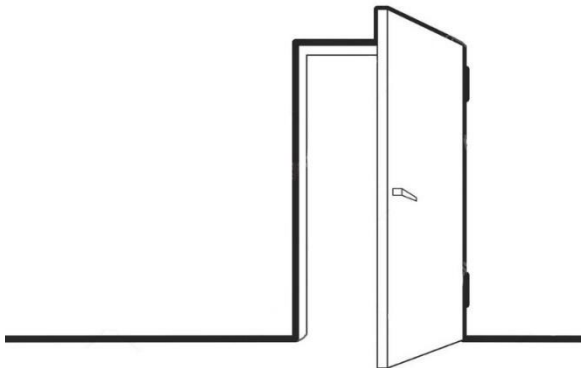
*« Tiens, je vais ouvrir la porte de tes parents », lui dit la petite sirène.
Le petit homme se dit qu'elle a dû sentir que ses parents, partis au ciel,
devaient lui manquer. Il lui répond en écrivant :*

« Ah bon ? ».

*Où alors, il se dit qu'elle doit avoir un vrai cafard. Parce que, quand on a
le cafard, on se raccroche souvent aux parents rassurants. Et il se dit aussi
que si elle ouvre la porte magique de ses parents à lui, c'est qu'elle ne doit
plus avoir les siens...*

Direction le fauteuil, fermer les yeux, bien respirer, s'assoupir.

Il voit une porte s'ouvrir lentement...



*Il est sur le quai d'une gare. Un train qui n'est pas à vapeur est arrêté. Il
a une dizaine de wagons aux nombreuses fenêtres. Il voit ses parents en
descendre. Il aime les trains. On s'y sent bien, on y est rassuré. Il a toujours
été fasciné par les monstrueuses locomotives de jadis, avec leurs grandes roues
et la vapeur qui sort en sifflant, et crachant tout plein de fumée noire.
Tellement fasciné qu'il a acheté, petit à petit, sur des années, des locos et
des wagons. Il a passé beaucoup de temps à chiner, au fil des foires à tout,*

des salons de collectionneurs. Il s'est même construit un réseau avec montagnes, routes, ponts, viaducs ... On sent le bricoleur créateur toujours passionné de ce qu'il entreprend. Il y passe des heures à regarder rouler ces machines, à les écouter rouler. Dans l'obscurité pour bien voir les petits éclairages de ses machines.

Il fait les deux bisous de bonjour à ses parents, et le sourire des gens contents de se retrouver. Et ils vont chez lui, pas loin. Cancanage de retrouvailles comme tout le monde fait. Tout est bien, l'ambiance est heureuse.

Il est fier de faire sentir à ses parents qu'il se sent très bien. Ils sont fiers et comblés par l'immense état de sérénité de leur fils. Il a l'air si heureux, tellement détendu, léger comme un nuage.

Mais il ne peut pas leur expliquer pourquoi. Il ne peut pas dire qu'il a trouvé sa joie de vivre grâce à une sirène des airs. Pensez donc.

Il ne peut pas non plus dire pourquoi il va si souvent dans sa chambre. Vous aviez deviné, cher lecteur. C'est pour aller voir le petit carnet bleu. Il aurait aimé parler de la petite sirène, dire qu'elle a déjà changé sa vie.

Ses parents restent tout le week-end. C'est un beau, très beau week-end, de paix, d'harmonie totale. Il se dit que les parents ne changent pas. Ils restent les mêmes. On ne voit pas qu'ils prennent une année tous les ans. Ils sont toujours nos conseils, souvent nos confidents. Les années leur ont donné cette sagesse, cette mesure de la relativité de l'importance que nous n'avons pas encore acquise malheureusement.

On les écoute, et on se repositionne. Il faut les entendre, savoir reconnaître de bon cœur que faute de ne pas avoir été attentif à leur conseil quelques années auparavant, on a souvent loupé la bonne direction.

Depuis son petit carnet bleu, la petite sirène sent son petit homme bien, heureux dans ces instants tout simples. Elle pense avec délice que tout à l'heure, comme tant d'autres nuits, elle va se blottir contre lui. Elle mettra son minuscule corps tout contre sa joue.

Quel changement pour notre petit homme. Il ne sait pas comment exprimer l'immensité de ce qu'il ressent. Qu'elle est devenue belle la vie.

Ses parents lui disent que ptichien a un gros ventre. Il devine ce week-end-là, que ptichien la douce, ptichien la pure, ptichien l'ange innocent s'est fait violer, il y a plusieurs mois probablement, par le satyre lubrique, moche et obsédé du quartier, parce qu'elle est enceinte.

Inévitablement arrive le départ des parents. C'est le retour à la gare. Ils sont bien tristes de partir. Encore plus triste, car ils ont vu leur fils très heureux. Mais c'est de la tristesse qui fait chaud au cœur. Malgré les embrassades pures et sincères, ce sont des moments de forte émotion avec apparition de larmes. Il attend que le train soit parti au loin pour rabaisser son bras du signe d'au revoir.

La petite sirène vient à l'oreille du petit homme, et lui fait un mi. Ce qui le fait revenir à la réalité. Il ouvre les yeux, et prend vite son crayon et écrit : « Merci, c'était merveilleux ».

Le soir venu, il s'endort en pensant à ses parents assis dans le train. Ils doivent se dire rassurés :

' On dirait bien qu'il est heureux notre fils '

Douze mois. Un an. Incroyable, non ? On sait tous que le temps passe vite, quand tout va bien.

Notre petit homme a acheté un petit livre blanc.

Il dit à la petite sirène de se mettre contre lui.

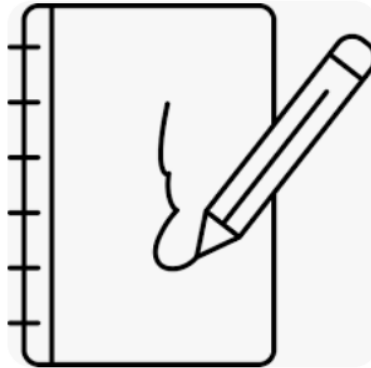
Il lui écrit :

« Dis-moi les moments chers, et je vais les éterniser dans ce petit livre ».

« Il y en a tellement », lui répond la petite sirène.

« Dis-moi les plus marquants, les plus symboliques de cette année ensemble ».

Il ouvre ce petit livre à la première page, et prend un crayon à papier à la mine assez fine et un peu grasse. C'est plus facile s'il faut écrire vite.



La petite sirène vient se poser sur le rebord du petit livre, et lui dit :

« J'aime bien quand tu mets un petit mot dans ma boîte à lettres », et rajoute de suite :

« Tu es un petit homme merveilleux ». Et elle va mettre ses petits bras ailés autour de son cou, et lui fait le sourire qu'il aime tant.

« J'aime quand tu me fais tourner dans les airs ».

Et après un silence réfléchi, elle lui dit d'écrire :

« C'est l'aboutissement du cheminement pour vivre intensément la vie ».

Elle lui dit d'écrire ici :

« J'aime ma maison » (c'est-à-dire son carnet).

Alors le petit homme dessine le carnet vert et le carnet bleu, enlacés. Les deux têtes, toujours de dos, regardent ces livres où, pendant un an, ils ont inscrit, dessinés, tant de belles choses communes qu'ils ont découvertes, rythmé par l'ardeur de vivre chaque jour.

Elle lui dit de rajouter :

« Nous avons découvert une vie nouvelle, que l'on ne soupçonnait même pas ».

« J'ai compris que tu as une sensibilité à fleur de peau. Je suis heureuse quand tu exprimes ta joie de vivre avec simplicité ».

C'est avec ces douze mois bien remplis qu'il faut refermer le petit carnet bleu qui est devenu, comme son aîné, trop gros, tellement ils sont nombreux les événements vécus cette année.

Notre petit homme souhaite, pour les prochains mois dans un nouveau carnet, de généreux sourires, de la sincère gaieté, de la paix, de l'envie de vivre, d'un maximum de santé, de multiples rires, de l'optimisme à foison.

L'année sera belle, le petit homme l'aperçoit déjà comme pleine de lumière scintillante.

Ainsi est né le troisième petit carnet. Il est jaune.

Notre petit homme aimerait tant être dans un monde d'insoucients. C'est vrai que se sentir bien rend heureux.

Se sentir heureux c'est presque tout avoir au monde. Parce que ' s'aimer ' c'est avoir le plein de sérénité. C'est comme si l'on avait rempli à fond sa dose de bien-être. Et forcément, cette dose sera pour la personne la plus proche de son cœur. Alors on peut se consacrer à l'autre à en oublier qu'on existe, ne vivre que pour ne penser qu'à faire plaisir à l'autre qui devient sa raison d'exister.

Oui, raison d'exister, car sinon la vie n'a plus de sens. Et lorsqu'elle n'a plus de sens, pourquoi vivre ?

Il n'est d'ailleurs écrit nulle part que vivre est une obligation. D'où le courage des suicides.

On se rend compte que cette force invisible est notre ressort intérieur. On se rend compte qu'il est vital lorsqu'on ne l'a plus, ou lorsqu'on sent qu'il peut vous échapper. Sentiment des plus affreux, des plus déstabilisants.

' S'aimer ' tout seul, quelle horreur ! Le petit homme a besoin de partager.

Il n'éprouve rien s'il ne peut pas donner de la force, de la joie de vivre.

En plein bonheur n'avez-vous pas remarqué tout ce que l'on est capable de faire ? On a un tonus monstre. On se demande d'où il vient ce tonus. On a alors des projets plein la tête, et qui débordent même.

Et ce qui est magique, c'est quand ce tonus est partagé par deux individus. Les gens heureux font la vaisselle et le ménage en chantant. Devant les problèmes inévitables de la vie de tous les jours, ils se parlent sans jamais

élever le ton, certain de la force solide de leur amour complice. C'est ainsi qu'il est facile d'accepter toute une liste de concessions pour que l'autre ait un tapis rouge devant sa vie. Oui, c'est magique, et voilà pourquoi ce qui pour certains, beaucoup même, est cause d'agacement, d'énervement, de colère, est pour d'autres, tout simplement insignifiants, parce que seul l'amour à donner fait vibrer, et donne un sens primordial à cette vie. Mais, bien cher lecteur, cela n'engage que moi... C'est une autre histoire, peut-être dans un prochain livre ...

Et c'est alors qu'on se découvre des idées pour se faire plaisir l'un à l'autre, qu'on n'aurait jamais imaginées. Aimer et se savoir aimé. Ça c'est beau. Ça c'est serein. Et il faut le vivre pleinement. Ne jamais oublier ça.

Parce que lorsqu'on sent l'harmonie qui diminue (on ne sait jamais de combien), alors là le visage devient triste, les mains moites et surtout tremblotantes, les cernes arrivent sous les yeux, les habits deviennent trop grands. On n'a plus envie de manger, mais par contre on a davantage envie de boire de l'eau, à petites gorgées. Le dos et surtout le cou sont légèrement penchés vers l'avant. Les jambes sont plus difficiles à bouger et les pieds sont lourds. Les paroles sortent difficilement. Les yeux sont tristes et ne voient plus que la poussière qui en profite pour se mettre partout. Le soleil gêne ces yeux qui n'aiment plus que la tristesse. On fuit tout ce qui est rigolo. Plus rien n'a d'importance.



Tout ce qu'on a tant aimé devient strictement sans intérêt. Un nuage de tristesse blanc gris nous entoure, et parfois on sent même qu'on pourrait presque être soulevé pour être avalé par ce nuage lorsqu'il devient gris noir. Alors on se rappelle tout ce qui nous était si cher : ces instants qui symbolisent l'être heureux, le bonheur, la complicité.

On regarde cette personne qui est devenue une statue de bronze foncé au sourire glacial.

Dur, très dur.

Et c'est la souffrance qui s'installe dans notre cœur, et c'est dur comme de la frustration.

Alors on pense ... en souffrant ...

Quelquefois, les aiguilles de l'horloge tournent trop vite, et des fois où elles ne tournent pas vite du tout.

Il y a des moments où tout semble long, et des moments où tout va trop vite. Et dans les moments qui semblent longs, il y a ceux où l'on souffre. Oui, ces moments-là, on les connaît. Et l'on aimerait bien ne jamais les connaître, ou ne jamais les avoir connus.

Et plus on se sent mal, et plus on est aspiré par un gouffre d'une profondeur qui n'en finit pas. On n'a plus de jambe, plus de bras, plus de corps.

En ces moments de souffrance, on est comme aplati au sol. Au lieu d'être léger, on est tout écrasé.

Et là est tout le drame, toute l'horreur de la situation.

Le corps ne peut plus bouger ! Alors vient une sorte de paralysie qui, petit à petit, prend du volume. Et on sent ce volume grandir, grandir jusqu'à devenir gros et gras. On n'est donc plus qu'un volume paralysé.

Et c'est l'angoisse. Tout se passe à l'intérieur. L'angoisse nous dévore dedans. L'angoisse nous transforme en tristesse permanente. La tristesse se transforme en solitude profonde où plus rien autour de nous n'existe. Ce qui se trouve à un mètre de nos yeux, on ne le voit pas. C'est tout juste si on entend les mots prononcés autour de nous.

Et de toute façon, si on avait entendu, on n'aurait pas écouté. Rien ne nous intéresse plus.

Sauf se laisser aller à cette angoisse qui grignote chaque millimètre carré de l'intérieur de notre corps, et qui, sans faire de bruit, de mouvement, sournoisement, nous envahit totalement, et prend le contrôle de notre corps et de notre tête.

Et on est triste, et on a le cafard. Ce cafard noir qui serre la gorge. Et ce sont les larmes qui coulent sur les joues. Ces larmes qu'on n'a même pas la force d'essuyer. Et pourquoi les essuyer ? Elles ne gênent pas ! Pour les autres qui peuvent voir ? Les autres n'existent plus ! On ne voit plus les autres, nos yeux sont fermés même si on les croit ouverts.

Et on a envie de crier, de crier en pleurant, de désespoir. On est perdu.

Alors cette situation-là : non, non, et non !

**non
NON**

Vivons le bonheur, celui de chaque instant, sans jamais oublier ceux qu'on aime. Et sans jamais oublier de ne pas perdre de temps pour réaliser ses rêves réalisables, parce que ça passe vite.

Notre petit homme qui a bien compris cette philosophie de vie.

Il a bien compris tout ce que lui a appris la petite sirène.

Et c'est avec la certitude de savoir le petit homme armé pour aimer, que la petite sirène attend le jour où il croisera pour de vrai, un joli sourire complice.

Ce qui se fit ... par un beau jour au ciel bleu lumineux, et un soleil caressant.

Eh oui, le petit homme, par le plus grand des hasards, a croisé celle qui fait battre son cœur, certes encore lentement, mais d'un rythme qui semble aller en s'accéléralant, et qui semble bien ressembler aux prémices de l'Amour ...

La petite sirène ayant compris l'heureuse situation ne se montre plus, ne sors plus du carnet, satisfaite d'avoir réussi sa mission : apprendre au petit homme que la vie est belle, si on sait se la rendre belle. Et qu'il faut se construire d'abord un petit monde joli, pour être en mesure d'aimer.

Néanmoins, la petite sirène fait partie de sa vie. Tous les jours, il ouvre le petit carnet, mais, à chaque fois, elle ne réapparaît plus.

La petite sirène des airs s'est volatilisée pour laisser le petit homme vivre un vrai amour. Elle en est certaine. Elle l'observe certainement, sans se faire remarquer, heureuse pour lui.

Merci merveilleuse petite sirène des airs. Je ne t'oublierai jamais ...